This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

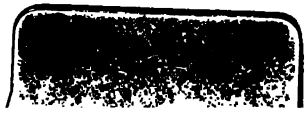
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

22. h. 5

✓



22. h. 5

✓

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME I.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS,

ET CHEZ TREUTTEL,

1788.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 OCT 1920
OF OXFORD

TABLE DES CHAPITRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME I.

CHAP. I.

État de la Prusse à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des princes de l'Europe, de leurs ministres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des sciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche. Page 25.

CHAP. II.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie. 117.

CHAP. III.

Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin. 148.

CHAP. IV.

Raisons politiques de la trève. Guerre des François et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations. 196.

CHAP. V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Janini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille. 216.

CHAP. VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau. 243.

CHAP. VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François et Anglois à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743. 267.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

TOME I.

AVANT-PROPOS.

La plupart des histoires que nous avons, sont des compilations de mensonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, soit de l'élévation, ou de la chute des empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'est donnée, et que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le grand n'ait subjugué l'empire de Darius; que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus et Persée; cela est d'autant plus évident qu'ils ont possédé tous ces États. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Auguste et d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contem-

porains, qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'empire d'Occident et sur celui d'Orient, car on voit naître et se former des royaumes du démembrement de l'empire romain ; mais lorsque la curiosité nous invite à descendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obscurités et de contradictions, et nous n'avons point de fil pour en trouver l'issue. L'amour du merveilleux, le préjugé des historiens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient opposées, toutes ces différentes passions qui ont guidé leur plume, et les temps de beaucoup postérieurs aux événemens où ils ont écrit, ont si fort altéré les faits en les déguisant, qu'avec des yeux de linx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à présent.

Cependant, dans la foule d'auteurs

de l'antiquité, l'on distingue avec satisfaction la description que Xénophon fait de la retraite des dix mille qu'il avoit commandés et ramenés lui-même en Grece. Thucydide jouit à peu près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous restent de Polybe, l'ami et le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les lettres de Cicéron à son ami Atticus portent le même caractère; c'est un des acteurs de ces grandes scènes qui parle. Je n'oublierai point les commentaires de César, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres historiens sont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis César l'histoire ne contient que des panégyriques ou des satires. La barbarie des temps suivans a fait un chaos de l'Histoire du bas-em-

pire, et l'on ne trouve d'intéressant que les Mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princesse rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui seuls avoient quelque connoissance, ont laissé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont servi à l'histoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'histoire! Les François ont eu un Evêque de Tours, un Joinville et le Journal de l'Etoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hasard, mais qui difficilement pouvoient être bien instruits. Depuis la renaissance des lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes et de Relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permission des Souverains de fouiller

dans les archives, tels que le sage président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du Concile de Trente, Mademoiselle d'Orléans, le cardinal de Retz, &c. Ajoutons-y les lettres de M. d'Estrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, surtout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puissent connoître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, et surtout les belles actions de nos officiers par lesquelles ils

se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'empire d'Occident, ensuite celui d'Orient; depuis les succès immenses de Charlemagne; depuis l'époque brillante du regne de Charles-Quint; après les troubles que la réforme causa en Allemagne, et qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable et plus intéressant que celui que produisit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habsbourg.

La cour de Vienne se vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvoit supposer assez de force pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de rois et de souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la

maison de Bavière, et lorsqu'il sembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune reine de Hongrie, cette princesse, par sa fermeté et par son habileté, se tira d'un pas aussi dangereux, et soutint sa monarchie en sacrifiant la Silésie et une petite partie du Milanois : c'était tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune princesse qui, à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du gouvernement, et devint l'ame de son conseil.

Cet ouvrage-ci, étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans et d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité : il me sera permis de dire sans retenue et tout haut ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorsque la

nécessité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention de ce qui me regarde, en personne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger; mais si nous sommes sages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon prince est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer sa patrie et la gloire : je dis la gloire, car l'heureux instinct qui anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le vrai principe des actions héroïques : c'est le nerf de l'ame qui la réveille de sa léthargie pour la porter aux entreprises utiles, nécessaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, soit à l'égard des négociations, des lettres de souverains, ou des traités signés, a ses preuves conservées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme

témoin oculaire : telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véridique.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces Mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifieroit point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'état doit servir de regle aux souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux 1°. où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne sais quelle fatalité, ces malheureuses richesses influent sur tout; les princes

sont les esclaves de leurs moyens, l'intérêt de l'état leur sert de loi, et cette loi est inviolable. Si le prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgresser, ne restant aux souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le coeur de ses états; c'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI et de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la Ligue

protestante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance si contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puissance couroit risque d'être diminuée, d'autant plus que dans la balance politique de l'Europe, la France l'auroit emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages qui prévoient les effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair et évident qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément; si on lui manque, il peut recourir à la protection des Lois, et quoi qu'il en arrive,

ce n'est qu'un individu qui souffre: mais à quels tribunaux un souverain prendra-t-il recours, si un autre prince viole envers lui ses engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme; celle des souverains, des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question: vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le prince rompe son traité? Quel seroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette question? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvoit avoir ou qui lui manquoient pour remplir ses engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances sont comme le pouls des états, qui influent plus qu'on ne

le croit ni qu'on ne le sait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que sur les apparences, et se trompe par conséquent dans ses décisions; la prudence empêche qu'on ne le désabuse, parce que ce seroit le comble de la démence d'ébruiter soi-même par vaine gloire la partie foible de l'état : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, et que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'état, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits

états peuvent se soutenir contre les plus grandes monarchies, lorsque ces états ont de l'industrie, et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, et qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources et par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues qui se font dans ces cours, perdroient des princes moins puissans; elles nuisent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne seroit-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin ? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle

sur

sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre &c. Ajoutons encore, que plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'aperçois de la supériorité marquée de la flotte Angloise sur celle des François et des Espagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascendant sur celle des Anglois et des Hollandois, n'a pas conservé d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise que tous ces armemens de mer ont plus pour l'ostentation que pour l'effet, et qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le roi d'Espagne, Souverain du Potose, obéré en Eu-

rope, créancier à Madrid de ses Officiers et de ses domestiques; de l'autre le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'industrie avoient accumulées dans la Grande Bretagne, pour soutenir la reine de Hongrie et la Pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces pour sauver le reste. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, et le Pape n'osant pas accabler d'anathème ceux qui le font contribuer, est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers, qui se battent pour la subjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur est étrangère, et ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugènes, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient

point lorsqu'un Duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embrase et produit une guerre funeste à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite et se calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, sinon qu'elle attire les Prussiens dans ses États et qu'elle se ruine. Un conflit d'événemens change les causes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition et le désir de la vengeance nourrissent et entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent le jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandoit à un ministre Anglois; quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il.

Si l'on faisoit la même question à un ministre françois, la réponse seroit à peu près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes et que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontieres et à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité et à la sureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer et sur terre. Les ambitieux devroient considérer surtout que les armes et la discipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, et les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligé-

rantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'est d'acquérir par des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontieres, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et envisage ces objets de sang froid, doit être ému des maux que les hommes d'État causent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont, ce me semble, aucun homme d'État ne doit s'écarter: c'est de saisir l'occasion, et d'entreprendre lorsqu'elle est favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute son activité en jeu pour

en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reste dans l'inaction. Cette matiere exige la plus profonde réflexion, parce que non seulement il faut bien examiner l'état des choses, mais qu'il faut encore prévoir toutes les suites d'une entreprise, et peser les moyens que l'on a avec ceux de ses ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raison n'y décide pas seule, et que la passion s'en mêle, il est impossible que d'heureux succès suivent une pareille entreprise. La Politique demande de la patience, et le chef-d'oeuvre d'un homme habile est de faire chaque chose en son temps et à propos. L'Histoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légèrement entreprises; il n'y a qu'à se rappeler la vie de François I, et lire ce que Brantome dit être le sujet de sa malheureuse expédition du Milanois, où ce Roi fut fait prisonnier à Pavie; il n'y a qu'à voir

combien peu Charles Quint profita de l'occasion qui se présentoit à lui après la bataille de Muhlberg pour subjuguer l'Allemagne ; il n'y a qu'à voir l'Histoire de Fréderic V, électeur Palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise bien au-dessus de ses forces. Et dans nos derniers temps qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de succession, lorsque son pays étoit, pour ainsi dire, bloqué par les alliés, se rangea du parti des François, pour se voir dépouiller de ses États. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement et la fausse conduite des Souverains attire sur les sujets. L'Histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siecles passés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut se former un système et le sui-

vre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

État de la Prusse à la mort de Fréderic Guillaume. Caracteres des Princes de l'Europe, de leurs Ministres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des sciences et des Beaux Arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.

A la mort de Fréderic Guillaume, Roi de Prusse, les revenus de l'État ne montoient qu'à sept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller 1740.

à trois millions d'ames *). Le feu Roi avoit laissé dans ses épargnes huit millions sept cent mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdoit annuellement un million deux cent mille écus, qui passoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de soixante et seize mille hommes, dont à peu près vingt six mille étrangers; ce qui prouve que c'étoit un effort et que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, surtout en temps de guerre. Le feu Roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudroit former et qui après sa mort seroient les plus avantageuses à l'État.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne, qui se faisoient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles Angloises que les Espagnols avoient coupées, et qui dépensoient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisoient ces

*) C'est un nombre rond que le Roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 personnes.

deux nations. L'empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrad, par la médiation de Mr. de Villeneuve, Ministre de France à Constantinople. Par cette paix l'Empereur cédoit à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrad. Les dernieres années du regne de Charles VI avoient été si malheureuses, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanois, par les François, les Espagnols et les Sardes. Il avoit de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maison du Duc son gendre avoit possédée de temps immémorial. Par ce traité l'Empereur donnoit des provinces, et la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissoit à l'Empereur une loi domestique qu'il avoit publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique Sanction*. Cette loi devoit assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat

qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce Prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du Prince Eugène : après la mort de ce grand homme il n'y eut personne pour le remplacer. L'État manqua de nerf et tomba dans la langueur et dans le dépérissement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme : il étoit généreux, mais sans discernement ; d'un esprit borné et sans pénétration ; il avoit de l'application, mais sans génie, de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu ; il possédoit bien le Droit germanique ; parlant plusieurs langues et surtout le latin dans lequel il excelloit ; bon pere, bon mari, mais bigot et superstitieux comme tous les Princes de la maison d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir et non pour commander. Ses Ministres l'amusoient à juger les procès du Conseil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne : et tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce prince perdoit son temps à la chasse, ses Ministres, véritablement maîtres de l'État, disposoient de tout despotiquement.

La fortune de la maison d'Autriche avoit fait passer à son service le Prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce Prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refusa un bénéfice : Eugène demanda une compagnie de Dragons ; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoissoit son génie et que les jeunes Seigneurs de la Cour lui avoient donné le sobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta sa mère, Madame de Soissons, et la France, pour offrir ses services à l'Empereur Léopold : il devint Colonel et reçut un régiment ; son mérite perça rapidement. Les services signalés qu'il rendit, et la supériorité de se talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint Généralissime, président du Conseil de guerre, et enfin premier ministre de l'Empereur Charles VI. Ce prince se trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna non seulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, et proprement il étoit Empereur. Tant que le Prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes et les négociations des

Autrichiens prospérèrent; mais lorsque l'âge et les infirmités l'eurent affoibli, cette tête qui avoit si longtemps travaillé pour le bien de la maison Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, et les plus vastes génies finissent par l'imbécillité! pauvres humains, ensuite glorifiez-vous si vous l'osez! La décadence des forces du Prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les Ministres Autrichiens. Le Comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chere. C'étoit l'Apicius de la Cour impériale, et l'Empereur disoit que les bons ragoûts de son Ministre lui faisoient de mauvaises affaires. Ce Ministre étoit haut et fier; il se croyoit un Agrippa, un Mécène. Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de son gouvernement; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit su mener plus surement le Corps germanique à ses fins.

Lorsque le Comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, et Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouverneroit la cour de Versailles comme celle de l'Empereur. Peu de temps après, le Prince Eugène qui voyoit l'Empereur toujours occupé des moyens de soutenir sa pragmatique Sanction, lui dit que la seule façon de l'assurer, étoit d'entretenir cent quatre vingt mille hommes, et qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, si l'Empereur y vouloit consentir. Le génie de l'Empereur subjugué par celui d'Eugène, n'osoit rien lui refuser. L'augmentation de quarante mille hommes fut résolue, et bientôt l'armée se trouva complète. Les Comtes de Zintzendorff et de Staremberg, ennemis du Prince Eugène, représentèrent à l'Empereur que ses pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient suffire à l'entretien d'une si grosse armée, et qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohême et les autres provinces, il falloit réformer l'aug-

mentation. Charles VI, qui ne connoissoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, se laissa entraîner par ses Ministres et licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguste I, Roi de Pologne.

Deux candidats se présentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguste, Électeur de Saxe, fils du dernier Roi de Pologne, soutenu par l'Empereur des Romains, l'Impératrice de Russie, l'argent et les troupes Saxonnes. L'autre étoit Stanislas Lezinsky, appelé par les voeux des Polonois et protégé par Louis XV, son gendre; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut assiégé à Dantzic; il ne put s'y maintenir, et renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de Roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le Comte de Zintzendorff comptoit si fort sur l'esprit pacifique du Cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa Cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois

royaumes

royaumes et quelques belles provinces. Déjà les François avoient passé le Rhin, déjà ils assiégeoient Kehl, qu'à Vienne on faisoit des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, et la paix qui s'ensuivit, celui de la foiblesse. Le nom du prince Eugène qui en imposoit encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, les campagnes de 1734 et de 1735, et bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avoient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée et la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, et Koenigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller et le prince de Hildbourghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène et de remplir une place qu'il avait si bien occupée! d'ailleurs ces généraux étoient aussi divisés entre eux que les successeurs d'Alexandre. Pour suppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue : Seckendorff et le prince de Hild-

bourghausen s'appuyoient du crédit de l'impératrice et d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, et qui avec deux associés, Knorr et Webber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'Empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conseil de guerre, et Wallis, qui se faisoit gloire de haïr et d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Russes étaient alors en guerre avec les Turcs; les succès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourroit chasser les Turcs de l'Europe; Seckendorff visoit au commandement de l'armée. Ces deux personnes, sous prétexte que l'empereur devait assister les Russes ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conseiller l'Empereur; ses ministres, l'Impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassoit de son côté. Il émanoit du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations : les cabales des grands qui se contrecarroient, et la jalousie des généraux, firent manquer toutes les entreprises. Les or-

dres que les généraux recevoient de la cour, se contredisoient les uns aux autres, ou bien obligeoient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes autrichiennes que la puissance des Infidelles. A Vienne on exposoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, et l'on avoit recours aux prestiges de la superstition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disoit-on, que son hérésie attiroit le courroux céleste. Koenigseck, après avoir commandé la seconde année, fut fait grand-maître de l'Impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avoit été encoffré, que le second était devenu eunuque du sérail, et qu'il lui restoit d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère ; car après avoir perdu la bataille de Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'Empereur et le duc de Lorraine avoient instamment conjuré d'accélérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrad, et pour récompense fut à son retour

confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguste avoit contribué, pour se consoler elle punissoit les instrumens subalternes de ses infortunes.

1739. Après la conclusion de cette paix, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux : elle avoit fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka : l'air mal-sain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peste ; elle étoit en même temps ruinée et découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie ; mais leur nombre ne passoit pas quarante-trois mille combattans : personne ne pensa à recompléter l'armée ; l'Empereur n'avoit d'ailleurs que seize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandre, et cinq ou six régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent-soixante et quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à qua-

tre-vingt-deux mille. On avoit supputé, l'année 1733, que l'Empereur pouvoit avoir vingt-huit millions de revenus; il en avoit bien perdu depuis, et les dépenses de deux guerres consécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui restoient. Outre cela ses finances étoient dans la plus grande confusion. Une mésintelligence ouverte régnoit entre ses ministres; la jalousie divisoit les généraux, et l'Empereur lui-même découragé par tant de mauvais succès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire autrichien, malgré ses vices et ses foibles cachés, figuroit encore l'année 1740 en Europe au nombre des puissances les plus formidables : l'on considéroit ses ressources, et qu'une bonne tête y pouvoit tout changer; en attendant, sa fierté suppléoit à sa force, et sa gloire passée à son humiliation présente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une situation plus brillante; il devoit une partie de ses avantages à la sage administration du cardinal de Fleuri. Louis

XIV avoit placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de son petit-fils. Les prêtres sont aussi ambitieux que les autres hommes, et souvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, Fleuri fit exiler le duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner; du lit de ses maîtresses il persécutoit les Jansénistes; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'Église. Richelieu et Mazarin avoient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleuri fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues et qu'il ne savoit pas commander les armées: il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois: hardi dans

ses projets, timide dans leur exécution; économe des revenus de l'état, et doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop peu de cas des gens de finance; de son temps la marine était presque anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la premiere campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passoit en Europe pour foible et fourbe, vices qu'il tenoit de l'Église où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avoit procuré au royaume les moyens de se libérer d'une partie des dettes immenses contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; et à force de temporiser la France se releva du bouleversement qu'avoit causé le système de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travailloit sous le cardinal, tira le royaume de son inaction;

il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disoient que Chauvelin avoit escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avoit escamoté la paix. Chauvelin, encouragé et triomphant de ce que son coup d'essai avoit si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'état. Il falloit accabler celui qui l'étoit: il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyoit encore son précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de son ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à M. Amelot, homme sans génie, auquel le premier ministre se confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans son militaire la succession des grands généraux. M. de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. MM. de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres; Maillebois

ne les surpassoit pas. M. de Noailles étoit accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie en ses propres forces : il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription : *Point homicide ne seras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle étoit de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public; on le regardoit comme le soutien de la *discipline* militaire. Son génie étoit vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier étoit sa passion, mais il se livroit sans réserve à son imagination; il faisoit les projets, son frère les rédigeoit; on appeloit le maréchal l'imagination, et son frère le bon sens.

Depuis la paix de Vienne la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrad : elle tenoit la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes ; 224 escadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre

36,000 hommes de milice. Sa marine étoit considérable; elle pouvoit mettre 80 vaisseaux de différent rang en mer, y compris les frégates; et pour le service de cette flotte on comptoit jusqu'à 60,000 matelots enclassés. Les revenus de l'état montoient, l'année 1740, à 69,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venoient encore de la guerre de succession. Le cardinal de Fleuri appeloit les fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'état parce qu'il envisageoit la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, et qui cultive les terres, étoit pauvre et obérée, surtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe et l'opulence de Paris égaloit peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfèvré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les moeurs étoient dégénérées; les François surtout habitans de Paris étoient devenus

des Sibarites énervés par la volupté et la mollesse. Les épargnes que le cardinal avoit faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, et en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France il étoit résulté une espèce de bien, consistant dans la compagnie du Sud, établie au port de l'*Orient*; mais la supériorité des flottes angloises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvoit pas protéger suffisamment, cette compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle étoit la situation de la France l'année 1740 : respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince foible, qui s'étoit abandonné lui et son royaume à la direction du cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé, en se ruinant, sur le trône d'Espagne, y régnoit encore. Ce prince avoit le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit assez de la démence : il avoit abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis,

et il reprit le gouvernement l'année 1727, après la mort de ce prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la reine Elisabeth Farnèse, née princesse de Parme; elle auroit voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvoit vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les Barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse Italienne et la vivacité Françoise, formoient le caractère de cette femme singulière; elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le cardinal Albéroni, si célèbre dans son temps, avoit un génie ressemblant à celui de cette princesse; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Célamare perdit ce ministre, et la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place

importante: il avoit de l'esprit; cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étoient que les instrumens dont la reine se servoit, et que c'étoit dans tous les temps sa volonté qui régloit les affaires.

L'année 1740 l'Espagne sortoit de la guerre d'Italie qu'elle avoit terminée glorieusement. Don Carlos, que les Anglois avoient transporté en Toscane pour succéder à Cosme, dernier duc de la maison de Médicis; ce Don Carlos, dis-je, étoit devenu roi de Naples, et François de Lorraine avoit reçu cette Toscane en dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à sa monarchie. Ainsi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puissance espagnole en Italie: tant la politique change, et les idées des hommes sont variables.

Les Espagnols ne sont pas aussi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne sont pas laborieux. Les trésors du nouveau monde sont pour les nations étrangères qui

sous des noms espagnols se sont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois et les Anglois jouissent proprement du Pérou et du Mexique. L'Espagne est devenue un entrepôt d'où les richesses s'écoulent, et les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas assez d'habitans en Espagne pour cultiver les terres; la police a été négligée jusqu'ici, et la superstition range ce peuple spirituel au rang des nations les plus foibles.

Le roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenus; mais le gouvernement est endetté. L'Espagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées; sa marine peut aller à 50 vaisseaux de ligne. Les liens du sang qui joignent les deux maisons de Bourbon, produisent entr'elles une alliance étroite; cependant la reine se trouvoit outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avoit faite à son insçu. Pour s'en venger elle causoit à la France tous les désagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Espagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers; deux oreilles angloises coupées à un matelot de

cette nation allumèrent ce feu, et les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations : leur commerce en souffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers expièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleuri n'étoit pas mécontent de cette guerre; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'Église. Il avoit obtenu par un bref du Pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étoient des fonctions sacerdotales; ses bâtimens, des couvens; ses armées, des moines; et ses maîtresses, des religieuses.

De toutes les nations de l'Europe l'angloise étoit la plus opulente; son commerce embrassoit tout le monde; ses richesses étoient excessives, ses ressources presque inépuisables; et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puissances le rang qui sembloit lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, et trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avoit pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivoit le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissoit son trésor d'Hanovre; Walpole manioit l'esprit de la nation par les charges et les pensions qu'il distribuoit à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettoit pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu et l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré

Malgré toutes les connoissances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet *) important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avoit réussi, les sommes que cet impôt devoit rapporter, auroit suffi pour rendre l'autorité du Roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là étoit au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, et il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le Roi apprit par cette expérience à respecter la liberté angloise: l'affaire des accises tomba, et sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse des oreilles de contrebandiers anglois que les Espagnols

*) 1727.

avoient coupées. La robe ensanglantée de César qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étoient émus; ils résolurent tumultuairement la guerre : le Ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole; et le Ministre, qui disoit qu'il connoissoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ses guinées ne l'emportoient pas toujours sur la force et l'évidence du raisonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaisseaux des quatre premiers rangs, et 50 vaisseaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus; elle avoit au-delà une ressource immense dans la bourse des particuliers et dans la facilité de lever des impôts sur des sujets opulens. Elle donnoit alors des subsides au Danemarck pour l'entretien

de 6000 hommes; à la Hesse pour un nombre pareil; ce qui joint à 22,000 Hanovriens lui fournissoit en Allemagne un corps de 34,000 hommes à sa disposition. Les amiraux Wager et Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marains: pour les troupes de terre, le duc d'Argile et milord Stairs étoient les seuls qui eussent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'eussent jamais commandé des armées.

Le sieur Littleton passoit pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus instruit; milord Chesterfield pour le plus spirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les sciences et les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des moeurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies sanglantes; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissoit encore et embellissoit la poésie des idées

mâles que lui fournissoient les Shaftesbury et les Bolinbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, étoit supérieur à ses compatriotes pour le goût, et se signaloit par des critiques fines des moeurs et des usages. La ville de Londres l'emportoit sur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Ecosse, encore pleine de Jacobites, gémissoit sous le joug de l'Angleterre, et les catholiques d'Irlande se plaignoient de l'oppression sous laquelle la haute Église les tenoit asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du Stadhouderat, cette république avoit pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des États généraux, donne des audiences aux ministres étrangers et en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de

députés. Les Hollandois comme citoyens abhorrent le Stadhouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie ; et comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ces principes les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux et stérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ses digues et de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses et de l'opulence qu'elle doit à son commerce et aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignoit à la vérité que la Compagnie des Indes orientales des Danois, et celle des François établie au port de l'Orient portoient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'étoit introduite dans leurs vaisseaux et puis dans le fascinage qui soutient les digues, et rongea les uns et les autres ; ce qui met-

toit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le Conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'État ne fût très-riche : il avoit des dettes qui datoient encore de la guerre de succession, et qui au lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, passoit pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion et par la crainte que lui inspiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit; elle pouvoit mettre en mer 40 vaisseaux de guerre; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui servoient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht; mais son militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Mal-

plaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes et la pépinière de leurs officiers, et depuis l'abolition du Stadhouderat, leurs troupes s'avilirent manque de discipline et de considération ; elles n'avoient plus de Généraux capables du commandement. Une paix de vingt huit années avoit emporté les vieux officiers, et l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Nassau, se flattoit qu'étant de la famille des Stadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre et les républicains zélés lui étoient tous opposés : son esprit caustique et satirique lui avoit fait des ennemis, et l'occasion lui avoit manqué de pouvoir développer ses talens. Dans cette situation la république de Hollande étoit ménagée par ses voisins, peu considérée pour son influence dans les affaires générales; elle étoit pacifique par principes et guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck et la Suède, royaumes à peu près égaux en

puissance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic IV le Danemarck avoit usurpé le Schleswic sur la maison de Holstein, sous le règne de Christian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La reine Magdelaine de Bareuth se servoit de la bigoterie pour que ce frein sacré empêchât son mari de lui faire des infidélités : et le Roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par son exemple entraîné toute sa cour dans le fanatisme. Un prince dont l'imagination est frappée de la Jérusalem céleste, dédaigne les fanges de la terre; les soins des affaires sont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conscience; les règles de l'évangile deviennent son code militaire, et les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'État. Depuis le pieux Énée, depuis les croisades de St Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévôts. Mahomet, loin d'être dévôt, n'étoit qu'un fourbe qui se servoit de la religion pour établir son empire et sa domination. Le Roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète

les recrues en Allemagne et vend ces troupes à la puissance qui le paye le mieux : il peut rassembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège passent pour les meilleurs. La marine danoise est composée de 27 vaisseaux de ligne et de 33 d'un ordre inférieur : cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connoisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne passent pas 5,600,000 écus. Cette puissance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un subside de 150,000 écus pour la solde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux au service de cette puissance ne méritent d'article dans ces mémoires. Mr. Schulin, ministre de ce Prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puissances du second ordre et comme un accessoire qui se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de là vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux

royaumes, si non l'avidité de tirer des subsides. Le gouvernement suédois est un mêlange de l'aristocratie, de la démocratie, et du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La Diète générale des États se rassemble tous les trois ans. On élit un Maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le Roi, qui en a deux, décide de l'affaire: il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La Diète élit un Comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans; il examine la conduite que le Roi et le Sénat ont tenue dans l'intervalle des Diètes, et il donne au Sénat des instructions qui embrassent le saffaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, soeur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Fréderic de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation: il considéroit son poste à peu près comme un vieux lieutenant colonel invalide regarde un petit gouvernement qui

lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataile de-Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvoit dans son armée, le spectacle d'un combat. Le comte Oxenstiern avoit été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Gillenbourg. Ce comte s'étoit attaché les officiers; ce qui lui donnoit un parti considérable en Suède : il *désiroit la* guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désiroit encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté russienne, et de venger ainsi les affronts que son ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzic, avoit essuyés à Péterbourg : dans cette vue la France payoit à la Suède un subside annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hostilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avoient été signalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie et les duchés de Brême et de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de soldats et de

grains que précédemment elle retiroit de ces provinces : la Livonie étoit son magasin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, son sol stérile et quantité de montagnes arides dont elle est couverte, ne lui fournissoient pas même de quoi nourrir cette foible population; la cession de la Livonie la réduisit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, et par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort en punissant Goertz du dernier supplice; comme si le ministre étoit coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenoit que 7000 hommes de troupes réglées, et 33,006 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice et s'instruire à combattre pour la défense du pays; mais lorsque la Suède faisoit

agir ces troupes au-delà de ses frontières, il falloit les solder du trésor public. Ses ports contenoient 24 vaisseaux de ligne et 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs soldats paysans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock et les Loewenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinschild; mais un instinct belliqueux animoit encore cette nation, et il ne lui manquoit qu'un peu de *discipline* et de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer et des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la suédoise est la plus pauvre. L'or et l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte: de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, et pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avoit subtitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer et au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie; sa laine grossière ne produit que des

draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, et les meilleurs palais que les Seigneurs aient dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat et Rosén. La Suède conservoit encore sous la forme du gouvernement républicain la fierté de ses temps monarchiques un suédois se croyoit supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave Adolphe et des Charles XII avoit laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'intrigue; le désintéressement en avidité; le bien public fut sacrifié au bien personnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti françois, tantôt la faction russe l'emportoit dans les Diètes; mais personne n'y soutenoit le parti national. Avec ces défauts les Suédois avoient conservé l'esprit de conquête,

directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion en prenant de la mer Glaciale jusqu'aux bords de la mer Noire, et de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet État, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le Czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer : il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste Empire; il créa des hommes, des soldats et des ministres; il fonda la ville de Péterbourg; il établit une marine considérable et parvint à faire respecter sa nation et ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, *) nièce de Pierre I,

*) 1740.

gouvernoit alors ce vaste empire: elle avoit succédé à Pierre II, fils du premier Empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et, par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de se servir, ses armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours *) de l'Empereur Charles VI 10,000 Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de prospérités et de triomphes; et lorsque l'Empereur Charles VI envoyoit solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'empire ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence; elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette princesse avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit; libérale dans ses récompenses; sévère dans ses châtimens; bonne par tempérament; voluptueuse sans désordre.

Elle

*) 1735.

Elle avoit fait duc de Courlande, Biron son favori et son ministre. Les gentilshommes ses compatriotes lui disputoient jusqu'à l'ancienneté de sa noblesse. Il étoit le seul qui eût un ascendant marqué sur l'esprit de l'impératrice ; il étoit de son naturel, vain, grossier et cruel ; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition vouloit porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde ; d'ailleurs aussi avare pour amasser que prodigue en ses dépenses ; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé sous le règne de Pierre I. un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince. C'étoit le comte d'Ostermann ; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours sûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure ; mais les talens sont distribués par la nature sans égard aux généalogies. Ce ministre connoissoit la Moscovie comme du Verney le corps humain ; circonspect ou hardi, selon que le

demandoient les circonstances, et renonçant aux intrigues de la cour pour se conserver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le comte Ostermann, le comte Loewenwolde et le vieux comte Golowkin du nombre des ministres dont la Russie pouvoit tirer parti. Le comte de Munnich, qui du service de Saxe avoit passé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée russe : c'étoit le prince Eugène des Moscovites; il avoit les vertus et les vices des grands généraux; habile, entreprenant, heureux; mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Loewendahl et d'autres habiles généraux se formoient dans son école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faisoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuirassiers; ce qui montoit au nombre de 62,000 hommes de troupes réglées, 30,000 de milice et autant de Cosaques, de Tartares et de Calmouks qu'on vouloit assembler. De sorte que cette puissance pouvoit mettre sans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La

flotte russienne étoit évaluée alors à 12 vaisseaux de ligne, 26 vaisseaux d'un ordre inférieur et 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La somme paroît modique en la comparant à l'étendue immense de ces états; mais tout y est à bon marché. La denrée la plus nécessaire aux souverains, les soldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que paient les autres puissances de l'Europe. Le soldat russe ne reçoit que huit roubles par an et des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptoit dans son armée autant de charriots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet que jamais prince avant lui n'avoit conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit resserrer les siennes. La raison en étoit que ses états étoient mal peuplés en comparaison de leur vaste étendue. Il vouloit rassembler entre Péterbourg, Moscou, Kasan et l'Ukraine les 12,000,000 d'habitans éparpillés

dans cet empire, pour bien peupler et cultiver cette partie, qui seroit devenue d'une défense aisée par les déserts qui l'auroient environnée et séparée des Persans, des Turcs et des Tartares; ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le Czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte marchande des Russes ne pouvoit entrer en aucune comparaison avec celles des puissances du Sud. Cependant tout annonce à cet empire que sa population, ses forces, ses richesses et son commerce feront les progrès les plus considérables. L'esprit de la nation est un mêlange de défiance et de finesse; paresseux, mais intéressés, ils ont l'adresse de copier, mais non le génie de l'invention: les grands sont factieux; les gardes, redoutables aux souverains; le peuple est stupide, ivrogne, superstitieux et malheureux. L'état des choses, tel que nous venons de le rapporter, a sans doute empêché que jusqu'ici l'académie des sciences n'ait fait des élèves Moscovites. Depuis les désastres de Charles XII et l'établissement d'Auguste de Saxe en Pologne, depuis les

victoires du maréchal Munnich sur les Turcs, les Russes étoient réellement les arbitres du Nord; ils étoient si redoutables, que personne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, et il y avoit tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques et Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards et d'incendiaires sont capables de détruire par leurs incursions les provinces les plus florissantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageoient, et les Russes envisageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Russie s'étendoit plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins : cette république fut forcée après la mort d'Auguste I, d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avoit occupé. La nation étoit pour Stanislas; mais les trou-

pes russes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume est dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles sont toutes divisées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, et ne se réunissent qu'en usant de a même dureté pour opprimer leurs sujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonois sont vains; hauts dans la fortune, rampans dans l'adversité; capables de tout pour amasser de l'argent, qu'ils jettent aussitôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, sans jugement, toujours disposés à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite dans les plus mauvaises affaires: ils ont des lois; mais personne ne les observe, faute de justice coërcitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilège d'en disposer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'assemble tous les trois ans, soit à Grodno, soit à Varsovie. La cour met sa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète sur un sujet qui lui est dévoué. Malgré ses soins, durant le règne d'Au-

guste II il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainsi, puisqu'un seul député dans les assemblées qui s'oppose à leurs délibérations, rompt la diète : c'est le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartorinsky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font *les intrigues*, elles disposent de tout, tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions et pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzic et Léopold ; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à 200,000 winspels ; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux et les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipsic, Danzic, Francfort et Koenigsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les

denrées qu'ils tirent de ce royaume, et font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes; elle peut rassembler, dans des cas pressans, son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé qu'il étoit facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la foiblesse de ce pays voisin et de gagner un ascendant supérieur sur un état aussi arriéré. Les revenus du roi ne passent pas un 1,000,000 d'écus. Les rois saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille et de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguste II étoit doux par paresse, prodigue par vanité, soumis sans religion à son confesseur et sans amour à la volonté de son épouse; ajoutons son penchant aux directions de son favori le comte de Brühl. Le plus grand obstacle que l'on eût à vaincre pour le placer sur le trône de la Pologne, fut son indolence. La reine son

épouse étoit fille de l'empereur Léopold et soeur de l'électrice de Bavière. Le fond de son esprit étoit acariâtre ; la hauteur et la superstition faisoient son caractère : elle auroit voulu rendre la Saxe catholique ; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Brühl et Haenechen étoient les ministres de la Saxe. Le premier avoit été page, le second laquais. Brühl avoit été attaché au premier roi ; *il fut le* principal instrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguste II ; en reconnoissance ce prince l'associa à la faveur de Sulkovsky, son favori d'alors. La concurrence excite la jalousie ; aussi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avoit dressé un projet suivant lequel Auguste devoit s'emparer de la Bohème après la mort de l'Empereur Charles VI, comme d'une succession qui lui revenoit par les droits de son épouse, en qualité de fille de l'empereur Joseph, l'aîné des deux frères, dont par conséquent la fille devoit succéder préférablement à celle de son frère cadet. Le roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre son rival, communiqua son projet à la cour de Vienne, qui travailla con-

jointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un dessein aussi opposé à ses intérêts; mais par cette démarche Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche. Ce ministre ne connoissoit que les finesses et les ruses qui font la politique des petits princes. C'étoit l'homme de ce siècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles. César l'auroit rangé dans le nombre des têtes si bien frisées et si bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguste II pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de premier ministre. Les généraux saxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weissenfels avoit de la valeur, mais pas assez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguste I, s'étoit distingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien et trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit quelques gens d'esprit que la jalousie de Brühl éloignoit des affaires: cette cour étoit bien servie par ses espions et mal par ses ministres. Elle étoit si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osoit

contracter d'engagement sans la permission de cette puissance : alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre et la Saxe étoient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne : elle doit cet avantage à la bonté de son sol, et à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retiroit 6,000,000 de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes, auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'électeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées et le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de succession, et perdit avec la bataille de Hoechstedt ses états et ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Toerring étoit à la fois son premier ministre et son général, et

peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à peu près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'électeur un subside de 309,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins de génie : c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étoient délabrées; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié : tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne ne passoit pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, et de plus grand-maître de l'ordre Teutonique; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'étoit vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Mayence, doyen du collège électoral n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal par-

tagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, passoit pour bon citoyen, honnête homme et attaché à sa patrie. Comme il étoit sans passions et sans préjugés, il ne se livroit pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savoit que ramper. L'électeur Palatin ne jouoit pas un grand rôle; il avoit soutenu la neutralité dans la guerre de 1733 et son pays souffrit des *désordres* que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux forteresses, Manheim et Dusseldorff; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes et des états de l'empire étoient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les foibles étoient esclaves, les puissans étoient libres. Dans ce temps le duc de Mecklembourg avoit un séquestre : les commissaires de la cour de Vienne fomentoient la désunion entre le duc et ses états, et consumoient les uns et les autres. Les petits princes portoient le joug, faute de pouvoir le secouer; leurs ministres qui étoient gagés et titrés par les empereurs, assujetissoient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps

germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs et de princes qui le composent; il est foible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'est une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale sait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne ait pu subsister si long-temps, et par un jugement peu éclairé ils attribuent sa durée au phlegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étoient électifs, et depuis l'extinction de la

race de Charlemagne on voit toujours des princes d'une famille différente élévés à cette dignité ; ils avoient des querelles avec leurs voisins ; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse et l'anneau ; ils étoient obligés de se faire couronner à Rome : c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes et quelques évêques étoient assez forts en se réunissant pour s'opposer à l'ambition des empereurs ; mais ils ne l'étoient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles Quint après la bataille de Muhlberg put se rendre souverain ; il négligea le moment, et lorsque les Ferdinands ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalousie des François et des Suédois qui s'y opposèrent, leur fit manquer leur projet ; et pour le gros des princes de l'empire, l'équilibre réciproque et une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république singulière, annexée, pour ainsi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suisse depuis le temps de César avoit conservé sa liberté, à l'exception d'un court espace, où la maison d'Habspourg l'avoit subjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug ; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes reprises d'assujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté et leurs rochers escarpés les défendent contre l'ambition de leurs voisins. Durant la guerre de la succession d'Espagne le comte du Luc, ambassadeur de France, y suscita, sous le prétexte de la religion, une guerre intestine, pour empêcher cette république de se mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize Cantons tiennent une diète générale, où préside alternativement un schultheiss de Berne ou de Zurich. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amsterdam dans la république de Hollande ; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suisse sont de la religion réformée, le reste catholique.

catholique. Ces réformés par leur rigidité ressemblent aux presbytériens de l'Angleterre, et les catholiques, à ce que l'Espagne produit de plus fanatique. La sagesse de ce gouvernement consiste en ce que les peuples n'y étant pas foulés, sont aussi heureux que le comporte leur état, et que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort 100,000 hommes pour sa défense, et elle a accumulé assez de richesses pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages et estimables semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer : d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France font la guerre à leurs proches au service de la Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde!

Si de là nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain divisé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards et les Génois. De ces possessions

celles du roi de Sardaigne paroissent les plus considérables. Victor Amédée sortoit alors de la guerre qu'il avoit soutenue contre la maison d'Autriche, par laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses états lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée passoit en Italie parmi les connoisseurs pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet état consistoit à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre et d'augmenter ses possessions. Charles Émanuel avoit souvent dit: „ Mon fils, le „ Milanois est comme un artichaux, il faut le „ manger feuille par feuille.„ Dans ce temps le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737 que le cardinal de Fleuri avoit conclue à son insu, penchoit plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaisantin, et on avoit établi en Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce et par ses beaux palais de marbre. La Corse s'étoit révoltée contr'elle. La première *rebellion* fut appaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732; la seconde, par les François sous le commandement du comte de Maillebois; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur 72 îles, qui contiennent 200,000 habitans; elle est gouvernée par un conseil, à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17ème siècle la république perdit l'île de Candie; et alliée des Autrichiens au 18ème siècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrad et Témeswar, elle perdit la

Morée. Venise a des vaisseaux, sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre; le général qui les commande, est ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par son habileté à Charles XII à la bataille de Fraustadt et fit cette belle retraite en Silésie au passage de la Bartsch.

Les Vénitiens et les Génois avant la découverte de la boussole fournissoient l'Allemagne de toutes les marchandises que le luxe fait ramasser aux extrêmités de l'Asie : de nos temps ce sont les Anglois et les Hollandois qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en sont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avoit fait passer Don Carlos de Toscane sur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis sur Louis XII par Gonsalve de Cordoue surnommé le grand Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, roi d'Espagne, le fit passer durant la guerre de succession sous la domination autrichienne, et durant la guerre de 1733 le succès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau sous les lois de Don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le comte de St

Estevau qui ne faisoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Espagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à son souverain; l'état n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faisons point mention dans ce résumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguse : ce sont des miniatures déplacées dans une grande *galerie* de tableaux.

Le saint Siége venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maison de Corsini; le conclave dura un an. Le Saint Esprit demeura incertain jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux: „décidez-vous enfin sur „le choix d'un pape. Voulez-vous un dévôt? „prenez Aldobrandi : voulez-vous un savant? „prenez Coscia; ou si vous voulez un bouffon, „me voici.„ Le Saint Esprit choisit celui qui étoit de si belle humeur. Lambertini fut élu pape et prit le nom de Benoît XIV. A son avènement au pontificat, Rome et les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois: les

empereurs ne servoient plus de marchepied aux pontifes, et n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Fréderic Barberousse; Charles Quint leur avoit fait sentir sa puissance, et l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de succession il s'empara de Comachio. Le Pape n'étoit l'année 1740 que le premier évêque de la chrétienté; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres et la réforme avoient porté un coup mortel à la superstition. On canonisoit quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage; mais un pape qui auroit voulu prêcher des croisades dans le 18ème siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce et de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le Pape pût faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques et à faire planter des croix de mission dans toutes les villes de sa

dépendance, où le peuple couroit en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en ressentit pas; s'il avoit été battu par les Russes, il fut partout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvoit alors à Constantinople : du service de France il avoit passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légèreté pour se faire Turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens; il proposa au grand visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les Janissaires, et d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voisins : mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande surtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'esprit; c'est l'ignorance qui l'abrutit : elle est brave sans art; elle ne connoît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, et qu'ils ne se corrigent jamais

de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue; cependant il ne subsisteroit plus, si ce n'étoit la jalousie des princes de l'Europe qui le soutient. Le Padichat Mahomet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des prisons du sérail pour le placer sur le trône. La nature l'avoit rendu aussi impuissant que ses eunuques: ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs étoit le Schach Nadir, connu sous le nom de Thamas Coulican: ce fut lui qui asservit la Perse et subjugua le Mogol; il occupa souvent la Porte et servit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces et les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux arts, la guerre et ce qui regarde directement certaines coutumes

établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût et des moeurs, est sans doute une matière à réflexion plus intéressante que de se rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, et de ces rois subalternes, appelés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'*histoire* avec application, s'appercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent et qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs; au lieu que suivre la découverte de vérités jusque-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les moeurs et ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie qui empêchoient d'éclairer les esprits: ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'*elle* est bien connue. Descartes publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite et expliqua les lois du mouvement*) et de la gravitation: il nous exposa la

*) en 1687.

mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes *a*) ont été sur les lieux et ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur les vérités que ce grand homme avoit devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus : à l'aide de ses prismes *b*) il décomposa les rayons de la lumière et y trouva les couleurs primitives. Toricelli pesa l'air *c*) et trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère et de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique *d*) fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke : il s'apperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay *e*) fit des expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paroît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des

a) La Condamine et Maupertuis. *b*) En 1704.
c) En 1704. *d*) En 1642. *e*) En 1733.

connoissances utiles à la société. Mr. Ellert *a*), en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncée: le même a fait des expériences sur la transformation des métaux et sur les parties solides et nitreuses des eaux. Lieberkühn *b*), par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres et des veines, dont la tissure déliée sert de *canal à la* circulation du sang humain; c'est le géographe des corps organisés. Boerhaave *c*), après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs et qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsoecker *d*) trouva dans le sperme humain des animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Loewenhoeck et Trembley *ef*) trouvèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La

a) En 1746. *b*) En 1743. *c*) En 1707.
d) En 1678. *ef*) En 1678 et 1703.

curiosité des hommes les a poussés à faire des recherches immenses; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils sont placés entre deux infinis, et il paroît démontré que l'Auteur des choses s'en est réservé à lui seul le secret.

La physique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphysique. Il parut un sage en Angleterre, qui se dépouillant de tout préjugé, ne se guida que par l'expérience, Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le sceptique Bayle, son précurseur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle et les Voltaire parurent ensuite en France, le célèbre Thomasius *) en Allemagne, les Hobbés, les Colin, les Shaftesbury, les Bolinbroke en Angleterre. Ces grands hommes et leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient stupidement adoré: la raison terrassa la superstition: on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, et l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avoit

*) A Halle.

été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'Être suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnable s'établit la tolérance, et l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des payens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en étoit pas de même des François : les ouvrages des philosophes françois se ressentoient de la contrainte qu'y mettoient les censeurs théologiques. Un anglois pense tout haut, un françois ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs françois se dédommageoient de la hardiesse qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres; égalant par la politesse, les grâces et la légèreté tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fa-

buleux; Gabrielle d'Estrées, vaut bien la princesse Nausica. L'Iliade nous peint les moeurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, et son poëme seroit parfait, s'il avoit su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal et Horace; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte surement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon; Rousseau excella dans quelques odes: et si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent sur les Grecs et sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthène; Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France, sans compter les Patru, les Cochin et tant d'autres qui se sont rendus célèbres dans le barreau. La pluralité des mondes et les lettres persannes sont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits passeront à la postérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à opposer à Thucydide, ils ont le discours de Bossuet sur l'histoire universelle; ils ont les ouvrages du sage président de

Thou, les révolutions romaines par Vertot, ouvrage classique, la décadence de l'empire romain de Montesquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'histoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il seroit trop long d'en faire ici le catalogue. On sera peut-être surpris que les lettres, qui fleurissent en France, en Angleterre, en Italie, n'aient pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raison en est qu'en Italie elles avoient été rapportées une seconde fois de la Grèce, après y avoir joui sur la fin de la république et des premiers empereurs de toute la considération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, et la protection des Médicis, surtout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'esprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, surtout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur étoit opposé. De là vient que les Anglois pos-

sèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec et dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques savans à la cour; ceux-là avoient pour ainsi dire, répandu les germes des connoissances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, et surtout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux arts. Les François étoient jaloux des Espagnols et des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, et la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est surtout par la méthode et par un goût plus raffiné que les auteurs françois se distinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui se suivirent depuis Charles Quint, jusqu'à celle de

la

la succession d'Espagne. Les peuples étoient malheureux et les princes pauvres : il fallut penser premièrement à s'assurer les alimens indispensables, en remettant les terres en culture; il falloit établir les manufactures selon que les premières productions les indiquoient. Et ces soins presque généraux empêchèrent que la nation pût se tirer des restes de la barbarie dont elle se ressentoit encore ; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de ralliement, comme étoient Rome et Florence en Italie, Paris en France et Londres en Angleterre. Les universités avoient à la vérité des professeurs érudits ; pédans et toujours dogmatiques ; personne ne les fréquentoit à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie et qui firent honneur à la nation ; l'un c'est le grand Leibnitz et l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le système de Leibnitz et rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des savans allemands étoient des manoeuvres, les françois des artistes. Cela fut cause que les ouvrages françois se répandirent si universellement, que

leur langue remplaça celle des Latins, et qu'à présent quiconque sait le françois, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprête. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouhe du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse ; il faut la resserrer, et en adoucissant quelques mots dont la prononciation est dure, on parviendroit à la rendre sonore. La noblesse n'étudioit que le droit public; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportoit des universités le dégoût de la pédanterie et de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers et de tailleurs, étoient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des spectacles, mais grossiers et même indécens : des bouffons orduriers y représentoient des pièces sans génie qui faisoient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des François, et dans la plupart des cours on

voyoit des troupes de cette nation y représenter les chef-d'oeuvres des Molière et des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où est tombé ce peuple roi, cette nation maîtresse de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des consuls menoient en triomphe des rois captifs du temps de la république; de nos temps les successeurs des Caton et des Emile se dégradent de la virilité pour aspirer à l'honneur de chanter sur les théâtres des souverains, qui du temps des Scipion étoient regardés avec autant de mépris que nous en inspirent les Iroquois. *O tempora! O mores!* Les opéra, les tragédies et les comédies étoient inconnues en Allemagne il y a soixante ans. L'an 1740 l'industrie et le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des trésors que les Indes versent annuellement en Europe: ces sources de l'opulence avoient amené avec elles les plaisirs, les aisances, et peut-être les désordres des moeurs qui en sont une suite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carrosses et la somptuosité des tables. Ce qu'on voit de

belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château et l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'empire et l'église de S. Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, et le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes et de Rome, sont pourtant supérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés les cours d'Allemagne paroissoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne société, a été reléguée en Pologne, ou bien est devenue l'amusement de la populace. Il n'est encore que quelques cours ecclésiastiques, où le vin console les prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la grossièreté de leurs plaisanteries suppléoit à l'ignorance des conviés, et l'on entendoit dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éter-

nel du bon sens, a été aboli, et il n'y a que la cour d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, où il se conservoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la science des souverains, paroît essuyer un sort égal à celui des bouffons : l'étiquette souffre journellement des brèches; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il étoit trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir; il avoit même dans sa dernière maladie, peu de momens avant sa fin, ordonné les messes et les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre, et nommé les personnes qui devoient porter son coeur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent. Les courtisans admiroient sa grandeur et sa dignité : les sages blâmoient son orgueil, qui sembloit lui survivre.

Remarquons surtout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, et qui étoit surement le triple de celui des temps antérieurs, non seulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenoient, avoit augmenté à proportion.

A peine l'empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit soudoyé dans la guerre de 1733 170,000, sans fouler ses peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 soldats. Louis XIV en entretint 220,000 et jusqu'à 360,000 durant la guerre de succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par esprit d'imitation; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il vouloit combattre : il ne fit aucune réforme après la paix ; ce qui força l'empereur et les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses ; la dépense des magasins fut immense pour entretenir ces cavaleries nombreuses et les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne et la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de succession la moitié des

bataillons portoit des piques et l'autre des mousquets, et ils combattoient armés sur six lignes de profondeur; on se servoit de ces piques contre la cavalerie; les mousquets faisoient un feu foible et ratoient souvent à cause des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques et les mousquets, et on les remplaça par des fusils armés de baïonnettes; ce qui réunit ce que le feu et le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur; et le défunt Roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline et un ordre merveilleux dans les troupes, et une précision jusques-là inconnue en Europe pour les mouvemens et les manoeuvres. Un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vîtesse de la charge triploit le feu, et donnoit aux Prussiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Prussiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ses troupes

l'usage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 et de 24 livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès étoit meurtrier et formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque et de la défense des places est encore dû aux François. Vauban surtout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans et les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, et peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est surtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les

rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis : les places bien minées ont des galeries majeures et commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de 25 pas du foyer. C'est dans les mines que consiste à présent la véritable force des places, et par leur usage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des sièges. De nos jours les forteresses ne se prennent plus que par une nombreuse artillerie. On compte trois pièces sur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de si nombreuses batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; et à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenses, on ne se hasarde guère à assiéger une place forte. Les demi-sapes, les sapes ordinaires, les sapes tournantes, les places d'armes et les cavaliers de tranchées, sont autant de nouvelles inventions dont on se sert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition

des forteresses. Ce siècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les Pandours autrichiens, les légions françoises et nos bataillons francs; les housards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide et Parthe si fameuse du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoissoient point d'uniforme; il n'y a pas un siècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la construction des vaisseaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes; mais cette matière étant très-vaste je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digression.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il résulte que les pays du Nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissoit de l'avantage de tout ce qui est du ressort des belles-lettres et du goût, les Anglois de la géométrie et de la métaphysique, les Allemands de la chimie, des expériences de physique et de l'érudition; les Italiens commençoient à tomber; mais la Pologne, la

Russie, la Suède et le Danemarck étoient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des états. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, et d'autres enfin tombent en consomption et menacent ruine. La Suède jetta son feu sous Gustave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, et disposa pour un temps du trône de Pologne: il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat et se perd ensuite dans l'immensité de l'espace; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brême et de Verden, et une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie: cette puissance semble sortir du néant, pour paroître tout-à-coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au

niveau des puissances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, et il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte Ottomane et envoyer des troupes pour combattre les François sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour s'asseoir parmi les rois ; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix et la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en silence et que ses progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dûs tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus prompts et plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII : la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et

une partie de la Flandre annexée à cet empire, lui donnoient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y surtout l'Espagne soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avoit toujours à craindre des rois d'Espagne de la branche autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins qu'*elle juge* nécessaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar et Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toute sorte de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation angloise, à présent susceptible de corruption, en est devenue moins libre ; du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne et la royauté ; elle écorna le Milanois, et les politiques la regar-

dent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne avoit établi Don Carlos dans le royaume de Naples. La maison d'Autriche ne jouissoit pas des mêmes avantages. La guerre de succession avoit fait de l'empereur Charles VI un des plus puissans princes de l'Europe; mais l'envie de ses voisins le dépouilla bientôt d'une partie de ses acquisitions et le remit au niveau de la fortune de ses prédécesseurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles Quint en Espagne, la maison d'Autriche avoit perdu premièrement l'Espagne, passée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples et une partie du Milanois. Il ne resta donc à Charles VI de la succession de Charles II que quelques villes en Flandre et une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrad. La seule chose que la maison d'Autriche ait gagnée, c'est d'avoir établi un préjugé en sa faveur qui règne assez généralement dans l'empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe est attachée au destin de cette maison. Le Portugal, la Hol-

lande, le Danemarck, la Pologne étoient demeurés tels qu'ils avoient été, sans augmentation ni perte. De toutes ces puissances, la France et l'Angleterre avoient une prépondérance décidée sur les autres; l'une par ses troupes de terre et ses grandes ressources, l'autre par ses flottes et les richesses qu'elle devoit à son commerce. Ces puissances étoient rivales, jalouses de leur agrandissement; elles pensoient tenir la balance de l'Europe et se regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les princes et les rois. Outre l'ancienne haine que la France conservoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maison d'Autriche, par une suite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maisons depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre et le Brabant sous ses lois et pousser les limites de sa domination jusqu'au bord du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de suite; il falloit que le temps le mûrît et que les occasions le favorisassent. Les François veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglois veulent

acheter des princes pour en faire des esclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ses regards de leur propre ambition. L'Espagne et l'Autriche étoient à peu près égales en force. L'Espagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'Empereur en Italie. L'Empereur pouvoit la porter de tout côté; il avoit plus de sujets que l'Espagne, et par l'intrigue il pouvoit joindre à ses forces celles de l'empire germanique; l'Espagne avoit plus de ressources dans ses richesses; l'Autriche n'en avoit guère, et quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui falloit des subsides étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle étoit épuisée par la guerre des Turcs, et surchargée de dettes que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne se mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeât à défendre sa barrière contre la France: elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau Stadhouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne et l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la suite de ces

puissances,

puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'état, comme nous l'avons dit, ne passoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres et arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient soufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des ressources au souverain; il ne lui en restoit d'autres que ses épargnes: le feu Roi en avoit fait, et quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvoient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, et se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit que l'état n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, et pour ainsi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multiplioit les voisins de l'état, sans lui donner de consistance, et faisoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondie. La Prusse ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France,

qui avoit fort à coeur sa gloire et l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avoit point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que sur ses voisins les Suédois et les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorsque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouroient à Thamas Koulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressoit alors le plus l'Europe, c'étoit la succession de la maison d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg.

Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avoient garanti cette pragmatique Sanction; le feu roi Fréderic Guillaume même l'avoit garantie, à condition que la cour de *Vienne* lui assurât la succession de Juliers et de Bergue. L'Empereur lui en promit la possession éventuelle et ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensoit le Roi de la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu Roi s'étoit engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers et de Bergue, dont le cas paroissoit proche l'an 1740, faisoit alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances et l'occasion l'exigeroient. Après la mort du Roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, com-

me à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances se trouveroit le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances, et l'Europe se soucioit peu que le Roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France consentoit à la vérité à ce que le Roi démembrât une lisière de ce duché; c'étoit trop peu pour contenter les désirs d'un jeune Roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une simple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la possession au roi de Pologne, électeur de Saxe, et que durant l'ambassade du prince de Lichtenstein à Paris, il avoit donné une promesse toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Falloit-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne; falloit-il se contenter de cette lisière du duché de Bergue que la France promettoit à la Prusse d'occuper, ou falloit-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même raison de ses

droits? Dans cette crise, le Roi résolut de se servir de toutes les ressources pour se mettre dans une situation plus formidable: ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux*) bataillons, et il attendit dans cette position les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusoient.

CHAPITRE II.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.

L'acquisition du duché de Berg ue rencontroit 1740.
beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le Roi se trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en

*) Régimens de Camas, Munchow, Dolma, Henri, Persod, Bronswic, Eisenach et Einsiedel.

campagne; il n'avoit de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu Roi lui avoit laissé. S'il vouloit entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ses troupes; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, et prendre en même temps la ville de Dusseldorf. La supériorité seule de la France suffisoit pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables et aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de celles du Roi, que la maison de Saxe avoit au pays de Juliers et de Bergue, et de la jalousie qu'inspiroit à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances le Roi s'étoit porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre que laissant ses pays héréditaires vides de troupes, il les exposoit à être envahis par les Saxons et les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diversion : et dans le cas où le Roi auroit laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses états contre la mau-

vaise volonté de ses voisins, il se seroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le Roi, car communément ce sont des paroles aussitôt données que violées; mais l'intérêt de la France vouloit des voisins foibles sur les bords du Rhin, et non des princes puissans et capables de lui résister. A peu près dans le même temps le comte de Seckendorf, qui avoit été détenu dans les prisons de Graetz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'Empereur tous les ordres par lesquels il avoit été autorisé à donner au feu roi de Prusse les assurances les plus solennelles de l'assistance que l'Empereur lui promettoit, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers et de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étoient peu favorables à la maison de Brandebourg, et ce sont les raisons qui déterminèrent le Roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avoit conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modé-

roient les désirs de la gloire dont le Roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur et de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le coeur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu Roi, surtout dans les dernières années de son règne, et de la flétrissure que le monde imprimoit au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du Roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage et circonspecte du feu Roi, lui avoit été imputée à foiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation : peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins et ses envieux conclurent qu'on pouvoit l'insulter impunément ; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étoient qu'apparentes ;

qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'escrime, et au lieu de braves soldats, des mercénaires peu affectionnés à l'état, et que pour lui il menaçoit toujours, et ne frappoit jamais. Le monde superficiel et léger dans ses jugemens accréditoit de pareils discours, et ces préjugés se répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu Roi aspiroit, (plus juste que celle des conquérans) avoit pour objet de rendre son pays heureux, de discipliner son armée et d'administrer ses finances avec l'ordre et l'économie la plus sage. Il évitoit la guerre pour ne point être distrait d'aussi belles entreprises; par ce moyen il s'acheminoit sourdement à la grandeur, sans réveiller l'envie des souverains. Dans les dernières années de sa vie les infirmités du corps avoient entièrement ruiné sa santé, et son ambition n'eût jamais consenti à confier ses troupes à d'autres mains qu'aux siennes. Toutes ces différentes causes réunies rendirent son règne heureux et pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du Roi n'avoit été qu'une erreur spéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public ; mais les souverains présu-

moient si désavantageusement de son caractère, que ses alliés gardoient aussi peu de ménagement envers lui que ses ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne et celle de Russie convinrent avec le feu Roi de placer un prince de Portugal sur le trône de Pologne. Ce projet tomba subitement, et ils se déclarèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, sans daigner même en donner la moindre connoissance au Roi. L'empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions un secours de 10,000 hommes que le feu Roi envoya l'année 1734 sur le Rhin contre les François, et il se crut au dessus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appeloit le feu Roi, son frère le caporal; il disoit qu'il étoit roi des grands chemins et l'archisablier de l'empire romain : tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers prussiens, qui selon les privilèges des électeurs enrôloient des soldats dans les villes impériales, se trouvoient exposés à mille avanies : on les arrêtoit, on les traînoit dans des cachots où on les confondoit avec les plus vils scélérats : enfin

ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisoit honneur de donner des mortifications au feu Roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstall appartenant à la Prusse s'étoient révoltés; l'évêque leur donna sa protection. Le feu Roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir, ce fut monsieur l'évêque: il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, et autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, et bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au Roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'état ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que dans ce changement de règne il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la

régence, ajoutons que Fréderic I en érigeant la Prusse en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laissée à ses descendans étoit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut surement un de ceux qui fortifièrent le Roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en étoit si mince, que la possession n'en agrandissoit que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le Roi tourna ses vûes sur la maison d'Autriche, dont la succession après la mort de l'Empereur devenoit litigieuse et le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle distingué que le Roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe et de Bavière à ces états, par le nombre des candidats qui postuleroient la couronne

impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui dans une pareille occasion, devoit naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la favorite le 26 d'Octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le Roi étoit attaqué de la fièvre quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se proposoit des choses plus importantes que de soigner la fièvre. Il résolut aussitôt de revendiquer les principautés de la Silésie auxquelles sa maison avoit des droits incontestables, et il se prépara en même temps à soutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet remplissoit toutes ses vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puissance de l'état et de terminer ce qui regardoit cette succesion litigieuse du duché de Bergue. Cependant, avant que de se déterminer entièrement, le Roi mit en balance les risques qu'il y avoit à

courir en entreprenant une pareille guerre, et de l'autre les avantages qu'on pouvoit en espérer.

D'un côté se présentoit la puissante maison d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de ressources avec tant de vastes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande et dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la pragmatique Sanction. Ce duc de Courlande qui gouvernoit alors la Russie, étoit aux gages de la cour de Vienne; et de plus la jeune reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans ses intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; et quant au détail de l'exécution, la stérilité de l'année 1740 devoit faire craindre de manquer de moyens pour former des magasins et fournir des vivres aux troupes. Les risques étoient grands. Il falloit craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être décisive. Le Roi n'avoit point d'alliés, et il ne pouvoit opposer que des troupes sans expériences à de vieux soldats autrichiens blanchis sous le harnois et aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimoient les espérances du Roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'Empereur étoit des plus fâcheuses. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée et découragée par les mauvais succès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, et il en résulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impossible que le Roi manquât d'alliés. La validité qui subsistoit entre la France et l'Angleterre, assuroit nécessairement au Roi une de ces deux puissances; et de plus tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devoient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le Roi pouvoit disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; et enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Silésie, étoit l'unique espèce d'offensive que favorisoit la situation de ses états, vu qu'il étoit à portée de

ses frontières, et que l'Oder lui fournissoit une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le Roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'Empereur. Par son décès la couronne retomboit au jeune Iwan, grand duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine Ulric de Bronswic, beau-frère du Roi. Les apparences étoient que durant la minorité du jeune Empereur la Russie seroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le Roi déclara à Marie Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohème. Il sembloit que ce fût l'époque des changemens et des révolutions. La princesse de Mecklenbourg-Bronswic, mère de l'empereur Iwan, se trouvoit, elle et son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant

rant avoit confié l'administration de l'empire. Cette princesse croyoit qu'il étoit au-dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutele lui convenoit plus en qualité de mère, qu'à Biron, qui n'étoit ni russe ni parent de l'Empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroissoit avantageux à la Prusse; car Biron son ennemi fut exilé, et le mari de la régente, Antoine de Bronswic, étoit beau-frére du Roi. La princesse de Mecklenbourg joignoit à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée; son mari, foible, sans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'instinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, étoit en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution le Roi envoya le baron de Winterfeld en ambassade en Russie pour féliciter le prince de Bronswic et son épouse de l'heureux succès de cette entreprise. Le vrai motif, l'objet caché

de cette mission étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, et de le rendre favorable aux desseins qu'on étoit sur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réussit aussi heureusement qu'on le pouvoit désirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impossible de faire des magasins, de préparer du canon et de mouvoir des troupes incognito : déjà le public se doutoit de quelque entreprise. Monsieur Damrath, envoyé de l'Empereur à Berlin, avertit sa cour qu'un orage la menaçoit et qu'il pourroit bien fondre sur la Silésie. Le conseil de la Reine lui répondit de Vienne : „ Nous ne voulons ni ne pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous nous mandez. „ On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le Roi sur son avénement au trône, mais plus encore pour juger, si Damrath avoit donné de fausses alarmes. Le marquis de Botta, fin et pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit question, et après avoir fait, le jour de son audience, les complimens d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avoit

faite et s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le Roi ne fit pas semblant de le comprendre, et répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverser, seroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le Roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue le comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la reine de Hongrie, qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le Roi avoit sur la Silésie, ce prince lui offroit son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudroient démembrer la succession de Charles VI, et sa voix à la diète de l'élection impériale au grand duc de Toscane. Comme il étoit à supposer que ces offres seroient rejetées, dans ce cas le comte de Gotter étoit autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambassade; elle entra

en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons *) et trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devoient être suivis de six bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain des magasins qu'une grosse armée auroit consumés pendant l'hiver. Avant que le Roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria: „ Vous allez ruiner la maison d'Autriche, Sire, et vous abymer en même temps ". „ Il ne dépend que de la Reine, reprit le Roi, d'accepter les offres qui lui sont faites. „ Cela rendit le marquis rêveur; il se recueillit cependant et reprenant la parole d'un ton de voix et d'un air ironique, il dit: „ Sire, vos troupes sont belles, j'en conviens;

*) Décembre.

les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont vu le loup : pensez, je vous en conjure, à ce que vous allez entreprendre.„ Le Roi s'impatienta et reprit avec vivacité. „ Vous trouvez que mes troupes sont belles, et je vous ferai convenir qu'elles sont bonnes. „ Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le Roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard et que le Rubicon étoit passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames foibles et timorées présageoient la chute de l'état, d'autres croyoient que le prince abandonnoit tout au hasard et appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espéroit de la fortune et prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs, dont il se trouve dans tous pays, envioient à l'état les accroissemens dont il étoit susceptible. Le prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan et n'étoit pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardoit l'armée

impériale comme son berceau; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de princesse à sa femme, et il craignoit avec cela l'agrandissement du Roi, qui réduisoit un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance et l'épouvante dans tous les esprits; il auroit voulu intimider le Roi lui-même, si cela avoit été faisable; mais le parti étoit trop bien pris et les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général comme étoit le prince d'Anhalt pouvoient faire sur les officiers, le Roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, et de leur parler en ces termes : „ J'entreprends „ une guerre, messieurs, dans laquelle je n'ai „ d'autres alliés que votre valeur et votre bonne „ volonté: ma cause est juste, et mes ressources „ sont dans la fortune. Souvenez-vous sans cesse „ de la gloire que vos ancêtres se sont acquise „ dans les plaines de Varsovie, à Fehrbellin et „ dans l'expédition de la Prusse. Votre sort est „ entre vos mains; les distinctions et les récom-

„ penses attendent que vos belles actions les
„ méritent. Mais je n'ai pas besoin de vous ex-
„ citer à la gloire; vous n'avez qu'elle devant
„ les yeux, c'est le seul objet digne de vos tra-
„ vaux. Nous allons affronter des troupes qui
„ sous le prince Eugène ont eu la plus grande
„ réputation: quoique ce prince n'existe plus,
„ d'autant plus d'honneur y aura-t-il à vaincre,
„ que nous aurons à mesurer nos forces contre
„ de braves soldats. Adieu! partez. Je vous
„ suivrai incessamment au rendez-vous de la
„ gloire qui nous attend.„

Le Roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arrivale 21 de décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit suspendue, se rompît. La cloche tomba, et cela fut pris pour un sinistre présage; car il règnoit encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le Roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifioit selon lui l'abaissement de ce qui étoit élevé; et comme la maison d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de Brande-

bourg, cela présageoit clairement les avantages qu'on remporteroit sur elle. Quiconque connoît le public, sait que de telles raisons sont suffisantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre *) que l'armée entra dans la Silésie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avoit point d'ennemi, que parce que la saison ne permettoit pas de camper : elles répandirent sur leur passage la déduction des droits de la maison de Brandebourg sur la Silésie. On publia en même temps un manifeste contenant en substance : que les Prussiens prenoient possession de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit assez clairement qu'on n'en sortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple et la noblesse ne regardèrent point l'entrée des Prussiens en Silésie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un secours officieux qu'un voisin prêtoit à son allié. La religion encore, ce préjugé sacré chez le peuple, concouroit à rendre les esprits prussiens ; parce que les deux tiers de la Silésie sont composés de protestans

*) 1740.

qui long-temps opprimés par le fanatisme autrichien, regardoient le Roi comme un sauveur que le ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'est Glogau. La ville est située sur la rive gauche de cette rivière ; son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie étoit revêtue. Son fossé pouvoit se passer en plusieurs endroits ; la contrescarpe étoit presque détruite. Comme la saison rigoureuse empêchoit d'en faire le siège dans les formes, on se contenta de la bloquer ; d'ailleurs la grosse artillerie n'étoit point encore arrivée. La cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités ; il crut que de le bloquer n'étoit pas l'assiéger, et il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrad la plus grande partie de l'armée autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Prussiens, le général Braun fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine 3000 hommes ; il tenta de s'emparer de Breslau tant par

la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissoit de privilèges semblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ses magistrats et qui étoit exempte de toute garnison. L'amour de la liberté et du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre; ils résistèrent aux sollicitations du général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, si le Roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, et le Roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes et dirigeoit sa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de Janvier le Roi s'empara des faubourgs de Breslau sans résistance, et envoya les colonels de Borck et de Goltz pour

sommer la ville de se rendre : en même temps quelques troupes passèrent l'Oder et se cantonnèrent au dôme. Par là le Roi se trouvoit maître des deux côtés de la rivière et bloquoit effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvoit craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation : un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme et le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens et à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le Roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les personnes en place qui se trouvoient au service de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auroient fait usage dans la suite pour cabaler contre les intérêts des Prussiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie passa l'Oder pour chasser de Namslau une garnison autrichienne

de 300 hommes, qui quinze jours après se rendit prisonnière de guerre. On ne laissa qu'un régiment d'infanterie dans les faubourgs de Breslau, et le Roi dirigea sa marche sur Ohlau, où Braun avoit jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend son nom d'une petite rivière qui passe sous ses murs ; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé et d'un fossé sec : le château qui vaut un peu mieux, ne peut se prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on se disposoit à donner un assaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garnison se débanda en sortant, et il ne lui resta que 120 hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neisse. Les ennemis avoient une garnison à Brieg de 1200 hommes et pour la bloquer, ainsi que les autres places, le général Kleist en fit l'investissement avec 5 bataillons et 4 escadrons. Pendant que le Roi avoit pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenstein, en approchant de la rivière de Neisse qui sépare la haute Silésie de la basse; il tomba sur les dragons de Lichtenstein, qu'il poussa sur Ottmachau : ce château épiscopal a un pont sur la

Neisse. Mr de Braun, pour couvrir et faciliter sa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le Roi le joignit avec des mortiers et quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garnison, se rendit à discrétion. Il ne restoit plus que la ville de Neisse à prendre; mais elle valoit mieux pour sa force que toutes les autres. Cette ville est située au-delà de la Neisse, fortifiée d'un bon rempart de terre et d'un fossé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas et marécageux, où Roth, qui en étoit commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la basse Silésie cette place est commandée par une hauteur qui en est éloignée de 800 pas. La saison rigoureuse s'opposoit aux opérations d'un siège formel; il ne restoit donc pour s'en emparer que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Roth avoit rendu l'assaut impraticable; il faisoit tous les matins ouvrir les glaces du fossé; il faisoit arroser le rempart d'eau qui se geloit tout de suite; il avoit meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de

faux pour repousser les assaillans, ce qui fit renoncer à l'assaut. On essaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes et 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition sur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué son coup faute de bonnes mesures. Pendant que les Prussiens se cantonnoient autour de Neisse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, descendit en haute Silésie; il délogea le général Braun de Jaegerndorf, de Troppau et du château de Graetz. Les Autrichiens se retirèrent en Moravie; les Prussiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, et s'étendirent jusqu'à Jablunka sur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires le comte de Gotter se trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour se conformer à l'usage que dans l'espérance de pouvoir réussir. Il avoit tenu un langage assez imposant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtisans de la reine de Hongrie disoient d'un ton

de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'archi-chambellan de l'empire, de présenter à l'Empereur le bassin à laver les mains, de prescrire des lois à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand duc une lettre que le Roi lui avoit écrite, où se trouvoient ces mots : „ Si le grand duc veut se perdre, qu'il se perde. „ Le grand duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominoit, prit la parole ; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars; ranima le grand duc, et contribua plus que tous les autres ministres à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers ; d'autres regardoient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidoit à Vienne, soutenoit que le roi de Prusse méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter

partit pour Vienne, le Roi envoya le général Winterfeld en Russie; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenoit avec toute la vivacité de son caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, et Mr de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive; c'étoit tout ce qu'on pouvoit désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le Roi quitta la Silésie et vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paroissoient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons et 40 escadrons auprès de Brandebourg sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, et d'où il tenoit également en échec les Saxons et les Hanovriens. La

plupart

plupart des souverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui se préparoit. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentoient une énigme, et il s'efforçoient à deviner si la Prusse étoit l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France étoit sans contredit la *plus* propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendoient les François ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à se déclarer les amis du Roi. Ce prince, pour sonder le terrain, avoit écrit au cardinal de Fleury, et quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disoit assez pour être entendu. Le cardinal *) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour: „ Que la garantie de la pragmati-„que sanction que Louis XV avoit donnée à „feu l'Empereur, ne l'engageoit à rien, par ce „correctif *sauf les droits d'un tiers:* de plus, „que feu l'Empereur n'avoit pas accompli l'ar-„ticle principal de ce traité, par lequel il s'étoit

*) Lettre datée d'Issi 25 Janvier 1741.

„chargé de procurer à la France la garantie de „l'Empire du traité de Vienne.„ Le reste de la lettre contenoit une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France et des avantages qu'on rencontroit dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devoient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le Roi continua cette correspondance; il marqua au cardinal le désir sincère qu'il avoit de s'unir avec le Roi très-chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporteroit de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit aussi jouer un rôle dans les troubles qui alloient survenir; elle étoit alliée de la France, et par l'instigation de cette puissance, elle avoit fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres du général Buddenbrock: ce corps, qui avoit inspiré de la jalousie à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Prusse; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussitôt que formés. Le roi de Pologne venoit d'envoyer le beau comte Lynar à Péterbourg. Ce ministre plut à la princesse de Mecklenbourg, ré-

gente de la Russie; et comme les passions du coeur influent sur les délibérations de l'esprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette passion auroit pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris et de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du Roi, comme c'est l'ordinaire, étoient ses plus proches voisins. Les rois de Pologne et d'Angleterre, qui se reposoient sur les intrigues que Lynar lioit en Russie, conclurent entre eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageoient les provinces prussiennes; leur imagination les engraissoit de cette proie, et tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune prince leur voisin, ils croyoient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espérance que la Russie et les princes de l'Empire concourroient pour faire réussir leurs desseins ambitieux. C'étoit le moment qu'auroit dû saisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le Roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le Roi s'en seroit contenté et l'auroit assistée envers et

contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent où se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on se tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger et former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amasser des magasins, et le Roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

CHAPITRE III.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

Les renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de Février. De leur côté les Autrichiens se préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des prisons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrad, pour lui confier le commandement de cette armée qui devoit recon-

quérir la Silésie. Ce maréchal assembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus se trouvoit à portée de couvrir la Bohème et de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit sur Neisse. Les housards autrichiens préludoient déjà sur la guerre; ils se glissoient entre les postes des Prussiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens et d'intercepter des convois: il se passa de petites actions, toutes aussi favorables à l'infanterie du Roi que fâcheuses pour sa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Silésie, se proposa de faire le tour de ses quartiers, pour se procurer la connoissance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweidnitz et vint à Frankenstein. Le général Derschau, qui commandoit dans cette partie, avoit poussé deux postes en avant; l'un étoit à Silberberg et l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le Roi voulut les visiter; les ennemis en eurent vent, et tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par méprise sur une escorte de dragons postés en relais auprès du village de

Baumgarten, entre Silberberg et Frankenstein. Le colonel Ditfort, qui commandoit cette escorte, ignoroit trop la guerre pour manoeuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu et perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le Roi, qui s'y trouvoit, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étoient à un mille de là; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le Roi avoit été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre étoit terminée, les Autrichiens auroient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie prussienne seroit devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le Roi se proposoit d'exécuter.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne, *) plus les affaires devenoient sérieuses. Le rapport des espions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis se renforçoient dans leurs postes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes et qu'ils méditoient de surprendre les Prussiens dans leurs

*) Mars.

quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons et 300 housards autrichiens s'étoient jetés dans Neisse. Cet indice seul étoit suffisant pour dévoiler en partie les desseins des ennemis, et cela fut cause que le Roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers : il auroit dû sur le champ les rassembler tous; mais il manquoit alors d'expérience, et c'étoit proprement sa première campagne. La saison n'étoit pas assez avancée pour que les blocus de Glogau et de Brieg pussent se convertir en sièges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, et le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de Mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois et prise en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, et la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis et toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à

perfectionner les ouvrages, et le prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le Roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; surtout les quartiers qu'occupoit le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le Roi voulut que le maréchal les levât et qu'il se repliât sur la Neisse, où le Roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le Roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale; et comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons et de 9 bataillons pour se rendre à Jaegerndorf; il rencontra le maréchal à Neustadt. La première question fut : „Quelle „nouvelle avez-vous des ennemis? Aucune, „reprit le maréchal, sinon que les troupes autri„chiennes sont dispersées le long des frontières „depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bohème,

„et j'attens à tout moment le retour de mon „espion.„ Le lendemain le Roi arriva à Jaegerndorf; son dessein étoit d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le maréchal Kalkstein l'attendoit avec 10 bataillons et autant d'escadrons. Le duc de Holstein, qui étoit alors à Frankenstein, devoit y joindre le Roi également avec 7 bataillons et 4 escadrons. Lorsque le Roi touchoit au moment de son départ *) et qu'il donnoit ses derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déserteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal, (qui n'est qu'à un mille et demi de Jaegerndorf) que leur cavalerie y campoit et qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie et du canon pour traverser les quartiers prussiens et les obliger à lever le blocus de Neisse. Dans ce temps même on entendit escarmoucher devant la ville; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr de Neuperg étoit sur le point d'investir Jaegerndorf. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuse ville, 5 pièces de 3 livres et assez de poudre pour 40 charges.

*) 2 Avril.

La situation auroit été désespérée, si Mr de Neuperg avoit su en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une souris. Les ennemis vouloient savoir si les prussiens étoient encore dans leur quartier; pour s'en instruire leurs troupes légères alloient escarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qu'il en étoit. Les desseins des ennemis s'étant tout à fait manifestés, le Roi ne balança plus un moment pour rassembler l'armée. Les troupes de la basse Silésie eurent ordre de passer la Neisse à Sorge et celles de la haute Silésie de joindre le Roi à Jaegerndorf. Le 4 d'Avril le Roi partit pour Neustadt avec tous ces corps rassemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zukmantel et Ziegenhals vers Neisse. Le lendemain *) il se porta sur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait construire des ponts sur la rivière de Neisse. Il fallut lever le blocus de Brieg, et le général Kleist reçut ordre de joindre l'armée avec son détachement; le duc de Holstein reçut des ordres pareils, réitérés à plusieurs reprises; ceux qui en étoient chargés ne purent les lui rendre, et il demeura

*) 5 Avril.

tranquillement à Frankenstein, voyant passer l'ennemi à sa droite et à sa gauche sans s'en embarrasser. Des déserteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau; ils déposèrent que le général Lentulus avoit joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neisse. Sur cette nouvelle les quartiers prussiens furent resserrés à l'instant à l'entour de Steinau, et le Roi choisit un poste où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût se porter sur les Prussiens. Pour comble d'embarras le feu prit sur le soir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on sauva le canon et les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maisons étoient enflammées; les troupes passèrent la nuit au bivouac sur le terrain que le Roi avoit choisi pour son camp. Le lendemain *) ce petit corps de 13 bataillons et de 15 escadrons, après une marche assez fatigante, arriva à Falkenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui se fortifioit de l'autre côté de la rivière et faisoit même un feu assez vif sur

*) 6 Avril.

les Prussiens. Le prince Charles y marcha aussitôt avec 4 bataillons, et il avertit le Roi que Lentulus se trouvoit sur l'autre bord de la Neisse avec 50 escadrons, et rendoit le passage absolument impraticable, parce que le terrain étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz étoit déjà avec les troupes rassemblées des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, et le soir tous ces différens corps joignirent le Roi. Le lendemain *) l'armée passa la Neisse à Michelau dans le dessein de marcher sur Grotkau. Un courier qui avoit passé cette ville, apporta des dépêches au Roi, de sorte qu'il ne se doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros floccons pressés, interceptoit la lumière, et empêchoit de discerner les objets. On marchoit toujours. Les housards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui est sur ce chemin, et donnèrent sans le savoir sur un régiment de housards ennemis qui y cantonnoit. Les Prussiens

*) 7 Avril.

prirent 40 des ennemis tant à pied qu'à cheval, et l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant Mr de Neuperg avoit pris Grotkau; un lieutenant nommé Mitzschefahl y commandoit avec 60 hommes; il se défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déserteurs déposèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la grosse artillerie que le Roi y avoit mise en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent aussitôt assemblées. Le Roi la partagea en 4 divisions, qui cantonnèrent dans 4 villages, assez près les unes des autres, pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez-vous. Le Roi prit son quartier dans les villages de Pogrel et d'Alsen, d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau, pour l'avertir de son approche et pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers qui venoient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cause des partis ennemis qui infectoient ces contrées. Le jour suivant la neige fut si épaisse, qu'à peine distinguoit-on les objets à 20 pas : cependant on apprit que l'en-

nemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Prussiens n'auroit fait que s'accroître : les vivres commençoient à devenir rares, il falloit secourir Ohlau, et en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite; mais la fortune suppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'Avril, le temps parut clair et serein ; et quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'opposoit à ce qu'on vouloit entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel ; elle consistoit en 27 bataillons, 29 escadrons de cavalerie et 3 de housards : elle se mit en marche sur 5 colonnes ; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, et les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le Roi savoit que l'ennemi lui étoit supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers ; c'étoit une disposition dont Gustave Adolphe avoit fait usage à la bataille de Lutzen, et dont selon toute apparence on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui

mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz prit une vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Molwitz étoient venus donner au Roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen et Hüneren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne: la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorf; Mr de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette aile, s'y prit si maladroitement, qu'il n'y arriva point: la gauche étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avoit pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hasard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à

mille pas derrière les lignes, et le régiment de la Motte, *) qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens; il auroit dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un général expérimenté comme Mr de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière : il étoit cependant excusable; il avoit donné des ordres à différens officiers de housards de battre la campagne, surtout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir, et le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du Roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. Mr de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui étoit promptement et bien servi; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de Mr de Roemer, arriva la première. Cet officier

*) Il arrivoit d'Oppeln.

Officier intelligent et déterminé, vit que l'aile droite des Prussiens étoit plus près de Molwitz que la gauche ; il comprit qu'en restant dans son poste, Mr de Neuperg risquoit d'être battu avant que la cavalerie de sa gauche fût arrivée, et sans attendre l'ordre de personne, il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. Mr de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorf, fit très-maladroitement par escadrons un quart de conversion à droite ; Mr de Roemer, qui s'en apperçut, sans se former, donna à bride abattue et en colonne sur cette aile que Mr de Schulenbourg commandoit ; les 30 escadrons des troupes de la Reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'instant les 10 escadrons prussiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa devant et entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, si celle-ci n'avoit fait feu sur ces fuyards ; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr de Roemer y fut tué ; mais ce qui doit surprendre tout militaire, c'est que ces deux bataillons de grenadiers qui avoient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls et se joignirent en bon ordre à la droite de l'infan-

terie. Le Roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues et ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent et Mr de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuse tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis, et à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du Roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistoit comme un

rocher à leurs attaques, et par son feu leur détruisoit beaucoup de monde. A la gauche des Prussiens les choses étoient moins hasardées; cette aile qu'on avoit refusée à l'ennemi, étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz; au delà de ce marais, la cavalerie du Roi avoit chargé celle de la reine de Hongrie et l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des soldats étoient consumées, et ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise étoit si violente, que de vieux officiers croyoient les affaires sans ressource et prévoyoient le moment où ce corps sans munition seroit obligé de se rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainsi, et cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte; car non seulement l'infanterie se soutint, mais elle gagna du terrain sur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec sa gauche, qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le signal de la victoire, et de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale: la nuit empê-

cha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 escadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chaussée qu'ils avoient à passer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les housards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la Reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantassins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards et 1200 hommes qui furent faits prisonniers. Du côté des Prussiens on compta 2500 morts, parmi lesquels étoit le margrave Fréderic, cousin du Roi; et 3000 blessés. Le premier bataillon des gardes, sur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ses officiers; et de 800 hommes dont il étoit composé, il n'en resta que 180 en état de faire le service.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du Roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué sans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui feroit le plus de fautes, du Roi ou du maréchal Neuperg. Si le général autrichien étoit supérieur par ses projets, les Prussiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr de Neuperg étoit sage et judicieux : en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du Roi; il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, et il est sur le point non seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais Mr de Neuperg auroit pu surprendre le Roi à Jaegerndorf, et par ce coup seul terminer toute cette guerre; de Neisse il auroit pu enlever le corps du duc de Holstein qui cantonnoit à un mille de-là; avec un peu plus d'activité il auroit pu empêcher le Roi de passer la Neisse à Michelau; de Grotkau encore il auroit dû marcher jour et nuit pour prendre Ohlau et couper le Roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable il se laissa surprendre, et fut battu en grande partie par sa propre faute. Le Roi donna encore plus de prise que lui à la cen-

sure ; il fut averti à temps du projet des ennemis, et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jaegerndorf pour éparpiller encore plus ses troupes ; il auroit dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse ; il se laissa couper du duc de Holstein, et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il risquoit de perdre l'armée, et de se perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit ; au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la Reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paroissoit ; s'il avoit seulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que 24 bataillons françois furent pris à Blindheim ; mais il n'y avoit dans son armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. Il régnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes ; mais elles ne connoissoient que les petits détails, et faute d'avoir fait la guerre,

elles n'alloient qu'en tâtonnant et craignoient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. Molwitz fut l'école du Roi et de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avoit faites, et il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avoit eu occasion de frapper un grand coup; mais pour lui les occasions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du Roi, il avoit marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva précisément le jour de la bataille et entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste: il en auroit pu détruire les restes; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à Mr de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, et le duc de Holstein joignit tranquillement l'armée du Roi auprès d'Ohlau. Après sa jonction et l'arrivée d'autres renforts, ce corps rassemblé consistoit en 43 bataillons, 66 escadrons de cavalerie et 3 de housards. Pour profiter de cette victoire, il fut résolu d'entre-

prendre le siège de Brieg. Le maréchal de Kalckstein fut chargé de la conduite de ce siège, et l'armée du Roi se campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr Piccolomini, qui étoit commandant de la place, capitula, avant que son chemin couvert fût emporté, et lorsqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée resta trois semaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été consumées. Le Roi profita de cette inaction pour exercer sa cavalerie, pour lui apprendre à manoeuvrer et à changer sa pesanteur en célérité; elle fut souvent envoyée en parti, pour que les officiers apprissent à profiter du terrain et qu'ils prissent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Russie, fit un si beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être aussi bon officier que bon négociateur; il surprit et battit le général Baranay à Rothschlot et lui prit 300 prisonniers. Comme les Prussiens jouis-

soient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles ; ce qui leur procura à la petite guerre plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables ; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de housards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brûlèrent Zobten, comment les Prussiens les battirent à Friedwalde et en d'autres rencontres ; parce que ce n'est pas l'histoire des housards, mais celle de la conquête de la Silésie que nous nous sommes proposé de décrire. La bataille qui en avoit presque décidé, causa des sensations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des succès, s'irrita et s'aigrit de ses pertes : dans l'espérance d'avoir sa revanche ; elle tira des troupes de la Hongrie et quantité de milices dont elle renforça Mr de Neuperg. Le roi d'Angleterre et celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient méprisée. L'empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes

autrichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire ; la cour se flattoit qu'en se mêlant de cette guerre elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenoit à Francfort, vint dans le camp *) du Roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux rouloient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage et le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, et sur la garantie que la France promettoit de donner de la basse Silésie, à condition que le Roi renonçât à la succesion des duchés de Juliers et de Bergue et qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, et il fut stipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'empire, dont une iroit au secours de l'électeur de Bavière, et l'autre s'établiroit en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens et

*) Molwitz.

aux Saxons; et qu'enfin, préférablement à tout la Suède déclareroit la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroissoit, ne fut pas signé. Le Roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, et il se réservoit ce parti comme une dernière ressource. Le maréchal de Belle-Isle se livroit souvent trop à son imagination; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il se trouvoit auprès du Roi, ayant un air plus occupé et plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle désagréable. „ Aucune, répondit le maréchal; „ mais ce qui m'embarrasse, Sire, c'est que je „ ne sais ce que nous ferons de cette Moravie. „ Le Roi lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appas le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable et l'exécuta dans la suite. Ce n'étoit pas à la France seule que se bornoient les négociations des Prussiens; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre et par toute

l'Europe. Sur quelques propositions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le Roi avoit écrite au roi d'Angleterre, ce prince avoit répondu que ses engagemens l'obligeoient à la vérité à soutenir l'indivisibilité de la succession de Charles VI, et qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Prussiens et les Autrichiens; qu'il offroit cependant volontiers ses bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme ministre d'Angleterre et le sieur Schwichelt comme ministre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au service du même prince, chargés d'instructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de son maître en lui garantissant les évêchés de Hildesheim, d'Osnabruck et les bailliages qui lui sont hypothéqués dans le Mecklenbourg, on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Prusse étoient mieux ménagés. L'anglois offroit les bons offices de son maître pour engager la reine de Hongrie à la cession de quelques principautés de la basse Silésie; on éluda d'entrer sur ces points dans une né-

gociation formelle, avant d'être préalablement instruit des dispositions où se trouvoit la cour de Vienne. Ces ministres étoient dans le camp du Roi et il paroissoit singulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au sieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit sur toute chose qu'on fît un mystère de ses négociations au ministre d'Angleterre. Ces Anglois et ces Hanovriens qui flattoient le Roi dans son camp, ne vouloient que l'endormir; ils n'agissoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Russie, Finch ministre anglois y souffloit la guerre; les intrigues du comte de Botta et les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Bronswic, général en chef de la Russie, poussé par sa grand'mère, par l'Impératrice douairière et par ces ministres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit incessamment engager la Russie à déclarer la guerre à la Prusse. Les troupes s'assembloient déjà en Livonie; le Roi en étoit informé, et c'est ce qui lui inspiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intri-

gues avoient également extorqué du grand pensionnaire de Hollande une lettre *) exhortatoire pour engager le Roi à retirer ses troupes de la Silésie. Toutes ces machinations des Anglois et surtout ce qu'on prévoyoit en Russie, déterminèrent enfin le Roi à signer son traité avec la France aux conditions dont il étoit convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles suivans : que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'Août, et que ce traité seroit tenu secret jusqu'à ce que sa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Prussiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit se presser; on voyoit éclater la mauvaise volonté des Russes; on voyoit 6000 Danois et 6000 Hessois auxquels l'Angleterre donnoit des subsides, joints aux troupes hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'Avril. Les Saxons de leur côté se préparoient de même et il étoit question de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne restoit donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des François, en amusant

*) Présentée par Ginkel le 15 Juin.

le mieux qu'on pourroit le lord Hindfort et le sieur Schwichelt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venoit de signer avec la France. Le Roi et ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation qui paroissoit toujours sur le point d'être terminée s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonstance, qui obligeoit l'Anglois de demander à sa cour de plus amples instructions: on étoit sur le point de conclure et on ne finissoit jamais. Le camp du Roi avoit pris la forme d'un congrès; mais l'armée se mit en mouvement et elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit en marche et vint camper auprès de Grotkau. Mr de Neuperg étoit à trois milles de là, derrière la ville de Neisse, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvoit tirer ses vivres et nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste elle étoit à une égale portée de Brieg et de Schweidnitz et couvroit toute la basse Silésie. On profita des huit

semaines qu'on resta dans cette position, pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie; ce qui se fit avec tant de succès; que l'armée n'avoit pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le Roi s'occupoit à rendre son armée plus formidable, Mr de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, si on lui avoit laissé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le Roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breslau un nombre considérable de vieilles dames natives de l'Autriche et de la Bohème, et depuis long-temps établies en Silésie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns servoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatisme de la religion catholique et l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémissoient de colère au seul nom prussien; elles cabaloient sourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correspondances dans l'armée de Mr de Neuperg par des moines et des prêtres qui leur servoient d'émissaires; elles étoient instruites de tous

les

les desseins des ennemis. Ces femmes, pour se conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appeloient leurs assises, où presque tous les soirs elles s'assembloient, se communiquoient leurs nouvelles et délibéroient sur les moyens qu'on pourroit employer pour expulser une armée hérétique de la Silésie et détruire tous les mécréans. Le Roi étoit instruit en gros de ce qui se passoit dans ces conventicules, et il n'épargna rien pour faire glisser dans ces assises une fausse soeur, qui sous prétexte de haine pour les Prussiens y seroit bien reçue, et pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'est par ce canal qu'on apprit que Mr de Neuperg s'étoit proposé par ses mouvemens d'éloigner le Roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées et par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Prussiens tous leurs magasins et leur couper en même-temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conservoient avec l'électorat. Il fut aussitôt résolu de prévenir l'ennemi à tout prix et de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats

avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics et les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche furent mandés au camp du Roi; on y invita en même-temps les ministres étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner lieu. On détacha en même-temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg *). On demanda à la ville le passage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un chariot s'embarrassa dans un autre; trois bataillons et cinq escadrons en profitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison **) et les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr de Neuperg, qui ne se doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté sur Frankenstein, dans l'espérance que le Roi tomberoit

*) 7 Août.

**) Le général Marwitz en devint gouverneur.

tout de suite sur Neisse et qu'alors il exécuteroit son projet sur Breslau; mais s'appercevant que son coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du Roi arriva en même-temps que la sienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebroussa chemin et se replia sur Frankenstein. Le Roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en 10 escadrons de dragons et 13 de housards. Mr de Neuperg avoit judicieusement choisi sa position: il entretenoit sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tiroit ses vivres de la Bohême par Glatz, et fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conserver; sa droite étoit appuyée à Frankenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, et deux ruisseaux couvroient son front et le rendoient inabordable. Ces difficultés animèrent le Roi; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens et de les renvoyer en haute Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne sera pas hors de propos de

jeter auparavant un coup-d'oeil sur ce qui se passoit dans le reste de l'Europe.

La reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François passoient le Rhin et longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté; elle dépêcha le sieur Robinson, qui étoit ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accommodement. Ce Robinson prenant le ton de hauteur, dit au Roi que la Reine vouloit bien oublier le passé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre espagnole et 2 millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fît la paix et que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre étoit une espèce d'enthousiaste à l'égard de la reine de Hongrie; il négocioit avec l'emphase dont il auroit harangué dans la chambre basse. Le Roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton et lui répondit: „ Que c'étoit „ à des princes sans honneur à vendre leurs „ droits pour de l'argent; que ces offres lui „ étoient plus injurieuses que n'avoit été la „ méprisante hauteur de la cour de Vienne, et

haussant le ton, „ mon armée, dit-il, me trou-
„ veroit indigne de la commander, si je per-
„ dois par un traité flétrissant les avantages
„ qu'elle m'a procurés par des actions de valeur
„ qui l'immortalisent. Sachez de plus que je ne
„ puis abandonner sans la plus noire ingrati-
„ tude mes nouveaux sujets, tous ces protes-
„ tans qui m'ont appelé par leurs voeux. Vou-
„ lez-vous que je les livre comme des victi-
„ mes à la tyrannie de leurs persécuteurs,
„ qui les sacrifieroient à leur vengeance ? Ah!
„ comment démentirai-je en un seul jour les
„ sentimens d'honneur et de probité avec les-
„ quels je suis né ? et si j'étois capable d'une
„ action aussi lâche, aussi infâme, je croirois
„ voir sortir mes ancêtres de leurs tombeaux:
„ non, me diroient-ils, tu n'es plus notre
„ sang, tu dois combattre pour les droits que
„ nous t'avons transmis, et tu les vends! tu
„ souilles l'honneur que nous t'avons laissé
„ comme la partie la plus précieuse de notre
„ héritage; indigne d'être prince, d'être roi,
„ tu n'es qu'un infâme marchand qui préfère
„ le gain à la gloire. Non jamais, jamais je ne
„ mériterai de tels reproches; je me laisserai

„ ensevelir moi et mon armée sous les ruines
„ de la Silésie, plutôt que de permettre que
„ l'honneur et la gloire du nom prussien re-
„ çoive la moindre tache. C'est la seule répon-
„ se, monsieur, que je puisse vous donner. „

Robinson fut étourdi de ce discours auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le Roi continuoit à flatter le lord Hindford et à l'endormir dans une parfaite sécurité : il n'étoit pas encore temps de se découvrir. Et pour ménager les puissances maritimes, on leur communiqua les propositions du sieur Robinson ; on excusa le Roi sur son refus, en alléguant que sachant que le traité de Barrière lioit les mains à la reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les cessions qu'elle vouloit faire du Limbourg et de la Gueldre : ce fut surtout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la déférence que le Roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousseroit jusqu'à refuser le Brabant même, si on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière ; elle lui promit sa voix à la diète d'élection. Ces deux

princes se garantirent mutuellement, l'un la Silésie à la Prusse, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau et la Bohème à la Bavière. Le Roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de 400,000 écus, et le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux et les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, et détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre ; du roi de Pologne et du prince Antoine Ulric contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les états du Roi, se laissa entraîner au torrent, et faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit su que faire de la Moravie et de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume et les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'Août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglois : il

y apporta une carte de la Silésie où la cession de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre : il fut froidement reçu, et on lui donna à connoître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres et de Vienne avoient trop compté sur le secours des Russes : selon leur calcul il falloit infailliblement que le Roi humilié, rabaissé, leur demandât la paix à genoux : il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, et qui détournent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François et les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs et unanimes qu'on pouvoit espérer de terrasser la reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le Roi qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr de Neuperg de la forteresse de Neisse et de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé ; mais il manqua par l'exécution. Mr de Kalkstein fut commandé avec 10,000

hommes et des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz et y jeter un pont, afin que l'armée qui le suivoit de près, le pût passer à son arrivée : il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit et se trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins gâtés et rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde et arriva même avant lui au camp de Toupadel et de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus se réparer; le Roi marcha lui-même à Woitz*) et fit établir ses ponts sur la Neisse; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, se présenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques prisonniers que l'on fit, on apprit que Mr de Neuperg n'avoit devancé le Roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le passer, si l'ennemi n'avoit pas prévenu le Roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de passer sur un pont en présence d'une armée qui certainement eût

*) 4 Septembre.

battu les troupes en détail et à mesure qu'elles auroient pris du terrain pour se former. Cela fit résoudre de se poster pour ce jour sur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Prussiens prirent le camp de Neudorf; et pour tirer leurs subsistances de la ville de Brieg, ils en assurèrent la communication, en occupant les postes de Loewen et de Michelau. Les orages qui menaçoient la maison d'Autriche, et les dangers qui devenoient plus pressans de jour en jour, firent enfin résoudre sérieusement la reine de Hongrie à se débarrasser d'un de ses ennemis, pour rompre la ligue formidable qui alloit l'accabler. Elle demanda sérieusement la paix; elle ne chicana plus sur la ville de Breslau; elle insista seulement pour conserver celle de Neisse. Le lord Hindford, qui négocioit alors en son nom, prétendoit que le Roi en faveur d'aussi grandes cessions assistât la reine de Hongrie de toutes ses forces. Le Roi lui répondit qu'il étoit fâché de se trouver dans la nécessité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de signer avec la France et la Bavière. La désolation étoit si grande à

Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite : la cour étoit sur son départ. Dans cette consternation générale l'Impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Bronswic, qui servoit dans l'armée, la lettre suivante ; elle est trop singulière pour la passer sous silence.

„ Vienne, 17 Septembre 1741. Mon cher „ neveu, je romps un silence cruel que votre „ conduite en servant contre nous m'a imposé, „ ni je le ferois, si j'avois d'autres voies pour „ conjurer le roi de Prusse de me rendre en „ lui un neveu que je ne puis nommer cher et „ digne d'estime après l'affliction que vous „ deux me causez. La consolation en est entre „ les mains du Roi. La Reine, ma fille lui accor- „ de tout ce que personne ne sauroit garantir „ qu'elle-même, s'il aide à la mettre en cet „ état en entière tranquillité et que le Roi aide „ à éteindre le feu qu'il a lui-même allumé, „ et n'agrandisse lui-même ses propres enne- „ mis ; car il ne faut que la mort de l'électeur „ Palatin pour lui en attirer d'autres ; plus, que „ l'agrandissement de Bavière et de Saxe ne

„ peut souffrir qu'il possède tranquillement ce „ que la Reine lui a laissé en Silésie. Ainsi, „ persuadez le Roi de devenir notre bon allié, „ d'assister la Reine de troupes à conserver des „ états que tant d'ennemis accablent; car c'est „ même l'avantage des deux maisons s'ils sont „ en étroite alliance, leur pays étant à portée „ de se pouvoir aider à soutenir leurs droits ré- „ ciproques. Je compte tout sur votre repré- „ sentation et sur les belles qualités que possè- „ de le Roi, qui nous ayant attiré le mal, vou- „ dra aussi avoir l'honneur de nous sauver en „ son temps du précipice, et avoir quelques „ égards même pour ses propres intérêts, pour „ une mère et tante affligée, qui après pourra „ sans rancune se dire, votre affectionnée tante „ Elisabeth. „ Le prince Ferdinand répondit en substance à l'Impératrice douairière, que le Roi ne pourroit pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France et la Bavière, qu'il plaignoit sincèrement l'Impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer sa situation et y compatissoit, mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étoient passés. On intercepta, à

peu de jours de différence, une lettre que l'Impératrice douairière écrivoit au prince Louis de Bronswic, qui se trouvoit alors en Russie; elle étoit plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux : en voici la copie tirée sur l'original. „ 21 Septembre 1741. Mon cher „ neveu, l'état de nos affaires ont pris un pli „ si accablant, que l'on peut dire notre cas un „ abandon géneral : car plus aucun n'est pour „ nous. Ce qui nous console dans notre mal- „ heur, est que Dieu précipitera plus d'un „ Pharaon dans la mer rouge et confondra nos „ faux simulés amis. Il n'est pas possible que „ la plupart croient plus qu'il y a un Dieu. „ Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont „ pas endormie, et malgré que l'électeur de „ Bavière nous a attiré les François et me chasse „ d'ici, je l'estime un digne prince; il n'a point „ simulé ni été faux, il s'est démasqué d'abord „ et agi honnêtement. Je doute de vous écrire „ plus d'ici. C'est une triste année pour moi. „ Conservez-nous l'alliance, et qu'ils se gar- „ dent de faux et simulés amis, qui suis votre „ affectionnée tante Elisabeth. „

Le style de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le coeur ulcéré des pro-

grès des Prussiens en Silésie et que cette cour ne respiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne sauroit croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, et refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour propre et de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageoit l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étoient pas aussi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Russes auprès de Willmanstrand. Cet échec étoit considérable pour ce royaume affoibli et ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient essuyé ses alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces états. Le Roi fit une grande

faute alors en employant tout son crédit pour dissuader les François de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, et qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raisonnement aussi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le Roi avoit fait avec l'électeur de Bavière. On pressoit Mr de Valori de la procurer. Sa cour faisoit encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz et sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva étant auprès du Roi de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le Roi mit le pied dessus; il congédia le ministre au plus vîte. Ce billet étoit de Mr Amelot, secrétaire des affaires étrangères ; il portoit de n'accorder Glatz et la haute Silésie à la Prusse

qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusoit. Après cette découverte Mr de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des François sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent et parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de si près. Les mesures qu'il avoit prises avec la Russie et la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution le lord Hindford se rendit au camp autrichien; de là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses états il falloit savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le Roi qui connoissoit la duplicité des Anglois et des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auroient

roient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau et vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens Mr de Neuperg quitta Neisse et se porta sur Oppersdorff. Le Roi le tourna par Friedland et se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manoeuvres accélérèrent la négociation du lord Hindford; il vint avertir le Roi que sa négociation avoit si bien réussi, que Mr de Neuperg étoit près d'abandonner la Silésie, pourvu que le Roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la Reine. Les ennemis se contentoient d'un pourparler qui valoit des provinces à l'état et des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte: le Roi voulut essayer ce qui pourroit résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Oberschnellendorf, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus et le lord Hindford. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quel-

que sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas assez forts pour rompre avec elle; il connoissoit par son expérience les dispositions de la cour de Vienne; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable: il étoit clair que la reine de Hongrie ne se prêtoit à cette convention que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce seroit autoriser le Roi à rompre cette convention; le Roi étoit bien sûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le lord Hindford tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne seroit assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seroient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Silésie comme en Bohème, et surtout que sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler seroit nul de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'est surtout manifestée sur Mr de Neuperg, qui paroissoit destiné à faire les traités les plus

humilians pour ses souverains. Peu après Mr de Neuperg fit prendre à son armée la route de la Moravie. Le siège de Neisse fut aussitôt commencé, la ville ne tint que 12 jours; la garnison autrichienne n'en étoit pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages qui par la suite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville prise, on sépara l'armée; une partie marcha en Bohème sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes aux ordres du maréchal Schwérin s'établit dans la haute Silésie.

Le duc de Lorraine, qui se trouvoit à Presbourg, se flattant que le Roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit demandant sa voix pour l'élection à l'empire. La réponse fut obligeante, mais conçue dans un style obscur et si embrouillé, que l'auteur même n'y comprenoit rien. La campagne terminée, onze mois après l'entrée en Silésie, le Roi reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre

par ses fautes; mais les difficultés qu'il avoit surmontées, n'étoient qu'une partie de celles qui restoient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

CHAPITRE IV.

Raisons politiques de la trève. Guerre des François et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations.

Pour ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous sommes contentés de ne toucher que succintement les causes qui occasionnèrent cette espèce de suspension d'armes entre la Prusse et l'Autriche. Cette matière est délicate. La démarche du Roi étoit scabreuse : il est nécessaire d'en développer les motifs les plus secrets : le lecteur nous par-

donnera de reprendre les choses d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le Roi avoit entreprise, étoit de conquérir la Silésie : s'il prit des engagemens avec la Bavière et la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet; mais la France et ses alliés visoient à des fins toutes différentes. Le ministère de Versailles étoit dans la persuasion que c'en étoit fait de la puissance autrichienne et qu'on alloit la détruire pour jamais. Il vouloit élever sur les ruines de cet empire quatre souverains, dont les forces pourroient se balancer réciproquement; savoir, la reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, et la Carniole; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol et du Brisgau; la Prusse avec la basse Silésie; enfin la Saxe joignant la haute Silésie et la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auroient jamais pu se comporter à la longue, et la France se préparoit à jouer le rôle d'arbitre et à dominer sur des despotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveler les usages de la politique des Romains dans les temps les

plus florissans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique et ne convenoit en aucune manière au Roi, qui travailloit pour l'élévation de sa maison et qui étoit bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former et se créer des rivaux. Si le Roi s'étoit rendu l'instrument servile de la politique françoise, il auroit préparé lui-même le joug qu'il se seroit imposé : il auroit tout fait pour la France et rien pour lui-même, et peut-être Louis XV seroit-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles V. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le Roi avoit secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françoises, leur fortune excessive l'auroit subjugué; d'allié il seroit devenu sujet; on l'auroit entraîné au-delà de ses vues, et il se seroit trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence sembloit donc exiger du Roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche

et de Bourbon. La reine de Hongrie étoit au bord du précipice; une trève lui donnoit le moyen de respirer et le Roi étoit sûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressoit de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du Roi, qu'il avoit découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleuri entretenoit avec Mr de Stainville, ministre du grand duc de Toscane à Vienne: il savoit que le cardinal étoit tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui offroit le Luxembourg et une partie du Brabant; il s'agissoit donc de manoeuvrer adroitement, surtout de ne point se laisser prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement justifia bientôt ce que le Roi avoit prévu de l'indiscrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Prusse, en Saxe, en Bavière, à Francfort sur le Mein, et partout où elle avoit des émissaires. Le comte de Podewils, ministre des affaires étrangères, avoit été chargé à son retour de la Silésie de passer par Dresde, pour sonder

cette cour, qui avoit marqué sans cesse beaucoup de jalousie et de mauvaise volonté pour tout ce qui intéressoit la Prusse : il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émissaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propositions de paix que le maréchal rejeta, lui déclara que sa cour s'étoit à tout hasard accommodée avec le roi de Prusse. Bien plus, toute la ville de Dresde étoit inondée de billets qui avertissoient les Saxons de suspendre la marche de leurs troupes pour la Bohême, parce que le roi de Prusse, réconcilié avec la reine de Hongrie, se préparoit à faire une invasion en Lusace. La timidité ombrageuse du comte de Bruhl fut rassurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, et les Saxons marchèrent en Bohême. Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière communiqua au Roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de Décembre, sans quoi cette princesse se trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne

dégageoit le Roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscrétion.

La guerre avoit souvent changé de théâtre pendant ces négociations: alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne; s'il eût avancé, il se seroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit opposé qu'une foible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'aprehension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume et le garder. Les François, par une finesse mal entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendroit trop puissant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de François et de Bavarois fut partagée; on en donna 15,000 hommes à Mr de Ségur, pour couvrir l'Autriche et l'électorat, et l'électeur avec le gros de ses forces s'empara de Tabor, de Budweis, et marcha droit

à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que Mr de Gassion, les premiers venant de Lowositz, le dernier de Pilsen.

Le maréchal Toerring et Mr de la Leuville, qui commandoient à Tabor et Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable, mais par cette position qu'ils occupèrent, Mr de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr de Neuperg et le prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison, se détermina à la prendre par surprise. La place étoit d'une vaste enceinte; elle étoit défendue par une garnison trop foible; en multipliant les attaques, il falloit nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, et cela suffisoit pour l'emporter. Prague fut donc assaillie de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le

pont-levis et introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de St Charles que le comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr de Polastron devoit diriger, manqua tout-à-fait. Le duc de Lorraine, grand duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, et il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Koenigssaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages et se rendoient par bandes aux François. Mrs de Neuperg et de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus, et Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de

Belle-Isle, que la sciatique avoit retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Sassawa, et d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec 20 bataillons et 30 escadrons. L'intention du maréchal étoit de pousser jusqu'à Budweis; mais la circonspection de ce général l'arrêta à Piseck. Ainsi l'inactivité des généraux françois donna aux Autrichiens le temps de respirer et de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies; mais se trouvant à Strasbourg, dont il étoit gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès son arrivée ce maréchal se brouilla avec Mr de Belle-Isle. Broglio changea

toutes les dispositions de son prédécesseur : il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Pieeck. Le grand Duc fit mine de l'attaquer; sa tentative fut inutile : Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétassent si souvent; ils auroient bien voulu que les Prussiens se missent en avant pour les couvrir; mais il auroit fallu être imbécille pour souscrire à de telles prétentions. Mr de Valori, qui étoit ministre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes : il soutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à se battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, et à la fin il se lassa de ses vaines importunités.

Tant de puissances, qui s'étoient alliées contre la maison d'Autriche et qui vouloient partager ses dépouilles, avoient excité la cupidité des princes qui jusqu'alors s'étoient tenus

tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensoit à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions sur cette principauté et sur celle de Plaisance, qu'elle appeloit son cotillon, pour y établir son second fils Don Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de Mr de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Don Philippe avec un autre corps passoit par le Dauphiné et la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche et causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations, au lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette

diète étoit partagée en deux partis; les uns étoient partisans fanatiques de la reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le grand Duc pour Empereur, les autres vouloient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta, et leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée, et de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, et s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds et les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses et ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation et

pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de Décembre de l'année 1741, on étoit aussi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques succès par leurs armes, le grand Duc auroit emporté la pluralité des voix: il falloit donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages et empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le Roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé et la diète fixa pour ce choix le 24 de Janvier de l'année 1742.

Cette diète et ses délibérations faisoient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles pour garantir ses possessions. Il y envoya comme son ministre

ministre Mr de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleuri demanda au Roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenser à demi et que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs; il croyoit ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens; il signa ce traité. Ces tempéramens et cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense ses talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne sauroit être timide, et celui qui est né avec trop de circonspection, ne sauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvoit en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse; on s'assembloit pour élire un Empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, et en Russie on détrônoit un jeune Empereur encore au berceau: une révolution plaça la princesse Élisabeth sur ce trône. Un

chirurgien *) françois de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobraszenskoi corrompus par l'argent de la France, conduisent Élisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune Empereur, son père le prince Antoine de Bronswic, et sa mère la princesse de Mecklenbourg sont arrêtés. On assemble les troupes, elles prêtent le serment à Élisabeth, qu'ils reconnoissent pour leur Impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, et exilé en Sibérie: tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après ses espérances s'évanouir.

Le dessein du cardinal de Fleuri étoit de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendroit le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède: dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis

*) Lestoc.

de la Chétardie, ambassadeur à Péterbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la régente et le généralissime. De telles entreprises, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent et qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais sa devancière, l'impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement distingué Biron, courlandois et étranger comme Lynar : tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps et par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princesse Élisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avoient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie; son coeur seul la trahissoit. La princesse

Élisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche: la première étoit capricieuse et méchante; la seconde dissimulée, mais facile; toutes deux haïssoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit su profiter de l'occasion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Russie étoit agitée par des troubles intestins: tout lui présageoit d'heureux succès; mais le destin de la Suède n'étoit point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans une espèce d'engourdissement pendant et après cette révolution; elle laissa échapper l'occasion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ses armées. Dès que l'impératrice Élisabeth se crut assurée sur le trône, elle distribua les premières places de l'empire à ses partisans. Les deux frères Bestuchew, Woronzow et Trubetzkoi entrèrent dans le conseil. Lestoc, le promoteur de l'élévation d'Élisabeth, devint une espèce de ministre subalterne, quoique chirurgien; il étoit porté pour la France; Bestuchew pour l'Angleterre: de là naquirent des divi-

sions dans le conseil et des intrigues interminables à la cour. L'Impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puissances; mais elle se sentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne et pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'Empereur qu'elle avoit détrôné, étoit cousin germain de la reine de Hongrie, neveu de l'Impératrice douairière, et beau-frère du roi de Prusse; et elle appréhendoit que les liens du sang ne fissent agir ces puissances en faveur de la famille sur la ruine de laquelle elle avoit établi sa grandeur. Cette princesse préférant sa liberté aux lois du mariage, trop tyranniques selon sa façon de penser, pour affermir son gouvernement appela son neveu le jeune duc de Holstein à la succession. Elle le fit élever à Péterbourg en qualité de grand duc de Russie. Le public croit assez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, sont les fruits de leur prévoyance et de leur habileté: par une suite de cette prévention l'on soupçonna le Roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Russie; mais il n'en étoit rien. Le

Roi n'y eut aucune part et n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorsque le maréchal de Belle-Isle se trouvoit au camp de Molwitz, la conversation avoit tourné sur le sujet de la Russie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine et de sa femme la régente; et dans un moment où sa colère s'allumoit, il demanda au Roi s'il verroit avec peine qu'il se fît une révolution en Russie en faveur de la princesse Élisabeth, au désavantage du jeune empereur Iwan qui étoit son neveu. Sur quoi le Roi répondit qu'il ne connoissoit de parens parmi les souverains que ceux qui étoient ses amis. La conversation finit, et voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressoit le Roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitoit son alliance, le Danemarck ses avis pour changer de parti; la Suède demandoit son assistance, la Russie ses bons offices à Stockholm; et l'Empire germanique soupirant après la paix, faisoit les plus vives

instances pour que les troubles s'appaisassent.

Les choses ne restèrent pas long-temps dans cette situation. Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La destinée de la Prusse entraîna encore le Roi sur ce théâtre que tant de batailles devoient ensanglanter, et où les vicissitudes de la fortune se firent sentir tour à tour aux deux partis qui se faisoient la guerre. Le plus grand avantage que le Roi retira de cette espèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ses forces plus formidables. L'acquisition de la Silésie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle étoit alors de 106 bataillons et de 191 escadrons, dont 60 de housards. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

CHAPITRE V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

Quoique les François fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau et de la Sassava, les Autrichiens ne désespéroient point de leur salut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol.

Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussitôt le plan de tomber sur les quartiers de Mr de Ségur et de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 Juin 1741, que le Roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva avoit été prévu, et que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il Roi ou Empereur même. Voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

„ La position des troupes prussiennes occu-
„ pant une partie considérable des forces au-
„ trichiennes, on contient le maréchal de Neu-
„ perg en Silésie. L'armée des alliés, qui n'a

„ point d'ennemi devant elle, devroit pousser
„ ses opérations le long du Danube et gagner
„ promptement l'Autriche. L'électeur trouve
„ son ennemi au dépourvu; il peut s'emparer
„ sans résistance de Passau, de Lintz, d'Ens et
„ de là se porter sur Vienne, sans rencontrer
„ aucun obstacle. Si l'on se rend maître de
„ cette capitale, on coupe, pour ainsi dire, la
„ puissance autrichienne dans ses racines. La
„ Bohème, qu'on en sépare par cette marche,
„ dégarnie de troupes et privée de tout secours,
„ doit tomber d'elle-même. Il faut établir le
„ théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche
„ et en Hongrie même : dans les circonstances
„ présentes cette opération est aussi aisée que
„ sûre; et il est incontestable qu'elle obligera
„ la reine de Hongrie d'accepter sans délai les
„ conditions de la paix qu'on voudra lui pres-
„ crire. Si l'électeur diffère de profiter des con-
„ jonctures avantageuses où il se trouve, il
„ donne à l'ennemi le temps de rassembler ses
„ forces. Ce qui est sûr aujourd'hui, ne le sera
„ plus demain. En tournant vers la Bohème,
„ l'électeur expose ses états héréditaires au ca-
„ price des événemens; il offre un appât aux

„ ennemis, qui sauront bien en profiter. Mon „ avis est qu'on ne prendra jamais les Romains „ que dans Rome: qu'on ne laisse donc point „ échapper l'occasion de s'emparer de Vienne, „ c'est le moyen unique de terminer ces diffé- „ rens et de parvenir à une paix glorieuse. „

Ce mémoire fut lu et aussitôt oublié. L'électeur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut que des raisons supérieures l'engageoient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de Décembre *) il passa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes ses forces sur un de ces trois corps pour les détruire en détail, se retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en sureté. Une terreur panique hâta sa fuite; il courut d'une haleine à Lintz, où il se fortifia. Mr de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits; il le poursuivit avec vivacité; et le monde apprit avec étonnement, que 15,000 autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 françois: tant un seul homme peut donner d'ascendant à ses troupes sur celles de son ennemi.

*) 1741.

L'électeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du Roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner et de sauver son état et ses troupes par une puissante diversion : il désiroit que les Prussiens pénétrassent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeler pour un moment la situation où se trouvoient les armées. La position de l'armée principale de la reine de Hongrie étoit très-judicieuse : elle avoit le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Muldau et par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de sorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, et les Autrichiens qui étoient au centre, la corde : de plus, leurs troupes étroitement resserrées dans leurs quartiers couvroient les opérations de Mr de Khevenhuller contre les François; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres et leurs secours; ils gardoient un pied en Bohême,

de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée, d'un poste aussi avantageux, il étoit de la dernière nécessité que les alliés fissent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à Mr de Broglio, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert et de bonne volonté qui règnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des François et des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de soutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de saison. Ou il falloit s'en tenir à la trève verbale qui n'assuroit de rien et que les Autrichiens avoient si ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie étoit la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le Roi plus nécessaire et le mettoit en situation d'être également re-

cherché des deux partis: ce prince s'y détermina, en même-temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourroit et le plus de celles que ses alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Sassava, étoient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devoit entrer en Moravie. De là cette petite armée pouvoit se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandoit, et pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manoeuvre devoit ou forcer Mr de Khevenhuller d'abandonner Mr de Ségur, ou obliger l'armée principale de la Reine de quitter Wittingau, Tabor et Budweis, auquel cas Mr de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistoit à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Silésie; ensuite le Roi expliqua à Mr de Valori le but de cette expédition et l'utilité qui en résulteroit pour la France. Ce moyen étant le

seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le Roi vouloit aller à Dresde. Il fit partir Mr de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits et les préparât aux propositions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr de Valori feroit un signe de tête à l'arrivée du Roi. Ce signe se fit; et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de *** de son projet. En voici le résumé; mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avoit fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky ministre et favori, assura *** que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui et sa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky et pour lui procurer sa place. *** eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit et le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maison d'Autriche et précisément avant l'arrivée du

Roi, la reine de Hongrie avoit envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, et qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquoit la commission dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but étoit de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle étoit attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de ***, et le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, et lui dit: „ connoissez-vous „ ceci? promettez-moi sur le champ de faire „ que les Saxons se retirent de la Bohème, ou „ je découvre votre trahison et je vous perds.„ *** promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osoit par timidité désobliger le Roi, et il avoit de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avoit voulu dépouiller de ses états six mois auparavant. Ajoutez que *** se prêtoit avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au Roi les troupes saxonnes, bien résolu

de

de les retirer aussitôt que cela seroit possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le Roi. Le comte ***, le comte de Saxe, Valori, Mr Desaleur et le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le Roi leur exposa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour sauver Mr de Ségur et la Bavière: il avoit une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein étoit de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence Mr de Broglio devoit attaquer le prince de Lorraine qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages et de subsistance. La première objection étoit sans réplique; quant à la seconde, le Roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec Mr de Séchelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le Roi voulut

du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinoit ses troupes. Le comte *** avoit vîte plié la carte de la Moravie; le Roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il étoit possible; il appuyoit surtout sur ce que le roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne se donnoit la peine de la prendre. Auguste III répondoit oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque chose dans le regard qui dénotoit l'ennui. *** que cet entretien impatientoit, l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le Roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposoient, une résolution finale. Il falloit brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut; c'étoit le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le Roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même-temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon et de confesseur. Ce prince lui parla de façon à

lui persuader qu'il ne vouloit réussir que par lui : la finesse de cet italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le Roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avoit prise. Enfin le Roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de ***, le peu de résolution d'Auguste III et les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avoit encore les chimères de la Courlande en tête, et croyoit pour faire sa cour être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il étoit en lui les Prussiens.

Lorsque le Roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore; mais le comte de Toerring, par son inconsidération, s'étoit laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le Roi convint tout de suite avec Mr de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: „ je ferai l'impossible possible. „ Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce

qu'il avoit promis. De Prague le Roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, et il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le chevalier de Saxe et Mr de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparoit. Mr de Polastron étoit un homme confit en dévotion, qui sembloit plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. De là le Roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magasins dans cette ville; mais Mr de Sechelles n'y avoit pas présidé. Le séjour du Roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, et l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le Roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand duc de Toscane; il étoit chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le Roi, qui se livroit trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les

autres et qu'on ne réponde qu'avec poids et mesure. Il lui rappela toutes les infractions que sa cour avoit faites à la trève d'Oberschnellendorff, et il exhorta la Reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au Roi la capitulation flétrissante que Mr de Ségur venoit de signer à Lintz, d'où le Roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue et sacrifieroient enfin la Reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, et l'on convint de part et d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçoient l'élection et le couronnement de l'électeur de Baviére, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle leva en Hon-

grie 15,000 hommes de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à peu près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradisch en Moravie, et l'autre devoit passer par la Iablunka et gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohème pour combattre de front les troupes du Roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Silésie, qui faisoient 15000 hommes, à la tête desquelles il joignit les François et les Saxons auprès de Trebisch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir et les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours et même des semaines; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche et bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avoit assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky et le

chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkovitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, et qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance et d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux-là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le Roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohème, et les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Goedingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5000 hommes partit de Znaym et fit une irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappela sur le champ 10,000 hom-

mes de la Bavière au secours de cette capitale. Les housards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stokerau qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de subsistances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers; ils voyoient partout l'ennemi, la peur grossissoient pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens, ce qui leur fut accordé. Mr de Polastron, rappelé en Bohème par les ordres de Mr de Broglio, avoit quitté l'armée, de sorte que ce qui restoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le Roi découvrit par des lettres interceptées que les Hongrois commençoient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de moment à perdre; il falloit dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'escadrons et 1000 housards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes et répandit une telle alarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédi-

tion si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, et les Prussiens à Bohrlitz, Austerlitz, Schlowitz et aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville: ce prince le refusa faute d'argent. Il venoit de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert: il vouloit la chose et se refusoit aux moyens. L'expédition du Roi manqua donc par bien des raisons. Mr de Ségur s'étoit laissé prendre avant qu'on le pût secourir; Mr de Broglio étoit paralytique; *** craignoit plus mademoiselle de Kling qu'il ne se soucioit de la Moravie; Auguste III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvoient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le Roi ne pouvoit faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, et il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers et se jetèrent avec précipitation sur

ceux que les Prussiens occupoient: un millier de housards autrichiens leur avoit donné une terreur panique; on leur procura des quartiers et Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3000 hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchsès dans le village de Lesch: ce régimemt se défendit pendant 5 heures avec une constance et une valeur admirable. Le village fut brûlé; mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchsès, Varenne et quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr de Ségur attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine alloit se mettre en marche pour dégager Brunn: il falloit choisir un lieu d'assemblée pour les troupes et qui fût en même-temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvoient réunies dans le terrain qui

environne la ville de Bohrlitz. Le Roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de sureté, que le Roi avoit été joint par 6 bataillons et 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguoit, se fondoit sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disoit monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire sur ces troupes saxonnes, fit réfléchir le Roi sur la situation où il se trouvoit. Ses propres troupes ne consistoient qu'en 26000 hommes; c'étoient les seules sur lesquelles il pût compter et c'étoit trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie pour laquelle le roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence ? Le seul parti à prendre, c'étoit de se joindre aux troupes prussiennes qui étoient en Bohême; et pour couvrir Olmutz et la haute Silésie, on pouvoit se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès

de Brandebourg; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, et de mener 17 bataillons et 35 escadrons dans la haute Silésie, où il seroit joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le Roi laisseroit dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le Roi se trouvoit dans un pas scabreux. Il avoit tout lieu de se défier des Saxons; mais leur mauvaise foi n'étoit pas assez manifeste. Mr de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes saxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il disoit, contre le prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec son armée. Le Roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu: 15 escadrons et 12 bataillons suivirent le Roi en Bohème; 25 escadrons et 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince auroit pu se soutenir, si le maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amasser suffisamment de vivres pour les trou-

pes. Mr de Bulow, qui suivoit le Roi en qualité de ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit: „ Mais, Sire, qui couronnera donc mon maître? „ Le Roi lui répondit qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, et que c'étoit la faute des Saxons s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer et capables d'obéir, poursuivit sa route passant par Zwittau et Leutomischel, et il arriva le 17 d'Avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons essuyèrent un petit échec dans cette retraite: les housards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux François; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Satz sur les frontières de leur électorat. Par leur défection les François affoiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la guerre pesoit presque uniquement sur les épaules des Prussiens, et les ennemis puisoient dans l'affoiblissement

des alliés les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Pendant que les Prussiens se refaisoient en Bohème de leurs fatigues, que les François sommeilloient à Piseck et que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des hasards de la guerre, le prince de Lorraine rentroit en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui présenta la bataille auprès de Wischau. Son poste étoit si bien pris, que les troupes de la Reine n'osèrent le brusquer. Les Prussiens restèrent dans cette position et ne la quittèrent qu'après avoir consumé le dernier tonneau de farine qui restoit dans leur magasin. Le prince Thierry passa les montagnes de la Moravie et assit son camp entre Troppau et Jaegerndorf, sans que l'armée ennemie fît mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Nassau nouvellement levés eurent une affaire*) avec les housards autrichiens, où ils se signalèrent par leur valeur et par leur conduite. En même-temps le régiment de Canneberg **) se fit jour à travers 3000 ennemis qui vouloient le couper

*) à Napagedell.

**) Entre Prerau et Graetz.

de l'armée et s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu : la moitié des escadrons se battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent et leur firent des prisonniers ; un colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne sont pas importans ; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, surtout dans un ouvrage que la reconnoissance consacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui règnoit entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisoient les François, sur la foiblesse de leur armée, sur la foiblesse plus grande encore de celle de l'Empereur ? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui sembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissoient le Roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt : bien d'au-

tres raisons se joignoient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement : il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, et que son amour propre se trouvoit intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le passé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie et la défection des Saxons lui avoient rendu son ancienne fierté; ses négociations secrètes à la cour de Versailles lui faisoient même porter ses vues plus loin. On a vu de tout temps l'esprit de la cour d'Autriche suivre les impressions brutes de la nature; enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles à l'égard des biens et des maux que le hasard dispense. Alors son orgueil et son astuce reprenoient le dessus. Le mauvais succès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le Roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négociation

tion de paix réussît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les avoir bien battus. Une armée belle et reposée l'invitoit à tenter le sort des armes; elle étoit composée de 34 bataillons et de 60 escadrons, ce qui faisoit à peu près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglois. Cette nation inquiète et libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisoit à son désavantage et que la Grande Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le Roi sur le dos de son ministre; il fut obligé de chasser le Sr Walpole, que milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu près semblable dans le siècle passé coûta la vie au roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, et la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs vouloient parvenir au ministère: Walpole avoit occupé cette place trop longtemps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main et devint

de toutes les places du royaume la moins amovible. Le cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, et il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom françois. Cet anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes angloises en Flandre; et pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le Roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnoissance, quoique le Roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes et à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Mr de Broglio, qui se trouvoit à Piseck, avec une douzaine de ducs et pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ses représentations, que le cardinal résolut de lui envoyer quelques secours. On ne les rassembla qu'au printemps, et ils arrivèrent trop tard: faute souvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris

leurs mesures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrad; à présent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faisoient aucun mal: cette dernière paix ressembloit à la guerre, et cette dernière guerre à la paix. C'est par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'Empereur, et que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce siècle étoit stérile en grands hommes pour la France; celui de Louis XIV en produisoit en foule. L'administration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, sous Fleuri c'étoient des courtisans sybarites.

CHAPITRE VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'armée du Roi en Bohème étoit partagée en trois divisions: 16 bataillons et 20 escadrons

couvroient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons et 20 escadrons aux ordres de Mr de Goetz étoient aux environs de Leutomischel, et Mr de Kalkstein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardoit les magasins de Koenigsgraetz et 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad et de Nienbourg ; de sorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière le quartier des Prussiens, et les magasins étoient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit nécessaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons et 60 escadrons pour couvrir la haute Silésie, et détacha le général Dreschau avec 8 bataillons et 30 escadrons pour renforcer l'armée de Bohême. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittoit la Moravie et marchoit par Teutschbrod et Zwittau pour entrer en Bohème. On sut même que le maréchal de Koenigseck, qui commandoit

cette armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague et combattre les Prussiens chemin faisant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, et jugeoit sa supériorité assez considérable pour attaquer un corps aussi foible sans rien hasarder. Bien des personnes condamnèrent le maréchal de ce que faisant la guerre dans les propres états de la Reine, il étoit aussi mal informé: ce n'étoit pas tout-à-fait sa faute; la Bohème penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Prussiens étoient vigilans et observoient attentivement les personnes qui pouvoient les trahir; et enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. Mr de Koenigseck pouvoit être mal servi en espions; mais il ne falloit pas légérement condamner sa conduite. Ce général croyoit peut-être que si par sa faute Mr de Neuperg avoit été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raison de croire les Prussiens invincibles, et son projet étoit beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens et de prendre Prague

d'emblée. A l'approche des Autrichiens le Roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine et de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée *) du Roi s'assembla aussitôt auprès de Chrudim qui en faisoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz et la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, et les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setsch et Boyanof, et qu'il vouloit y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg et que ses housards s'étoient emparé du pont de Kollin. Le dessein de Mr de Koenigseck paroissoit être d'enlever le magasin prussien de Nienbourg et de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le Roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg

*) 13 Mai.

avant l'ennemi : il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons et d'autant de housards. Le Roi campa ses troupes sur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, et il apperçut d'une hauteur un corps à peu près de 7 ou 8000 hommes qui campoit à un demi-mille de là vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivoit le Roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient sellés et les soldats habillés; ce

qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain *) à la pointe du jour les housards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit disparu : ces troupes qu'on avoit prises pour celles du prince de Lobkowitz, étoient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'étoit retiré à l'approche des Prussiens. Aussitôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Hermaniestitz, l'avant-garde continua sa marche. Le Roi choisit en route une position pour l'armée, et il fit avertir le prince Léopold de camper la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi mille ; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne et Kuttenberg: on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens et tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devoit s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de

*) Le 16 Mai.

mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au Roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie et le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaslau; et qu'il avoit appris que le prince Charles campoit à Wilincof, c'est-à-dire à un mille du camp prussien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit se donner; dans cette intention le Roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaslau et qui s'avançoit sur quatre colonnes pour attaquer les Prussiens; voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc et le village de Chotusitz le terrain étoit marécageux et traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissoit au voisinage de Neuhof et s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le Roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa

cavalerie, au prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne et de laisser à la droite de la seconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde : toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le maréchal de Buddenbrock commandoit et les housards sur les flancs; et en troisième, l'infanterie forma le flanc et la seconde ligne de l'aile droite; car les Prussiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée, que la canonade commença. Les 82 pièces de l'armée prussienne firent un feu assez vif. Le maréchal de Buddenbrock avoit formé sur la hauteur qui étoit devant lui son aile de cavalerie, de sorte que sa droite débordoit celle du prince de Lorraine : il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la poussière étoit prodigieuse; elle fut cause que la cavalerie ne put pas profiter de ses avantages autant qu'on de-

voits'y attendre. Les housards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du Roi; la cavalerie ne les connoissoit pas, ils étoient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous sommes coupés*, et cette première ligne victorieuse s'enfuit à vau de route. Le comte de Rottembourg, qui étoit vers les dragons de la seconde ligne, renversa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore; ensuite il donna sur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup et qu'il auroit toute hachée en pièces, si quelques cuirassiers et housards autrichiens ne lui étoient tombés à dos et en flanc. Rottembourg fut blessé, et sa troupe mise en confusion se retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant se rallia, et lorsque la poussière fut dissipée, il ne parut sur ce terrain où tant de monde s'étoit battu que 5 escadrons de l'ennemi; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit son incertitude, lorsque Mr de Koenigseck résolut de faire avec sa droite

un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti étoit judicieusement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche sur le terrain le plus avantageux; il avoit garni en hâte le village de Chotusitz, le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal et sans observer de règle; son régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit supposé, sans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'espace qu'il y avoit entre son régiment et le parc de Spislau; mais ce terrain se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avoit l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossible; elle défila en partie par le village de Chotusitz et en partie par des ponts pour se former; en débouchant elle trouva Mr de Bathyani tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau et de Brédow pénétrèrent à travers la première et la seconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens

d'infanterie hongroise de Palfy et de Vetesch qui formoient la réserve des Autrichiens, et s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, et revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotusitz; elle n'eut pas le temps de se former et fut battue en détail. Mr de Koenigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là: ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz: en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le

village, et forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne; cet essai lui réussit si mal, que soldats et officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons prussiens comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le Roi saisit ce moment pour donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya; ils s'étoient engagés dans un terrain où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; ils les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consis-

tèrent en 18 canons et 2 drapeaux; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers; et si l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés et déserteurs, on pourroit la faire monter sans exagération à 7000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avoient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maîtres: les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne étoit alors de tirer à cheval; elle étoit toujours battue, mais cela ne laissoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers et à 700 fantassins; il y eut bien 2000 blessés: les généraux de Werdeck et de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch et Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, et les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, et plus importante pour les suites. Si les Prussiens avoient été battus à

Chotusitz, l'état n'étoit pas sans ressources; mais en remportant la victoire, on se procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr de Koenigseck. Il forme le projet de surprendre les Prussiens; il s'empare de nuit de Czaslau et ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grands gardes des Prussiens. Etoit-ce à dessein de les tenir alertes et de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit? Le jour de l'action *) il pouvoit dès l'aube du jour tomber sur le camp du prince Léopold, que le Roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il? il attend jusqu'à 8 heures du matin pour se mettre en mouvement, et l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même? Il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche et l'accable: il prend le village de Chotusitz, et au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage

*) 17 Mai.

tage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ses troupes de le passer; ce qui protège la gauche des Prussiens: il fixe toute son attention sur sa droite; et il néglige sa gauche, que le Roi déborde et force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, et se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du Roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp; il pouvoit confier son avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée aussi bien que lui à Kuttenberg; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold; il auroit dû exécuter à la lettre les dispositions que le Roi lui avoit prescrites; il auroit dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un usage judicieux du terrain où il devoit combattre: ses fautes consistoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans

le parc de Spislau qui couvroit la gauche; elle auroit bien empêché Mr de Bathyani avec sa cavalerie d'en approcher: sa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc; s'il avoit été assez vigilant pour le faire à temps, la chose n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite étoit moins défectueux; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche auroit laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, et se seroit trouvée dans un terrain où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poste; le cimetière étoit le seul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois qui se seroient embrasées aussitôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le seul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, et comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penser à s'y soutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs

colonnes commencer à se déployer devant son front. Alors il étoit bien tard pour penser à de bonnes dispositions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obstacles du terrain et des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandoient : une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras, et le Roi est lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié sur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4000 hommes; le Roi en reçut un en même-temps de 6000, que le prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Silésie sous la conduite du général Derschau. Les Prussiens suivirent les ennemis; mais lorsque leur avant-garde parut vers le soir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa et se jeta par de grands bois sur le chemin de Teutschbrod. Les troupes prussiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent se camper à Kuttenberg, pour

être à portée de leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisoit battre par les Prussiens, Lobkowitz passa la Muldau à la tête de 7000 hommes et vint audacieusement faire le siège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours *). Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes et que le maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville: il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons françois qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis qui faisoient l'arrière-garde de Lobkowitz et les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois où ils se rallièrent à différentes reprises; mais comme le nombre des françois augmentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis, et Mr de Lobkowitz ne se crut en sureté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passoient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka et de Mol-

*) Relation de Willich, témoin oculaire.

witz les privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal: alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, et fut par conséquent souvent battue: elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire: la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foiblesse du cardinal de Fleuri avoit besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, et les deux maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un Empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du Roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. Mr de Belle-Isle avoit mal choisi son temps: le Roi étoit bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenoient avec le cardinal de Fleuri et des anecdotes qui dénotoient sa duplicité, avoient dissipé la confiance de ce prince: on savoit que la Chétardie avoit dit à

l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède étoit d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse*). L'Impératrice refusa cet expédient et en fit part au ministre de Prusse qui étoit à sa cour. En même-temps le cardinal Tencin déclara au Pape au nom de sa cour qu'il ne devoit pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps et lieu la France y sauroit mettre ordre et humilier ces hérétiques comme elle avoit su les agrandir. Ce qui rendoit le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit sa conduite ténébreuse; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit son émissaire et son négociateur. Il étoit donc indispensablement nécessaire de le prévenir, surtout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte et la plus décisive de toutes: il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les

*) Voyez relation de Martefeldt.

souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence et la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord Hindfort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le Roi n'entra dans aucune des mesures que le maréchal de Belle-Isle lui proposoit, et que les audiences ne se passoient qu'en complimens et en éloges. On pouvoit prévoir par la situation où s'étoit mis le maréchal de Broglio, qu'il s'exposoit à recevoir quelqu'échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Prusse que les Autrichiens pussent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût signée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le Roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendoient à se joindre au prince Lobkowitz; il lui représenta qu'il devoit s'attendre à être assailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, et que s'il ne vouloit pas pousser vigoureusement Mr de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg.

Mr de Broglio se moqua des avis d'un jeune homme ; il n'en tint aucun compte et resta tranquillement à Frauenberg sans trop savoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent ; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, passèrent la Muldau et pillèrent tout le bagage des François. Mr de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne sut que fuir à Piseck ; de là ayant donné pour toute disposition ces mots : l'armée doit marcher, il se retira à Braunau, d'où 3000 croates le chassèrent et le poursuivirent jusques sous les canons de Prague. Ces mauvaises nouvelles firent expédier un courier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant : ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, et voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la haute et de la basse Silésie et de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jaegerndorf et des hautes montagnes situées au delà de l'Oppa. 2. Les Prus-

siens seront chargés de rembourser aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étoient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux états de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu Roi avoit laissé, se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des états, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent surtout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline et supérieure au reste du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des ministres sages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur

qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé. Si cette grande entreprise avoit manqué, le Roi auroit passé pour un prince inconsidéré, qui avoit entrepris au delà de ses forces : le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le Roi retira ses troupes de la Bohème. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héréditaires; l'autre partie marcha en Silésie et fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François et Anglois à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'anné 1743.

LA bienséance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le Roi avoit eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étoient de nature à ne point être publiées et les autres ne pouvoient se dire sans accabler la France de reproches. Le Roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, vouloit conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornoit à ne point courir la carrière périlleuse où elle étoit engagée, et à

devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le cardinal seroit sensible à ce revirement de système, qui faisoit manquer ses desseins les plus cachés, ils étoient bien différens de ceux qu'il affichoit en public; car voici quelle étoit sa vraie marche. Il présumoit si bien du nom françois, qu'il pensoit qu'une poignée d'hommes suffiroit pour soutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés et de fortifier ou de ralentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'Empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne et que le maréchal Toerring et les troupes bavaroises n'étoient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avoit l'obligation au Roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit se

tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus. Auguste III étoit si peu instruit de l'emploi qu'on faisoit de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avoient bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avoient point été, et que long-temps avant la bataille elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz sur les frontières de la Saxe: le Roi en parut étonné; il appela *** qui sut l'appaiser par de mauvaises raisons. Avec aussi peu de bonne volonté de la part de ses alliés, le Roi n'étoit pas embarrassé de faire son apologie. Voici la copie de la lettre *) qu'il écrivit au cardinal de Fleuri. „ Monsieur, mon cousin, il vous „ est connu que depuis que nous avons pris „ des engagemens ensemble, j'ai secondé avec „ une fidélité inviolable tous les desseins du „ Roi votre maître. J'ai aidé par mes remon- „ trances à détacher les Saxons du parti de la „ reine de Hongrie; j'ai donné ma voix à l'é- „ lecteur de Bavière; j'ai accéléré son couron-

*) 10 Juin 1742.

„ nement; je vous ai aidé de tout mon pc
„ voir à contenir le roi d'Angleterre; j'ai
„ gagé celui de Danemarck dans vos intérê
„ enfin par les négociations et par l'épée
„ contribué autant qu'il a été en moi à s
„ tenir le parti de mes alliés, sans que
„ effets aient jamais assez répondu aux dé
„ de ma bonne volonté. Quoique mes tr
„ pes épuisées par les fatigues continuel
„ de la campagne de 1741, demandassen
„ prendre quelque repos, qui leur sembl
„ être dû, je n'ai point refusé aux pressan
„ sollicitations du maréchal de Belle-Isle,
„ les employer en Bohème, pour y couv
„ l'aile gauche des alliés. J'ai plus fait : pc
„ dégager Mr de Ségur bloqué dans Lin
„ le zèle pour la cause commune m'a tra
„ porté en Saxe, et à force d'importuni
„ j'ai obtenu du roi de Pologne que ses tr
„ pes de concert avec les miennes feroi
„ une diversion en Moravie. On s'est po
„ sur Iglau, dont Mr de Lobkowitz s'est
„ tiré en hâte. Cette diversion auroit eu
„ effet décisif, si Mr de Ségur avoit eu la
„ tience d'attendre les suites de cette opé

„ tion, et si Mr de Broglio avoit été assez en
„ force sur la Wotava pour seconder mes ef-
„ forts; mais la précipitation du premier, le
„ peu de troupes de l'autre, la mauvaise vo-
„ lonté des généraux saxons, enfin le défaut
„ d'artillerie pour assiéger Brunn, ont fait
„ échouer cette entreprise, et m'ont obligé de
„ quitter une province que les Saxons de-
„ voient posséder et qu'ils n'avoient pas la
„ volonté de conquérir. De retour en Bohème,
„ j'ai marché contre le prince de Lorraine:
„ je l'ai attaqué pour sauver la ville de Prague,
„ qu'il auroit assiégée s'il n'avoit été mis en
„ déroute; je l'ai poursuivi autant que les
„ vivres me l'ont permis. Aussitôt que j'ap-
„ pris que le prince de Lorraine prenoit le
„ chemin de Tabor et de Budweis, j'en aver-
„ tis Mr de Broglio, en lui conseillant d'expé-
„ dier Mr de Lobkowitz, qu'il venoit de battre
„ à Sahé, avant que l'armée de la reine de
„ Hongrie pût le joindre: Mr de Broglio ne
„ jugea pas à propos de prendre ce parti, et
„ au lieu de retourner à Piseck, où le terrain
„ le favorisoit, il partagea ses troupes en dif-
„ férens détachemens. Vous êtes informé quel-

„ les en furent les suites et tout ce qu'il en est
„ résulté de fâcheux. Maintenant la Bavière
„ est coupée de la Bohème, et les Autrichiens,
„ maîtres de Pilsen, interceptent en quelque
„ sorte les secours que le maréchal de Broglio
„ peut attendre de la France. Malgré les pro-
„ messes que les Saxons ont faites au maré-
„ chal de Belle-Isle, loin de se préparer à les
„ remplir et à se joindre aux François, j'ap-
„ prends qu'ils quittent la Bohème et retour-
„ nent dans leur électorat. Dans cette situa-
„ tion, où la conduite des Saxons est plus que
„ suspecte et où il n'y a rien à espérer de Mr
„ de Harcourt, l'avenir ne me présente qu'une
„ guerre longue et interminable, dont le prin-
„ cipal fardeau retomberoit sur moi. D'un
„ côté l'argent des Anglois met toute la Hon-
„ grie en armes, d'un autre côté les efforts
„ de l'Impératrice-Reine font que ses provin-
„ ces enfantent des soldats. Les Hongrois se pré-
„ parent à tomber sur la haute Silésie : les Sa-
„ xons, dans les mauvaises dispositions que je
„ leur connois, sont capables d'agir de concert
„ avec les Autrichiens et de faire une diversion
„ dans mes pays héréditaires, à présent sans
défense,

„ défense. L'avenir ne m'offre que des perspec-
„ tives funestes et dans une situation aussi criti-
„ que (quoique dans l'amertume de mon coeur)
„ je me suis vu dans la nécessité de me sauver du
„ naufrage et de gagner un asile. Si des con-
„ jonctures fâcheuses m'ont obligé de prendre
„ un parti que la nécessité justifie, vous me
„ trouverez toujours fidele à remplir les en-
„ gagémens dont l'exécution ne dépend que
„ de moi. Je ne révoquerai jamais la renon-
„ ciation que j'ai souscrite des pays de Juliers
„ et de Bergue; je ne troublerai ni directement
„ ni indirectement l'ordre établi dans cette
„ succession: plutôt mes armes tourneroient
„ contre moi-même que contre les François.
„ On me trouvera toujours un empressement
„ égal à concourir à l'avantage du Roi votre
„ maître et au bien de son royaume. Le cours
„ de cette guerre n'est qu'un tissu des marques
„ de bonne volonté que j'ai données à mes
„ alliés; vous en devez être convaincu, ainsi
„ que de l'authenticité des faits que je viens de
„ vous rappeler. Je suis persuadé, monsieur,
„ que vous regrettez avec moi que le caprice
„ du sort ait fait avorter des desseins aussi salu-

„ taires à l'Europe qu'étoient les nôtres. Je „ suis, etc. „

Voici la réponse du Cardinal: *)

„ Sire, votre Majesté jugera aisément de la „ vive impression de douleur qu'a faite sur moi „ la lettre dont il lui a plu m'honorer du 10 de „ ce mois. Le triste événement qui renverse „ tous nos projets en Allemagne, n'eût pas été „ sans ressource, si votre Majesté avoit pu „ secourir Mr de Broglio et sauver du moins la „ ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé de „ possibilité, et c'est à nous à nous conformer à „ ses lumières et à sa prudence. On a fait de „ grandes fautes, il est vrai, il seroit inutile „ de les rappeler; mais si nous eussions réuni „ toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans „ remède: il ne faut plus y songer et ne penser „ qu'à la paix, puisque votre Majesté la croit „ nécessaire, et le Roi ne la désire pas moins „ que votre Majesté; c'est à elle à en régler les „ conditions et nous enverrons un plein-pou- „ voir au maréchal de Belle-Isle, pour sous- „ crire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je connois „ trop sa bonne foi et sa générosité pour avoir „ le moindre soupçon qu'elle consente à nous

(*) 20 juin 1742.

„ abandonner après les preuves authentiques
„ que nous lui avons données de notre fidélité et
„ de notre zèle pour ses intérêts. Votre Majesté
„ devient l'arbitre de l'Europe, et c'est le per-
„ sonnage le plus glorieux que votre Majesté
„ puisse jamais faire. Achevez, Sire, de le
„ consommer, en ménageant vos alliés et l'in-
„ térêt de l'Empereur autant que possible. Et
„ c'est tout ce que je puis avoir l'honneur de
„ lui dire dans l'accablement où je me trouve.
„ Je ne cesserai de faire des voeux pour la
„ prospérité de votre Majesté et d'être avec
„ tout le respect etc.„

Ce fut ainsi que se termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin; où les troupes de différens souverains étoient aussi désobéissantes à ceux qui étoient à la tête des armées, que si on les avoit rassemblées pour désobéir; où les camps étoient semblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étoient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui sans connoissance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit souvent mal à propos les projets importans dont il devoit décider; ce fut là le vrai miracle

qui sauva la maison d'Autriche; une conduite plus prudente rendoit sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens et les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solennelle, avec la sanction du parlement, conformément aux voeux de toute la nation, qui le désiroit ainsi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattoit d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 anglois, autant de hanovriens, auxquels 6000 hessois se joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Hesse, en avoit un nombre pareil au service de l'Empereur, et il eût pu arriver que hessois contre hessois eussent été engagés par honneur à s'entredétruire, tant l'intérêt sordide aveugle les hommes. Ces troupes qui s'assembloient en Brabant, ne donnoient pas assez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeassent de sauver Mr de Broglio. On envoya Mr de Maillebois avec son armée en Bohême, pour secourir un maréchal et une armée françoise assiégée

dans Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des prisonniers. Mr de Maillebois passa le Rhin à Manheim et dirigea sa marche sur Éger. Depuis que les Prussiens avoient fait leur paix et que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. le prince de Lorraine, après avoir pris Pilsen, vint se camper proche de Prague. Mr de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une position qui lui étoit très-désavantageuse. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner et de se réfugier dans Prague avec toutes ses troupes; il ne tarda pas à s'y voir assiégé. Les troupes allemandes de la Reine formèrent l'investissement du petit côté; les Hongrois, les Croates et les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratschin jusqu'à la porte neuve et ils établirent des communications par des ponts sur la haute et la basse Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siège la grande sortie des François dans laquelle ils tuèrent et prirent 3000 hommes aux ennemis

et leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers et des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François se rendoient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée : leur situation étoit digne de pitié, tant par la mésintelligence de leurs chefs, que par l'affreuse misère à laquelle ils étoient exposés. La disette étoit si grande, qu'ils tuoient et mangeoient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servoit à la table des maréchaux. Dans cette situation désespérée; où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohème auroit pu changer; mais de Versailles le cardinal le menoit à la lisière. Les occasions étoient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'osoit en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le cardinal pouvoit lui porter;

trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquoit en force. Le comte Ulefeld, ministre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connoissant le caractère du cardinal, sut si bien l'amuser par des négociations, qu'il donna à Mr de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière et de joindre le prince de Lorraine. Les François se laissèrent si bien amuser, que les Autrichiens gagnèrent une marche sur eux et réduisirent Mr de Maillebois à choisir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous savons avec certitude que sa cour lui avoit donné l'ordre positif de ne rien risquer. Mr de Maillebois obéit donc; et comme il lui étoit impossible de s'approcher de Prague sans engager une affaire générale, il retourna sur ses pas et se rapprocha d'Éger. Cette diversion, quoiqu'incomplète, produisit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio, débarrassés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amasser des provisions, et ravitail-

lèrent la ville. Mr de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit presqu'aucun pied, prit par Ratisbonne et Straubingen, et se joignit avec le maréchal de Seckendorf, qui commandoit les troupes de l'Empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr de Seckendorf auroit pu reprendre Passau, Straubingen et toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avoit suivi en Bavière, et comme la saison étoit avancée et les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maison d'Autriche étoient sur un pied assez incertain en Italie. Les Espagnols, sous les ordres de Mr de Montemar, avoient pénétré jusqu'au Ferrarois. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Espagne, qui ne vouloit pas que ses généraux mollissent, envoya Mr de Gages en Italie pour relever Mr de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeler celle des

diversions : l'invasion de Mr de Khevenhuller en Bavière, celle du Roi en Moravie, cette armée que les Anglois rassembloient en Flandre, la marche de Mr de Maillebois en Bohème, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le Roi à la neutralité, le passage de Don Philippe par la Savoie pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étoient proposé. Depuis la retraite de Mr de Maillebois, Prague fut resserrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates et de Hongrois, qui en formoient l'investissement.

Pendant que tout ceci se passoit au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle Impératrice s'affermissoit à Péterbourg. Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir par leurs négociations et l'ambassadeur de France et Mr de Loewenhaupt qui commandoit les troupes suédoises en Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que Mr de Lascy, qui commandoit les troupes

russes, se vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plièrent partout: le nom russe qu'ils ne proféroient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur: les postes inattaquables n'étoient plus des lieux de sureté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste, ils se virent resserrés à Friedrichsham par les Russes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur restoit; ces Suédois eurent enfin la foiblesse de mettre les armes bas, et signèrent une capitulation ignominieuse et flétrissante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; 20,000 suédois passèrent sous le joug de 27,000 russes. Lascy désarma et renvoya les suédois nationaux, et les Finnois prêtèrent serment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil et la vanité des peuples! Ainsi les royaumes et les empires, après s'être élevés, s'affoiblissent et se précipitent vers leur chute. C'est bien à ce sujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout est vanité! La cause politique de ces changemens se trouve vraisemblablement dans les différentes formes du gou-

vernement par lesquelles les Suédois ont passés. Tandis qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défense de l'état et il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république c'est le contraire: le gouvernement doit en être pacifique par sa nature, le militaire y doit être avili; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'est d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition se jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les avilissent insensiblement, et le vrai point d'honneur se perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins et il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contre-temps l'esprit de conquête qui n'étoit pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquoient d'argent, de soldats disciplinés et surtout de bons généraux. La supériorité que les Russes avoient alors, obligea les Suédois

à envoyer des sénateurs à Péterbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand Duc, prince de Holstein et neveu de l'Impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand Duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre autrichien à Péterbourg, dit au grand Duc en lui faisant compliment; „ Je voudrois qu'il fût aussi facile à la „ Reine ma maîtresse de conserver ses royau- „ mes qu'il l'est à votre Altesse impériale d'en „ refuser. „ Sur ce refus du grand Duc, les prêtres et les paysans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choisît pour successeur de leur roi le prince royal de Danemarck; les sénateurs du parti françois donnoient leurs suffrages au prince de Deuxponts; mais l'Impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand Duc, et sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissoient pas. Les Anglois avoient dessein

d'entraîner le Roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'Empereur sollicitoit sa médiation : mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maison d'Autriche épuisoit ses ressourses; et plus la Prusse restoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il falloit empêcher que l'Empereur ne fût détrôné et que les François ne fussent chassés d'Allemagne; et quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'étoit proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie: ce secours auroit perdu sans ressource les affaires de l'Empereur et de la France. Un danger aussi pressant mit le Roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à

menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardoit de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces les Hollandois se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, et les François ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'Empereur. Ce projet avoit pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les François avoient deux raisons pour y concourir; la première c'est qu'en abandonnant la Bavière ils étoient contraints de repasser le Rhin et de songer à la défense de leurs propres foyers; la seconde, qu'ayant fait un Empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner et à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, et la terreur plus forte que le raisonnement les subjuguoit: pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit dessein de former une association des

cercles, qui mettroit sur pied une armée de neutralité; sous ce prétexte le Roi auroit pu y joindre ses troupes, et cette armée auroit couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avoient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent et la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avoit soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos: il auroit réussi: la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les seuls qui désirassent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foiblesse du gouvernement françois, croyoit qu'il suffisoit d'une campagne pour l'abattre; la reine de Hongrie couvroit son ambition sous le voile d'une défense légitime: nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont

elle jouissoit pour rétablir ses finances; l ressources étoient usées; il falloit laborie sement en assembler de nouvelles, perfe tionner (la hâte ayant empêché de le faire ce qu'il y avoit de défectueux encore da les recettes de la Silésie, payer les dettes d Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit même-temps de fortifier cinq places à neu Glogau, Brieg, Neisse, Glatz et Cosel; c faisoit dans les troupes une augmentation 18,000 hommes; tout cela demandoit de l'a gent et beaucoup d'économie, pour en a célérer l'exécution. La garde de la Silés étoit commise à 35,000 hommes qui avoie servi d'instrumens à cette conquête. Ains loin de profiter de cette tranquillité pour s mollir, la paix devint pour les troupes pru siennes une école de guerre. Dans les plac se formoient des magasins; la cavalerie a quéroit de l'agilité et de l'intelligence, toutes les parties du militaire concouroie avec une même ardeur à l'affermisseme de cette discipline qui rendit autrefois Romains vainqueurs de toutes les nations.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME II.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS,

ET CHEZ TREUTTEL.

1788.

TABLE DES CHAPITRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAP. VIII.

Evénemens des années 1743 *et* 1744, *et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.* 3.

CHAP. IX.

Des négociations de l'année 1744 *et de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.* 50.

CHAP. X.

Campagnes d'Italie en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du Roi. 77.

CHAP. XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.* 144.

CHAP. XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745. 174.

CHAP. XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème, ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie. 199.

CHAP. XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les nëgociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix. 268.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAPITRE VIII.

Evénemens des années 1743 *et* 1744, *et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.*

On dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, et l'on a raison; mais c'en est une plus grande encore à une puissance foible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources dont la première manque. Cette réflexion étoit nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuroient la conduite du Roi. Falloit-il, disoit-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche et laisser ensuite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les François et les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel étoit le projet du Roi? N'étoit-ce pas de conquérir la Silésie? Comment pouvoit-il l'exécuter, si la guerre avoit continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dé-

penses qu'elle entraînoit de nécessité? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations et, autant que cela étoit faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de respirer et de se préparer à la guerre; d'ailleurs l'animosité étoit si forte entre la France et l'Autriche, et leurs intérêts étoient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paroissoit encore bien éloignée; il falloit se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées françoises avoient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleuri pour que sa santé s'en ressentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'église romaine et depuis 17 ans premier ministre. Il s'étoit soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, et en écartant avec soin de la cour ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession et le système de Law avoient faites à la France. Son économie fut

aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire et la marine, c'est qu'il vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop après sa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleuri étoit un pasteur sage, qui veilloit à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessein qui ne fut jamais exécuté: à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleuri avoit fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi et se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il étoit relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à peu près dans le stile d'un prince qui

annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au Roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. „ Monsieur mon frère, „ après la perte que je viens de faire du cardinal de Fleuri, en qui j'avois mis toute ma „ confiance dans l'administration de mes affaires, et dont je ne puis assez regretter la „ sagesse et les lumières, je ne veux pas différer de renouveler moi-même à votre Majesté les assurances qu'il vous a données en „ mon nom, et que je l'ai souvent chargé de „ vous réitérer, de l'amitié parfaite que j'ai „ pour la personne de votre Majesté, et du „ désir sincère que j'ai toujours eu de pouvoir „ concerter avec elle tout ce qui peut être de „ nos intérêts communs. Je ne puis douter que „ votre Majesté n'y réponde de sa part comme „ je le puis désirer, et elle peut compter „ qu'elle trouvera en moi dans toutes les occasions la même disposition de contribuer à „ sa gloire et à son avantage, et à lui marquer „ que je suis, &c.

Le département des affaires étrangères notifia en même-temps que le Roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, vouloit

qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avoit été le pupille et le cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui et venoient toutes se joindre dans ses mains : il étoit le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine et la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis sa mort le Roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours et la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département; mais les vues générales qui réunissent et embrassent en grand le bien de l'état et son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas et de Barthole,

qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe étoit en feu; et un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV souverain des mers, et le Roi le seroit devenu, si les discours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'étoit proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui navigeant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivoit pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 hongrois tenoit toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 françois. Le corps de Mr de Belle-Isle étoit presque tout composé d'infanterie, et celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétoit Mr d'Argenson: soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté ce robin fit expédier au maré-

chal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de Décembre au soir par un froid très-piquant; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz et enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger et arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Eger: 4000 hommes périrent de misère et de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire; et cette armée délabrée, réduite à 8000 combattans, fut partagée. Ce qui étoit encore en état de servir joignit Mr de Maillebois en Bavière, et les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi conquise et perdue, sans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France une retraite comme celle de Mr de Belle-Isle auroit causé une consternation générale: en France, où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, et Mr de Belle-Isle fut

chansonné: des couplets ne mériteroient certainement pas d'entrer dans un ouvrage aussi grave que le nôtre; mais comme ces sortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit voyant la Lune:
Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

En pareille occasion on auroit jeûné à Londres, exposé le sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux se consoler par une épigramme. La retraite du maréchal Belle-Isle eut le sort de toutes les actions des hommes : il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvoient que cette fuite honteuse ne pouvoit se comparer qu'à la défaite de Guinegast. Ils avoient tort les uns et les autres; 16,000 hommes qui évacuent Prague et se retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les poursuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins aussi longs

à traverser que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perse en Grèce; mais aussi ne faut-il pas outrer les choses et comparer une marche où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les dispositions de Mr Belle-Isle étoient bonnes: le seul reproche qu'on puisse lui faire, est de n'avoir pas dans sa marche assez ménagé ses troupes.

Dès-lors la fortune de la Reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie Mr de Gages, qui passoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le maréchal Traun n'en avoit pas assez fait, elle vouloit des batailles qui eussent de grandes suites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, et c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eut triomphé de leurs ennemis. La maison d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues et assuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y auroit-elle succombé, si ces premières lueurs de prospérité n'eussent ranimé la bonne volon-

té de ses alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le soutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faisoient agir ainsi étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit servi dans sa jeunesse contre cette puissance; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un escadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur distinguée; il ambitionnoit de se trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occasion s'en présentoit; il avoit des troupes en Flandre: en se déclarant pour la Reine, en passant la mer, personne ne pouvoit lui disputer le commandement de ses troupes; de plus, il alloit augmenter son trésor de Hanovre par les subsides que les Anglois lui paieroient pour ses Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avoit besoin de la guerre afin de se soutenir auprès de son maître et auprès de la nation angloise. Le commerce de ces insulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Espagne: pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper sur terre et en Europe. La France passoit pour à-demi

ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour soutenir la Bavière et la Bohème : elle étoit l'alliée de l'Espagne ; en affoiblissant l'une de ces puissances on affoiblissoit l'autre. Il falloit donc battre les François soit en Allemagne soit en Flandre, pour gagner sur mer une supériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le Roi, son ministre et la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut résolu d'envoyer au coeur de l'Allemagne ces troupes angloises, hanovriennes et hessoises qui se trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au roi de Prusse : il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même son intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnoit une supériorité décidée dans l'empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdoit son influence dans les affaires générales; il falloit donc empêcher que le roi d'Angleterre et la reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devoient s'attendre, ne détrônassent l'Empereur. La voie des repré-

sentations étoit la seule qui convînt au roi de Prusse; et se servant des argumens que peut employer un prince allemand, zélé pour sa patrie et pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-importantes, l'empire le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, et de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanction de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'étoit tout ce que ce prince pouvoit faire dans les conjonctures où il se trouvoit : il ne pouvoit pas compter sur la France, qu'il avoit indisposée contre lui par la paix de Breslau; il ne pouvoit se brouiller avec les Anglois, qui étoient les seuls garans qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étoient pas venues à une extrêmité assez grande pour replonger ses états dans une nouvelle guerre; il falloit donc se contenter de la promesse du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'Empereur, ni contre ses états patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois seuls qu'on négocioit. Le Roi avoit entamé une autre né-

gociation à Péterbourg pour des intérêts qui le touchoient plus directement : il s'agissoit d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglois et les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'Impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardoit la cession qu'elle avoit faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeler avec le temps, en rejetant sur la nécessité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient isoler le roi de Prusse et le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedricsham fut ratifiée entre la Russie et la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à se plaindre; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation; un sujet de l'Impéra-

trice étoit considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit assemblée pour ratifier la paix qui venoit de se conclure avec la Russie et pour nommer un successeur au trône: le roi de Danemarck, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck et de la Norvège sur la tête de son fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises et suédoises s'assembloient déjà sur les frontières; la diète de Stockholm s'empressoit à trouver des secours; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accomodement avec ses voisins. Le Roi s'intéressa pour eux, et le roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiteroit pas les choses. Mais ce qui paroîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois qui venoient de faire

une

une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'Impératrice contre les Danois. Élisabeth la leur accorda, et elle fit partir le général Keith sur des galères qui portoient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée et enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés; il fit périr les généraux de Buddenbrock et de Loewenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons et de perfidies, mais rien ne fut prouvé; ils n'étoient coupables que d'ignorance et de trop de foiblesse.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du nord pour retourner au sud, et voir ce qui se passa dans la Bohème après que les François l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement

duquel sa fermeté avoit autant et plus contribué que la force de ses armes. Le jour même de son couronnement elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chassé le général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8000 impériaux: les détails de cette affaire nous sont parvenus par des officiers prussiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche; ses troupes sortant de leurs quartiers d'hiver s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ses desseins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, et il donna ordre à Mr de Minucci de se retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne sut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi et pour lui résister. Mr de Khevenhuller se trouva bientôt en présence des Bavarois; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui séparoit les deux armées; sa droite étoit appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en

hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste étoit fort par sa droite et par son front, autant étoit-il foible sur sa gauche. Mr de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup-d'oeil; il détacha Mr de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les Impériaux; et prenant des chemins détournés, tomba sur cette aile qui étoit en l'air, tandis que Nadasti avec ses housards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes et la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghausen, où les Impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les maréchaux de Maillebois et de Seckendorff, avoit été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi et d'assembler ses troupes avant que Mr de Kheven-

huller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avoit le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France et d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, et la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps et d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, et sans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à mesure qu'il s'avançoit, les troupes françoises recevoient ordre de se retirer. Quelques rivières assez considérables, qui ont leur source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière et vont se jeter dans le Danube, fournissent aux généraux qui veulent se défendre la facilité d'en disputer les bords; mais le prince de Lorraine les passa sans y trouver de résistance. Broglio décampa de Straubingen, où il avoit un gros magasin, en y laissant une foible garnison, qui fut sacri-

fiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 françois étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; et malgré les plus fortes représentations de Mr de Seckendorff, les François l'abandonnèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où Mr de Broglio donna un bal le jour de son arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à rassembler les débris de ses Impériaux qui s'étoient si mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghausen et se retira en hâte sur Munich, qu'il abandonna pour se joindre à l'armée françoise; mais assuré que ces troupes vouloient repasser le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les François abandonnoient l'Empereur, ce prince se voyoit contraint de les abandonner de même et de chercher ses suretés où il les trouveroit. Aussitôt il demanda au prince de Lorraine et à Mr de Khevenhuller de convenir avec lui d'une suspension d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de respecter les troupes impériales tant qu'elles occupe-

roient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs succès, méprisoient trop ces troupes pour vouloir les désarmer ; ils voloient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune ; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, et aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde seroit celui qui dans les diverses fortunes conserveroit un esprit égal et qui ne sépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concouroit à sa ruine. Le roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes et angloises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer, et vint à Hanovre pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui étoit à Hoechst, risqua de passer le Mein ; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne

commît quelque imprudence plus forte, et il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps étoit composé de 17,000 anglois, 16,000 hanovriens et 10,000 autrichiens, ce qui faisoit 43,000 combattans; 6000 hessois et quelques régimens hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avoit agi avec si peu de prudence, que ses soldats manquoient de pain et ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le Roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des secours, et le Roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein et par les François qui gardoient l'autre bord, et sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'apperçut que trop tôt de sa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglois dans son camp; et comme il prévit qu'il ne pouvoit y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, et fit construire deux ponts sur le

Mein et préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le roi d'Angleterre en eût vent : c'étoit le prélude de la bataille qui devoit se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée angloise, affamée vers les sources du Mein, ne pouvoit trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversoit la petite plaine de Dettingen. Mr de Noailles en conséquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenbourg au moment où les Anglois en sortiroient. Il avoit fait dresser tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvoit tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche : la plus forte partie de son armée devoit passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Speshard coule devant ce front et va se jeter dans le Mein; ces troupes coupoient précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débouché une armée en face et des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avoit aussi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre auroit été

forcé, ou d'attaquer l'armée françoise dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts du Speshard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglois d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais se suivoient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois et enfin les Autrichiens. Le Roi étoit dans son carrosse auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie françoise, et bientôt après, que toute l'armée françoise avoit passé le Mein et se trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le Roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des François commence; son cheval prend l'épouvante, et alloit l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval et combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglois. Les troupes avoient un petit bosquet à passer; ce qui leur donna le

temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le duc d'Aremberg et Mr de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens et formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François aussi bien que les circonstances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à se mettre sur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du Roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra et fit des prodiges de valeur: elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avoit pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en apperçut et la fit reculer à son tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François: la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr de Harcourt et de Mr de Grammont. Ils étoient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françoises : ils quittent leur poste sans ordre et s'avisent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tiroit

vers le Mein : par cette manoeuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étoient au delà du Mein et qui incommodoient beaucoup les alliés de tirer. Les gardes françoises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens ; elles prirent la fuite d'une manière honteuse et se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent ; d'autres portèrent le découragement et l'épouvante dans le reste de l'armée. Le prince Louis de Bronswic, qui servoit dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglois ; ce furent cependant eux qui décidèrent les François à la retraite et à repasser le Mein. Les François plaisantèrent là-dessus. On appela cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que Mr de Harcourt et Mr de Grammont n'avoient attaqué que dans l'espérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompense due à leur valeur : on donna aux gardes françoises le sobriquet de *canards du Mein :* on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inscription, *point homicide ne seras.* Sans doute que ce maréchal ne devoit pas se

tenir auprès de sa batterie au delà du Mein. S'il avoit été présent à l'armée, il n'auroit jamais permis aux gardes françoises d'attaquer si mal à propos; et si les troupes étoient demeurées dans leur poste, jamais les alliés ne les y auroient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des subsistances pour ses troupes. Le canon des Hanovriens fut bien servi; quelques régimens de leurs troupes et quelques régimens autrichiens, surtout celui de Stirheim, se distinguèrent. Mr de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille et fut bien secondé par le prince Louis de Bronswic. Je sais d'un officier qui se trouva sur les lieux, que le roi d'Angleterre se tint pendant toute la bataille devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu, à peu près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'escrime pour pousser la quarte: il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglois à la tête des gardes; il se fit admirer par sa bravoure et par son humanité; blessé lui-même, il voulut que le chirurgien

pansât avant lui un prisonnier françois criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à poursuivre les François, ils ne pensèrent qu'à trouver des subsistances dans leur magasin de Hanau. Le vainqueur, après avoir soupé sur le champ de bataille, poursuivit incessamment sa route pour se rapprocher de ses vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'après cette bataille gagnée, le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvoient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verts sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du Roi, qui la porta sans scrupule: ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au roi de Prusse qu'en avoit ressenti le roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le ministère françois, peu ferme, et découragé par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV et les intérêts de l'Empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnoient. Pour éclairer les démarches des alliés, le Roi fit partir le jeune comte

Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret et pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'Empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière et l'Autriche; mais cet Anglois ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, et l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que son maître vouloit la guerre, la reine de Hongrie le trône impérial pour son époux, et que les uns et les autres désiroient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'empire qu'il avoit pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandoient pour le dégât que ses troupes avoient commis dans leur pays, et refusa de même le payement des denrées

et des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: „ que c'est le moins „ que les princes de l'empire puissent faire „ que de défrayer l'armée de leur libérateur „ et de leur sauveur; que cependant il avise- „ roit à les payer selon que ces états se con- „ duiroient envers lui. „ Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le Roi agissoit par intérêt; Carteret étoit violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivoit les François jusqu'au bord du Rhin. Son armée étoit partagée en trois colonnes; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui et le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée angloise; ce qui étoit d'autant plus facile que Mr de Noailles avoit repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouve-

mens des deux armées seroient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le roi d'Angleterre devoit passer le Rhin à Maïence et se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, et ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étoient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyoit arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Maïence et se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une île du Rhin et quelques hongrois à l'autre bord; celles-là furent repoussées avec perte: l'île du Rhin fut abandonnée, et ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avoient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les François se servirent de toutes sortes de voies pour tâter le terrain: ils

firent

firent des ouvertures au lord Carteret et hasardèrent quelques propos pour sonder le guet et voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les desseins du roi d'Angleterre alloient beaucoup au delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienséance. Le roi George, qui savoit que le roi de Prusse étoit informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'assister la reine de Hongrie dans la conquête de la Silésie, à condition que celle-ci reconnût l'Empereur et le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindfort se rendit en Silésie où le Roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'étoit d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étoient fausses et controuvées. Les dispositions du roi d'Angleterre envers la Prusse étoient trop connues ; sa mauvaise volonté se manifestoit à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le Roi dans l'opinion que cette communication cordiale étoit un piège que lui

tendoit la politique rusée de Carteret; il répondit cependant au lord Hindfort qu'il étoit très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George et sur sa garantie même, il étoit sûr que ces deux puissances n'entreroient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, et dont l'accomplissement seroit plus difficile à effectuer qu'on ne le pensoit. Le ministre anglois ne s'attendoit pas à cette réponse et ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'Impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre et de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeoient à rabaisser? N'étoit-il pas plus naturel de supposer que c'étoit une fable inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France? Carteret ne pouvoit-il pas raisonner ainsi: Le roi de Prusse est vif,

il prend feu aisément, une ouverture pareille à celle que nous lui faisons, le transportera de colère; le lord Hindfort en profitera en l'aigrissant au point de le faire déclarer contre la France, et en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort étoit accompagné de détails si spécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails: un certain Hertzel, émissaire de la France, étoit venu chez l'électeur de Maïence pour insinuer à ce prince les propositions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire ce comte d'Ostein électeur de Maïence à la place de Schoenborn qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens; il étoit de plus soudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Maïence pour éclaircir ce fait, et l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité: toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire;

c'étoit un abyme de mauvaise foi ; il auroit fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençoit à se lier alors. La cour de Versailles se proposoit de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France et de l'Espagne. Il subsistoit à la vérité un traité provisionnel entre Charles Emanuel et Marie Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité et en termes si généraux, qu'on pouvoit le rompre sans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin, et auroit pu se conclure, si les François et les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui se tramoit à Turin. Il ne marchanda point : ses offres, aux dépens des Autrichiens, surpassèrent celles des François, et il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanasc, le Tortonois et une partie du duché de Parme, et le roi de Sardaigne lui garantissoit tout ce qu'elle possédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé et conclu à Worms. La

cour de Vienne étoit outrée des cessions que les Anglois l'obligeoient de faire sans cesse : on y envisageoit les Anglois comme de plaisans garans de la pragmatique sanction, qui l'ébréchoient sans cesse. Le roi de Prusse jugea cette disposition favorable pour inspirer aux Autrichiens des sentimens plus pacifiques; il leur fit représenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable; que si l'Empereur passoit pour la marionette de Louis XV, ils passoient eux pour être celle de George II, et que la paix étoit pour eux le seul moyen de se tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces représentations les piquèrent d'autant plus que les faits étoient véritables; mais cela n'empêcha pas que l'espoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à poursuivre leurs mesures. Le roi de Prusse vouloit la paix; il prêchoit la modération à toutes les puissances; il tâchoit d'adoucir les unes et d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il se seroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées angloises commençoient à mettre en

fermentation la république de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre ; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens, et les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étoient étrangers, et les desseins de Carteret qu'ils ignoroient : ils envoyèrent *) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent et le reste se débanda.

Le maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, et se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le prince de Lorraine forçât le passage du Rhin et pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les François jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les François avoient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, et les troupes prirent des quar-

*) Août.

tiers dans le Brabant et dans l'évêché de Munster. George, pendant son séjour à Hanovre, maria sa fille Marie avec le prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à son parlement, dans une harangue pompeuse, le récit de ses exploits. Pour se convaincre du peu de suite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyse de cette campagne. On assemble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances: la faim et la surprise obligent les alliés à se battre; ils sont vainqueurs des François; ils passent le Rhin; ils vont à Worms; le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que Mr. de Noailles leur abandonne; et ils ne reçoivent les secours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant et dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite; elle ressemble à l'opération d'un chimiste qui cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvoit se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre que

nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens et les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître et de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin et de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France et l'Espagne, et qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, et trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne les marques de duplicité et de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment

rappelé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes françoises se joignit au marquis de la Mina, qui commandoit sous Don Philippe dans la rivière de Gênes. La Mina, pour forcer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avoit prévenu; il s'y étoit retranché et occupoit deux forts qui sont sur des collines à droite et à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les François et les Espagnols repoussés de tous côtés, se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6000 hommes dans cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourroit se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appeloit la bonne cause. La France le sut et renvoya le marquis de la Chétardie à Péterbourg pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet envoyé, qui par son adresse avoit placé Elisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnoissance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'in-

gratitude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de souverains déposés avoient indisposé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui vouloient à toute force des secours de la Russie et qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençoient à fermenter, pour tramer contre l'Impératrice une conspiration qui par bonheur pour cette princesse fut découverte. Pour développer cette dangereuse intrigue, il faut rappeler que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la catastrophe qui perdit le prince Antoine de Bronswic et son épouse : c'étoit assez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuse, d'autant plus qu'il étoit à présumer que l'impératrice Elisabeth n'oublieroit pas le service que la France lui avoit rendu, et marqueroit plus de prédilection pour cette puissance que pour l'Autriche, surtout à cause de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette supposition étoit suffisante pour que le ministre de Vienne se crût en droit de tout entrepren-

dre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Russie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Péterbourg, avoit des instructions secrètes pour ourdir cette trame : il étoit dans cette cour comme un levain qui aigrissoit les esprits de ceux qu'il fréquentoit ; il excita des femmes et s'associa avec des personnes de tout rang et de tout caractère : il ajouta la calomnie à la trahison, en assurant de la protection du roi de Prusse ceux qui travailleroient pour son beau-frère et pour son neveu le jeune Empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta en se servant du nom du Roi dans cette intrigue étoit de brouiller ce prince avec la Russie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement ; mais le knout apprit à l'impératrice de Russie que Botta en étoit l'auteur. La chose se découvrit par un russe étourdi et plein de vin qui tint quelques propos séditieux dans un des caffés de Péterbourg. Il fut arrêté par la police : lui et ceux de ses complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 personnes à Moscow, dont la déposition fut semblable à celle des

premiers. La comtesse Bestuchew eut la lan gue coupée, la femme d'un Bestuchew, frèr du ministre, fut reléguée en Sibérie, et u grand nombre de personnes durent les jour infortunés qu'elles passèrent dans la suite au séductions du marquis de Botta. Ce ministr avoit eu la précaution de se faire relever pa un nouveau ministre avant que la conjuratio éclatât, pour ne point exposer sa personne e son caractère, au cas que les choses ne réussi sent point. Il étoit accrédité à la cour de Ber lin lorsque la conjuration se découvrit. Le Ro ayant appris ce qui se passoit en Russie, lu fit défendre la cour, et il se joignit à l'impéra trice de Russie pour en demander satisfactio à la reine de Hongrie, parce que Botta avoi également offensé l'Impératrice et le roi d Prusse. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la con duite de Botta réjaillit en partie sur sa cour. S les François donnèrent l'exemple d'une sem blable entreprise, les Autrichiens ne devoien pas les imiter. Que deviendroit la sureté pu blique et celle des Rois mêmes, si l'on ouvroi la porte aux rebellions, aux empoisonnemens aux assassinats? Quelle jurisprudence peu

autoriser de telles entreprises? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut se servir, et faut-il perdre tous les sentimens de probité et d'honneur pour des vues d'intérêt qui même sont trompeuses? Il est fâcheux que dans ce XVIII siècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France et l'Autriche aient de semblables reproches à se faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne désavoua son ministre. Cette fausse démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Péterbourg. Le Roi en écrivit à Mr de Mardefeld, son ministre auprès de l'Impératrice. Cet habile négociateur essaya de donner plus d'étendue au traité qui subsistoit entre les deux puissances. Après bien des longueurs il ne put obtenir qu'une garantie assez vague des états prussiens, conçue en termes si ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en imposer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Prusse: pour faire illusion, un stras vaut un diamant. C'étoit le

comte Bestuchew qui dissuadoit l'Impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. Mr de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travailloit à le déplacer; Mr de Mardefeld fut autorisé à le seconder: l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager insensiblement le Roi dans la guerre qu'ils faisoient à la France; et les François désiroient qu'il vînt à leur secours et les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, et sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissoit la Prusse, deux objets intéressans lui étoient toujours présens,

le soutien de l'Empereur, et la paix générale. Pour ce qui regardoit l'Empereur, comme la France l'avoit abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent l'étendard pour secourir le chef de l'empire germanique. On avoit déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le Roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt et la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux margraves de Bareuth et d'Anspach ses soeurs, il se rendit dans l'empire; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise; mais dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorf sur les ressorts qu'on pourroit mettre en jeu pour assister l'Empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se seroient sacrifiés pour elle, et ceux qui étoient

attachés à l'Empereur étoient si intimidés par tant de revers qui accabloient ce prince, qu'ils croyoient perdre leurs états au moment même où ils se résoudroient à le secourir. La duchesse douairière de Wurtemberg se trouvoit alors à Bareuth; elle désira que le Roi lui rendît ses fils dont elle lui avoit confié l'éducation. Le Roi jugea qu'il seroit plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'Empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France et de la Bavière.

1743. En pensant à la politique, le Roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ses états. Les fortifications de la Silésie avançoient à vue d'oeil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creusé le port de Stettin et rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, et l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut re-

nou-

nouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Margraf en devinrent les ornemens. Mr de Maupertuis, si célèbre par ses connoissances et par son voyage de Lapponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agissoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cause. Il ne s'agissoit au commencement que du soutien de la maison d'Autriche; et alors, que de ses projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs qui ne pronostiquoit que des malheurs à la France; la fermeté de l'Impératrice-reine dégénéroit en opiniâtreté, et la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeuroit encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattoit d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes! L'avenir leur est caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lende-

main, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amènera dans six mois? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux et reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son système de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744 *et de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.*

LES affaires de l'empire s'embrouilloient de plus en plus. Les succès des Autrichiens faisoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne voulussent détrôner l'Empereur; le roi d'Angleterre travailloit sourdement au même but. La foiblesse de Charles VII et l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie avertissoient surtout les princes amou—

reux de leur liberté, qu'ils ne seroient pas longtemps spectateurs d'une guerre où leur intérêt et leur gloire exigeoient de ne pas laisser prendre le dessus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces considérations générales il s'en joignit de plus fortes pour le roi de Prusse. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne savoient assez bien dissimuler leur mauvaise volonté; elle se manifestoit en toute rencontre. Marie Thérèse se plaignant au roi George des cessions qu'il l'obligeoit de faire, surtout de celle de la Silésie, George lui répondit: „ Madame, ce qui est bon à prendre, „ est bon à rendre. „ Cette anecdote est certaine, et l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on savoit que l'Angleterre et l'Autriche se proposoient de forcer la France à faire sa paix, de manière que la garantie de la Silésie n'y fût pas insérée. Qu'on ajoute à ces choses la conduite du marquis de Botta à Péterbourg, et il paroîtra clair que le roi de Prusse n'avoit pas tort d'être sur ses gardes, et de se préparer même à la guerre, si la nécessité la rendoit nécessaire. Comme le Roi s'étoit toujours défié des ennemis avec lesquels il avoit fait la paix,

il avoit eu une attention particulière à se préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, et l'on avoit amassé des sommes qui pouvoient suffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité les forteresses étoient plutôt ébauchées qu'en état de défense; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre et de bouche amassées pour une campagne. En un mot, l'acquisition de la Silésie ayant donné de nouvelles forces à l'état, la Prusse étoit capable d'exécuter avec vigueur les desseins de celui qui la gouvernoit. Il restoit à prendre des mesures pour ne rien appréhender de ses voisins, surtout pour se conserver le dos libre, si l'on se proposoit d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse, l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux: il est puissant, et il est voisin. Le Roi appréhendoit moins le nombre de ses troupes que cet essaim de Cosaques et de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les amènent en esclavage; ils font la ruine des états qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autre

ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger et nourrir l'armée qui dirigeroit ses opérations sur Péterbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le Roi mit tout en oeuvre pour y parvenir: il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Elisabeth se proposoit alors de marier le grand Duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portoit à donner la préférence à la princesse Ulrique, soeur du Roi. La cour de Saxe avoit dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand Duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'Impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité auroit mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, et n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'état de la Prusse, que de souffrir qu'il se formât une

alliance entre la Saxe et la Russie, et rien n'auroit paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne convenoit mieux à la Russie et aux intérêts prussiens que la princesse de Zerbst. Son père étoit maréchal des armées du Roi et sa mère princesse de Holstein, soeur du prince successeur au trône de Suède, et tante du grand duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même y répugnoit: luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Russie Mr de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettoit en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Péterbourg au grand étonnement de l'Europe,

et que l'Impératrice la reçut à Moscow avec de sensibles marques de satisfaction et d'amitié. Tout n'étoit pas applani; il restoit encore une difficulté à vaincre: c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de cousinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes et les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux lois de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Russie, et il y réussit. La sureté de l'Impératrice demandoit qu'elle éloignât du voisinage de Péterbourg ces personnes, qu'une révolution avoit fait descendre du trône et qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine Ulric de Bronswic s'y trouve encore. Mr de Mardefeld et le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'oeuvre en faisant renvoyer le grand chancelier de Bestu-

chew, ennemi de la France par caprice et attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces ministres eurent assez d'influence pour séparer les deux frères. Le grand maréchal Bestuchew fut envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire de la Russie; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, se soutint contre tous les assauts qu'on lui donna. Mr de Mardefeld fut assez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, sans que la cour eût d'égard pour son caractère ni pour les services qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Russie avec précipitation et d'une manière peu honorable. Après que l'Impératrice se fut déterminée au choix de la princesse de Zerbst pour le mariage du grand duc, on eut moins de peine à la faire consentir à celui de la princesse de Prusse Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'étoit sur ces deux alliances que la Prusse fondoit sa sureté. Une princesse de Prusse près du trône de Suède ne

pouvoit être l'ennemie du Roi son frère, et une grande duchesse de Russie, élevée et nourrie dans les terres prussiennes, devant au Roi sa fortune, ne pouvoit le desservir sans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Russie plus solide, ni remplacer le chancelier Bestuchew par un ministre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un coeur à portes de fer: ce fut là la rhétorique dont Mr de Mardefeld se servit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaise volonté d'un homme aussi mal disposé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Prusse n'avoit pas parfaitement réussi dans ses intrigues, et que ce qu'il put obtenir de la Russie ne répondoit pas entièrement à ses espérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir assoupi pour un temps la mauvaise volonté d'une puissance aussi dangereuse; et qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un essai pour une association des princes de l'empire. On pouvoit compter sur le landgrave de Hesse, sur le duc de Wurtemberg, sur l'électeur de Cologne et l'électeur Palatin; on avoit

ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il falloit acheter leur assistance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, et la chose manqua une troisième fois. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en possession de la Moravie ; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il étoit jaloux de ce que la maison de Brandebourg avoit acquis la Silésie et de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre : il croyoit ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées : il envioit la couronne impériale à l'électeur de Bavière et détestoit les François, qu'il accusoit de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiselle Kling, étoit toujours à Dresde ; elle ménagea si bien l'esprit du Roi, de la Reine, du comte*** et du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne renco

lus d'obstacles. On conclut une alliance éfensive entre l'Autriche, l'Angleterre et la axe, dont les articles secrets furent signés à 'arsovie. Les parties contractantes se gardè- ent bien de les publier. Cela n'empêcha pas ue le roi de Prusse ne s'en procurât une opie; et comme ce traité fut une des causes rincipales de la guerre que le Roi déclara ans la suite à la reine de Hongrie, il sera écessaire que nous en rapportions quelques rticles, qui justifieront aux yeux de la pos- érité la guerre qu'elles produisirent. Art. 2.

Pour cet effet les alliés s'engagent de rechef à une garantie toute expresse de tout royaume, états, pays et domaines qu'ils possèdent actuellement *ou doivent posséder en vertu du traité d'alliance fait à Turin en* 1703, des traités de paix d'Utrecht et de Bréda, du traité de paix et d'alliance communément appelé la quadruple alliance, du traité de pacification et d'alliance conclu à Vienne le 10 Mars 1731, de l'acte de garantie donné en conséquence et passé en loi de l'Empire le 11 Février 1732, de l'acte d'accession signé pareillement en conséquence à la Haye le 20 Février 1732, du traité de

„ paix signé à Vienne le 18 Novembre 1738
„ de l'accession qui y a été faite et signée
„ Versailles le 3 Février 1739; tous lesque
„ traités sont pleinement rappelés et confi
„ més ici, autant qu'ils peuvent concerner le
„ alliés, et qu'ils n'y ont pas dérogé spéciale
„ ment par le présent traité. „ Quiconque li
cet article avec impartialité, doit y trouver le
germe d'une alliance offensive préparée con-
tre le roi de Prusse. La reine de Hongrie se
fait garantir des états qu'elle possédoit du
temps de ces traités allégués et qu'elle a per-
dus par la suite. Si cette princesse et le roi
d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne de-
voient-ils pas rappeler également dans cette
alliance le traité de Breslau? Si nous dépouil-
lons cet article du stile énigmatique dont il est
enveloppé, on y voit une garantie formelle
des états que l'Impératrice-reine doit posséder
conformément à la pragmatique sanction, et
par conséquent de la Silésie. Mais l'article 13
de ce traité de Worms, auquel le roi de Polo-
gne avoit accédé, explique même les moyens
dont la cour de Vienne se servira pour récu-
pérer ses provinces perdues; le voici: Art. 13.
„ Et aussitôt que l'Italie sera délivrée d'enne-

„ mis et hors de dangers apparens d'être en-
„ vahie de rechef, non seulement sa majesté
„ la reine de Hongrie pourra en retirer une
„ partie de ses troupes, mais si elle le demande,
„ le roi de Sardaigne lui fournira ses propres
„ troupes, pour les employer à la sureté des
„ états de sa majesté la Reine en Lombardie,
„ afin qu'elle puisse se servir d'un plus grand
„ nombre des siennes *en Allemagne ;* tout
„ comme à la réquisition du roi de Sardaigne,
„ la reine de Hongrie fera passer ses troupes
„ dans les états dudit Roi, s'il le falloit, pour
„ en défendre les passages qu'une armée en-
„ nemie entreprendroit de forcer, et pour
„ délivrer d'ennemis tous les états du roi de
„ Sardaigne, et les mettre hors de danger d'être
„ envahis de rechef.„ Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les employer en Allemagne, Contre qui sera-ce ? Contre la Saxe ? elle a fait une alliance avec le Roi, électeur de ce pays. Contre la Bavière ? elle a si bien humilié l'Empereur, qu'elle possède son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avoit pris

par le traité de Breslau, devoit communiquer fidèlement à celui de Prusse tous les traités qu'il feroit. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms et ce qui fut ratifié à Turin et à Varsovie, renversoit tout ce que le roi d'Angleterre même avoit stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux états généraux, et ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faisoit la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne et de Londres n'auroient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avoient encore les armes à la main et combattoient contre la France et l'Espagne, de la Lombardie au Rhin et même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendroit pas de sang froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, et que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis? Il est évident que la Prusse ne trouvoit plus de sureté dans la paix de Breslau; il falloit donc en chercher ailleurs. La situation étoit critique. Il falloit, ou que

le Roi s'abandonnât au hasard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes. Les ministres représentoient à ce prince, que quiconque se trouve bien, ne doit pas se mouvoir; que c'est une mauvaise assertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, et qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le Roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il sentoit qu'en faisant la guerre il exposoit sa noblesse, ses sujets, son état et sa personne à des hasards inévitables; mais que cette crise demandoit une décision, et qu'en pareil cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'oeil les raisons que le Roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie et les raisons que lui opposoient ses ministres, nous ferons usage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de sa main, dont voici la copie: „ Pour prendre un parti „ judicieux, il ne faut point se précipiter. J'ai „ mûrement réfléchi sur la situation où nous „ nous trouvons, et voici les remarques que je

„ fais sur la conduite de mes ennemis, en la
„ résumant pour mieux constater leurs des-
„ seins. 1) Pourquoi, par la paix de Breslau,
„ la reine de Hongrie s'est-elle si obstinément
„ opiniâtrée à se réserver les hautes montagnes
„ de la haute Silésie, qui sont d'un si modi-
„ que rapport? Certainement l'intérêt n'y a
„ aucune part. J'y découvre un autre dessein;
„ c'est de se conserver, par la possession de
„ ces montagnes, des chemins avantageux
„ pour s'en assurer l'entrée lorsqu'elle le
„ jugera à propos. 2) Quelle raison a obligé
„ les Autrichiens et les Anglois à s'opposer
„ sous main à la garantie du traité de Breslau
„ que Mardefeld négocioit à Péterbourg, si
„ ce n'est que cette garantie empêchoit ces
„ puissances de rompre le traité? Vous répon-
„ dez que la politique des Anglois est simple:
„ qu'ils veulent m'isoler, afin que n'ayant d'au-
„ tre garantie que la leur, je dépende unique-
„ ment d'eux. J'ose demander à messieurs les
„ ministres, si, supposant aux Anglois l'une o
„ l'autre de ces intentions, elles nous son
„ favorables ou désavantageuses? 3) Pourqu
„ le lord Carteret ne se hâte-t-il pas de ter-

„ n

„ ner les petits différens au sujet de quelques
„ frontières litigieuses entre le pays de Min-
„ den et celui de Hanovre, pour un péage des
„ Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bail-
„ liages qui nous sont hypothéqués dans le
„ Mecklenbourg? C'est qu'il ne se soucie point
„ du tout d'établir une bonne harmonie entre
„ nos deux cours. Le comte de Podewils sup-
„ pose que la maison de Hanovre a autant
„ d'intérêt que celle de Brandebourg à termi-
„ ner ces différens. Pourquoi donc ne le fait-
„ elle pas. Mais le roi d'Angleterre voudroit
„ envahir le Mecklenbourg, Paderborn, Osna-
„ bruck et l'évêché de Hildesheim, et il voit
„ que ces vues d'agrandissement sont incom-
„ patibles avec une étroite liaison entre la
„ Prusse et l'Angleterre. 4) Peut-on compter
„ sur les promesses d'un prince qui manque
„ à ses engagemens? Le roi d'Angleterre pro-
„ mit, lorsqu'il assembla l'année 1743 son
„ armée sur le Rhin, de ne rien entreprendre,
„ ni contre les états héréditaires de l'Empe-
„ reur, ni contre sa dignité; et à présent,
„ conjointement avec la reine de Hongrie, il
„ prend des mesures pour le forcer à l'abdica-

„ tion. 5) Rappelez-vous les intrigues du mar-
„ quis de Botta à la cour de Péterbourg; ne
„ tendoient-elles pas à remettre la famille
„ exilée sur le trône? Pourquoi? parce qu'il
„ savoit que l'impératrice Elisabeth étoit dans
„ nos intérêts et qu'il s'attendoit que le prince
„ Antoine devant le rétablissement de sa fa-
„ mille à la cour de Vienne, il lui seroit à ja-
„ mais dévoué et partageroit sa haine pour
„ tout ce qui est prussien. De plus, à quel des-
„ sein fit-il usage de mon nom dans cette abo-
„ minable conjuration, si ce n'étoit pour me
„ brouiller avec l'Impératrice, au cas que sa
„ trame fût découverte? C'étoit, dites-vous,
„ par un effet de la tendresse que la reine de
„ Hongrie a pour ses parens. Hélas! trouvez-
„ moi de grands princes qui respectent les
„ liens du sang. 6) Vous croyez qu'on ne doit
„ pas mépriser la garantie du traité de Breslau
„ qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous
„ réponds que toutes les garanties sont comme
„ des ouvrages de filigrane, plus propres à sa-
„ tisfaire les yeux qu'à être de quelque utilité.
„ 7) Mais je veux bien vous abandonner tout
„ ce que je viens de vous marquer. Vous sera-
„ t-il possible de donner une interprétation au-

„ traité de Worms et à celui de Varsovie? Le
„ langage des ministres autrichiens est que
„ ce traité n'a pour objet que l'Italie. Lisez
„ les deux articles que j'ai cités, et vous ver-
„ rez clairement qu'ils regardent en général
„ l'Allemagne et qu'en particulier ces articles
„ m'ont directement en vue. 8) Cette alliance
„ avec la Saxe est encore moins innocente;
„ elle livre aux Autrichiens un passage et des
„ secours pour m'attaquer dans mes propres
„ foyers. Vous soutenez que cette alliance ne
„ s'est faite que pour procurer des présens ré-
„ ciproques aux ministres qui sont à la tête
„ des affaires dans les deux cours. En vérité je
„ ne m'y attendois pas; il faut avouer que vous
„ avez l'esprit transcendant. 9) Voici une autre
„ question: Attendra-t-on que la reine de
„ Hongrie soit délivrée de tous ses embarras,
„ qu'elle ait la paix avec les François, qu'elle
„ force l'Empereur à l'abdication? Attendra-
„ t-on, dis-je, qu'elle puisse se servir de toutes
„ ses forces, de celles des Saxons et de l'argent
„ de l'Angleterre, pour nous attaquer avec
„ tous ces avantages au moment que nous se-
„ rons dépourvus d'alliés, et que nous n'au-

„ rons d'autres ressources que celles de n
„ propres forces? Vous soutenez que la reir
„ de Hongrie ne terminera pas cette guer
„ dans une seule campagne, que ses pays so
„ ruinés, ses revenus arriérés de 10 ans,
„ qu'elle ne sentira son épuisement qu'apr
„ la paix. Je réponds que tout le monde r
„ convient pas que ses finances soient au
„ épuisées que vous le supposez. De vast
„ états lui fournissent de grandes ressours
„ Qu'on se souvienne qu'à la fin de la guer
„ de succession, guerre qui avoit englouti d
„ trésors, l'empereur Charles VI soutint e
„ core toute une campagne contre les Fra
„ çois sans subsides étrangers, lorsque la rei
„ Anne fit la paix d'Utrecht séparémer
„ Faut-il attendre qu'Annibal soit aux port
„ pour se déclarer contre lui? Qu'on se so
„ vienne qu'en l'année 1733 le comte Zin
„ zendorff parioit que les François ne pass
„ roient pas le Rhin, pendant qu'ils bomba
„ doient et prenoient Kehl. La sécurité ajou
„ que lorsque le feu Roi acquit la Poméran
„ ultérieure, tout le monde crut que la Suè
„ feroit revivre tôt ou tard ses droits sur cet
„ province, et cependant cela n'arriva p

„ Cette comparaison est fausse, et ce raison-
„ nement tombe de lui-même. Comment
„ mettre en parallèle un royaume ruiné,
„ épuisé et démembré comme la Suède, avec
„ la puissante maison d'Autriche ; qui loin
„ d'avoir fait des pertes, médite actuellement
„ des conquêtes ? Les partisans outrés de la
„ reine de Hongrie soutiennent qu'il n'y a
„ point d'exemple que la maison d'Autriche
„ ait commencé une guerre pour récupérer
„ des provinces perdues. Il ne faut citer de
„ tels faits qu'à des ignorans. Cette maison n'a-
„ t-elle pas voulu reconquérir la Suisse ? Com-
„ bien de guerres n'a-t-elle pas faites pour
„ rendre la Hongrie héréditaire ? Et quelle
„ étoit cette guerre entreprise par Ferdinand
„ II pour chasser Frédéric V, électeur pala-
„ tin, de la Bohème, dont il avoit été élu roi
„ par les voeux des peuples ? Ne fut-ce pas
„ une guerre sanglante que la maison d'Autri-
„ che fit à Bethlem Gabor pour lui ravir la
„ Transylvanie ? Enfin qu'est-ce qui excite à
„ présent la reine de Hongrie à presser les
„ François avec tant d'ardeur, si ce n'est l'es-
„ pérance de reconquérir l'Alsace, la Lorrai-

„ ne, et de détrôner l'Empereur? Raisonnoit-
„ on bien à Vienne quand on y disoit: il est
„ impossible que le roi de Prusse nous attaque,
„ car aucun de ses aïeux ne nous a fait la
„ guerre? Ne nous trompons point; les exem-
„ ples du passé, fussent-ils même vrais, ne
„ peuvent rien pour l'avenir. Cette assertion-
„ ci est plus sûre: tout ce qui est possible peut
„ arriver. 10) Pour fortifier tous ces argumens
„ par des preuves plus palpables, je n'ai qu'à
„ vous rappeler un propos que Mr de Molé,
„ général autrichien passant par Berlin, tint
„ à Mr de Schmettau: ma cour n'est pas assez
„ mal avisée pour attaquer la Silésie; nous
„ sommes alliés avec la cour de Dresde; le
„ chemin de la Lusace mène à Berlin le plus
„ directement; c'est là où il nous convient de
„ faire la paix. Vous direz que Molé parloit
„ au hasard. Mais voyez ce qui confirme que
„ le dessein de faire la paix à Berlin étoi
„ celui de la cour de Vienne. Le prince Loui
„ de Bronswic avoit entendu parler de c
„ même plan à la reine de Hongrie, au se
„ vice de laquelle il étoit; il en avoit fait con
„ dence à son frère le duc régnant, et celu
„ là me l'avoit communiqué. Un aveu de

„ bouche de l'ennemi tient lieu d'une démons-
„ tration. Je conclus que nous n'avons rien à
„ gagner en attendant, mais tout à perdre;
„ qu'il faut donc faire la guerre et qu'il vaut
„ mieux, s'il le faut, périr avec honneur que
„ de se laisser accabler avec honte quand on
„ ne peut plus se défendre. „

Cependant le Roi ne se précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'Empereur croyant ses affaires désespérées, envoya le comte de Seckendorf à Berlin, pour engager le roi de Prusse à le soutenir. Seckendorf se croyoit assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les François agiroient avec vigueur, que eurs intentions étoient sincères; il pressa eaucoup le Roi de se déclarer; l'heure n'en toit pas encore venue, et il lui fit la réponse ontenue dans ces points:

1) Avant de s'engager avec l'Empereur et France, sa Majesté regarde comme un préa- ble que l'alliance du Roi avec la Russie et Suède soit conclue. 2) La Suède promettra

de faire une diversion dans le pays de Brême, en même-temps qu'une armée françoise attaquera le pays de Hanovre. 3) La France promettra d'agir offensivement sur le Rhin et de poursuivre vivement les Autrichiens, lorsque la diversion que le Roi se propose de faire les attirera en Bohême. 4) La Bohême sera démembrée des états de la reine de Hongrie, et le Roi en possédera les trois cercles les plus voisins de la Silésie. 5) Les puissances alliées ne feront point de paix séparée, mais resteront constamment unies pour travailler à l'abaissement de la nouvelle maison d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout hasard, au cas que la fortune favorisât cette entreprise. Il étoit prudent de s'accorder d'avance sur un partage qui dans la suite auroit pu brouiller les alliés.

Ces mesures se prénoient cependant avec beaucoup de circonspection. Le Roi connoissoit la mollesse des François dans leurs opérations de guerre et le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la nécessité qui pût amener cette nouvelle liaison. Il falloit se préparer

aux oppositions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif et un ministre fougueux. Le parlement avoit accordé au Roi toutes les sommes qu'il lui avoit demandées; soutenu de ces richesses, le Roi pouvoit faire sortir des armées de terre et porter la guerre jusqu'au bout du monde. Cependant ces premières propositions d'alliance ne furent pas reçues à Versailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette crise politique à une heureuse fin. Deux pédans, l'un françois et l'autre allemand, s'étoient avisés de former un projet d'association pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le Sr de Chavigni et l'autre le Sr de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les restrictions des formalités, selon les lois de l'Empire et la bulle d'or: cet ouvrage lourd et pesant fut aussitôt oublié que lu. Au lieu de penser à cette association la cour de Versailles prit, moyennant des subsides, les troupes hessoises au service de l'Empereur. Cela dérangea les mesures du roi d'Angleterre, qui comptoit les joindre à son armée. On essaya encore de dissuader le duc de Gotha de donner ses troupes aux puis-

sances maritimes; cela ne réussit pas, car le duc avoit déjà reçu des subsides. Le ministère de Versailles étoit nouveau; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de sorte qu'il attribuoit la paix séparée que le Roi avoit fait avec la reine de Hongrie à la légéreté de son esprit. Un préalable nécessaire, dès qu'on vouloit se lier avec la France, étoit de rectifier les idées des ministres sur ce point. Le baron de Chambrier, depuis 20 ans ministre de Prusse à la cour de Versailles, étant âgé, et n'ayant pas assez de liaisons avec les gens en place pour se servir auprès du Roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choses et étoit scrupuleusement circonspect. Cela fit juger au Roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié et plus actif, pour savoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba sur le comte de Rottembourg. En 174 il avoit passé du service de France à celui d Prusse; il étoit en liaison de parenté avec tou t ce qu'il y avoit de plus illustre à la cour; il pouvoit par ces raisons se procurer des connoissances qui auroient échappé à d'autres, et par conséquent informer le Roi de la façon de penser de Louis XV, de ses ministres et de ses

maîtresses; car il falloit une boussole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte Rottembourg étoit tempéré par le phlegme de Mr de Chambrier; tous deux pouvoient rendre des services utiles à l'état. Le comte de Rottembourg partit donc pour Versailles. Il fit faire ses premières insinuations par le duc de Richelieu et par la duchesse de Châteauroux: on l'envoya à Mr Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passoit pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu et la maîtresse du Roi se déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorf servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France. On insistoit le plus sur ce que l'armée françoise de l'Alsace poursuivît les Autrichiens et leur reprît la Bavière, et qu'une autre armée françoise entrât en même-temps en Westphalie. Le Roi de son côté se réservoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède et la Russie. Ce dernier article lui laissoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, selon que les événe-

mens lui paroîtroient favorables ou contraires. Il se flattoit de suspendre encore le moment de la rupture; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que les succès des armées autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée et balottée par des intrigues, et sur la vigueur et l'activité des troupes, lorsque des généraux timides et sans nerf les commandent? Vers l'été *) de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il étoit suivi par la fleur de la noblesse; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la représentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole et superficiel. Les noces se célébrèrent **) à Berli

*) Mois de Mai. **) Août.

avec magnificence. Le prince Guillaume, frère du Roi, épousa la princesse par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes : tenir un juste milieu entre la frugalité et la profusion est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansoit et se réjouissoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne qu'on étoit sur le point d'ouvrir.

CHAPITRE X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du Roi.

La campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'Avril par le passage du Tanaro et la prise de Nice et de Villefranche. Les généraux françois et espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendoit que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables et qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y péné-

trer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes savoyardes à Montalbon, force leurs barricades et la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, et pénètre ainsi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il assiège Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce siége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés et le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siége et à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance: il désespère de sa fortune, se retire à Monte Rotondo et de là à Florence, toujours talonné par Don Carlos et le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les François et les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françoi-

ses et espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte angloise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les François et les Espagnols se retirèrent à Carthagène et les Anglois à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise, puisque les deux flottes se retirèrent ; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral espagnol Navaro et au capitaine françois. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, et en punissant différens officiers qui avoient servi sur cette flotte, elle témoigna son mécontentement. De leur côté les Anglois traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre ; le vice-amiral fut conduit en prison : les deux partis étoient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les François et les Anglois eurent la honte et les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouver-

ture de la campagne, le comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes, le fils du Prétendant, nommé le prince Edouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appela des secours étrangers; 6000 hollandois et 6000 anglois des troupes du lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands et les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande Bretagne, saisi d'épouvante, réclama même le contingent prussien. Le Roi répondit qu'il se mettroit à la tête de 30,000 hommes pour passer dans cette île, si le Roi étoit attaqué. George trouva ce secours trop fort et se désista de ses poursuites. C'étoit pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Vouloit-il établir le prince Edouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux François pour le commencement de la campagne tout ce qu'auroit produit une diversion réelle

Pou

Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Edouard en Angleterre, il avoit été formé par le cardinal Tencin ; il tenoit son chapeau de la nomination du prétendant, et pour lui témoigner sa reconnoissance, il essaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à son fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires : excuse banale de tous les marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'osa tenter le passage de la Manche en présence d'une flotte supérieure. Les troupes françoises n'avoient point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avoit cessé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuses avoient découragé les armées : on crut que la présence du maître seroit le seul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'instinct de l'honneur et de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oisive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ses armées : elle sacrifia à la France les intérêts de son coeur et de sa fortune ; c'étoit Madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle pressa si vive

ment le Roi, que le voyage de Flandre fût résolu. Une action aussi généreuse et même héroïque, mérite d'autant plus d'être insérée dans les fastes de l'histoire, que les maîtresses qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le siège de Menin. Le gouverneur de la place, peu versé dans son métier, la rendit après une légère résistance. Immédiatement après, les François entreprirent le siège d'Ypres, qui quoique mieux défendue, essuya le même destin. La force des armes françoises consiste dans les sièges; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe; l'artillerie nombreuse qu'ils emploient dans leurs opérations, les assure de la réussite de leurs entreprises. Le Brabant et la Flandre sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux et de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre et ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre de sièges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le

roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant et en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau et dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandoit en Alsace. Les débris des troupes impériales étoient distribués chez des amis de l'Empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller : la reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça et reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, possédoit bien le détail de livres, étoit peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnoient, et se livrant aux charmes de la société, passoit pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'archiduchesse Marianne,

soeur cadette de la Reine ; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avoit fait gouverneur ; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, et de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn ; de là elle s'avança sur Philippsbourg, où Seckendorf s'étoit réfugié avec les débris des troupes bavaroises. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, Mr de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui servoient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de passer le Rhin : ce passage lui étoit facilité par le traité que le roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'électeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée pour qu'on s'y trompât, et les subsides qu'il tiroit des Anglois ne laissoient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la Reine le passage par Maïence, si on l'exigeoit de lui.

Les Autrichiens, qui jouissoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laisser échapper de temps en temps des traits de fierté et d'arrogance. Ils faisoient construire un pont à Manheim et agissoient despotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offensé, comme de raison. Cela donna lieu à des brouilleries et finit par un message du prince de Lorraine à l'électeur pour lui signifier que s'il ne donnoit pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin depuis Maïence jusqu'au Fort-Louis, s'étoit posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, et poussa ses détachemens jusqu'à Worms et même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que Mr de Baerenklau avec un détachement de l'armée de la Reine avoit marché à Germersheim vers Fribourg. Baerenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change aux François et les attirer de ce côté-là. En même-temps le prince de

Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avoit intention de passer le Necker avec sa droite pour sē joindre à Baerenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, et commit deux fautes tout de suite ; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorf, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire et Lauterbourg ; l'autre en se portant avec son armée vers Worms et Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le prince de Lorraine avoit résolu de pénétrer en Alsace et d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui seroit possible. Il devoit savoir d'ailleurs que ce prince pouvoit disposer du pont de Maïence, à quoi l'armée françoise n'étoit en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense étoit défectueux en tout point. Son armée étoit séparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais postes d'où ils auroient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françoises ; qu'il devoit se camper entre la

Queich et le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philippsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparoient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre et attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui auroit passé le Rhin. Si le prince Charles passoit ce fleuve à Maïence, il restoit à Mr de Coigni à choisir les postes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'auroit osé attaquer. De plus, Mr de Coigni couvroit également par cette position la basse Alsace et la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'étoit pas aussi forte que celle des ennemis et qui avoit des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine et Traun furent informés des fausses démarches des François, ils détachèrent Mr de Nadasti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient assemblés à la sourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadasti fit aussitôt passer le Rhin en bateau à 2000 pandours sous les ordres du partisan

Trenck; ils surprirent et défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasti lui-même avoit déjà passé le Rhin*) à la tête de 9000 housards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorf avec 20,000 hommes se joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorf d'attaquer Nadasti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce seul coup il auroit anéanti les desseins du Prince de Lorraine. Seckendorf ne voulut jamais s'y prêter; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois; et comme il apprit que le maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de Juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin

*) 1 Juillet.

depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti et le prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Baerenklau avoit de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg et s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même et se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. Mr de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, et il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, et en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, et qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Baerenklau et de Léopold Daunne l'avoient pas encore jointe. Mr de Coigni tira parti de ces délais, et de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau

et se campa à Bischweiler. L'éloignement de Mr de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disoit mal approvisionné. En conséquence Nadasti et Baerenklau prirent poste*) à Woerd, à Beinheim et sur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place : la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça et on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée françoise et dans le bois de Haguenau, ce qui empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de Mr de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser et surtout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina Mr de Coigni à changer de mesures et à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen et W-

*) 12 Juillet.

senberg, comme s'il avoit dessein de tourner le camp françois par Lichtenberg et Buchsweiler; sur quoi Mr de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg *). Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg et de Ste Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui étoit à Brumat et qui faisoit construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du Roi devoit passer pour le joindre. Le roi de France étoit arrivé le 4 d'Août à Metz où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine et la détruire s'il étoit possible. Le maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée françoise, que pour presser le Roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la Reine lorsqu'elles repasseroient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entreroit en campagne le 17 d'Août et qu'il emploieroit 100,000

*) 31 Juillet.

hommes à la diversion qu'il alloit faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françoises plus d'activité et plus de vigueur; et peut-être y seroit-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête que ses médecins et chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussitôt on entoura le Roi de confesseurs, de prêtres et de tout l'attirail dont se sert l'église romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses huiles et ses sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifieroit madame de Châteauroux. La duchesse fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le Roi. Ce ne fut ni l'extrême onction ni les sacremens qui sauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire se présenta, et assura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent et moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit

été causée que par une indigestion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du Roi, le duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avoit déjà pris Saverne et se disposoit à pénétrer par les gorges que le duc occupoit, mais infructueusement: quoique souvent attaqué, le duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de se retirer; il prenoit des mesures pour l'exécuter, et il ne tenoit qu'au maréchal de Noailles d'en profiter; mais sa circonspection outrée gâta tout; Schmettau perdoit sa peine et son temps à l'encourager. Et quel risque couroit la France? Quand Mr de Noailles auroit été battu, les troupes de la Reine étoient également obligées de quitter l'Alsace, et si les François étoient victorieux, ils détruisoient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se seroit noyée dans ce fleuve. Alors les François et les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détache-

mens sur la Motter, et il apprit par Mr de Loewendahl, qui avoit marché vers Drusenheim que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps; les François passèrent la Motter et suivirent les Autrichiens. Mr de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, et Mr de Noailles se mit en marche pour joindre Mr de Loewendahl. Le soir même les grenadiers françois attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroises. Les François emportèrent le village et s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent sonner cette affaire fort haut: c'étoient des rodomontades; la perte de part et d'autre ne monta pas à 600 hommes, et le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe et le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui étoit auprès de la personne du

Roi, étoit désespéré de la mollesse des François. Il présentoit des mémoires au Roi, il pressoit les ministres, il écrivoit aux maréchaux; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les François pouvoient ruiner l'armée de la Reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avoient de mettre le siège devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr de Seckendorf pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens et des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le prince de Lorraine sans le poursuivre, et cette armée qu'ils devoient envoyer en Westphalie, n'y parut point. Cependant Mr de Seckendorf marcha pesamment et à pas comptés pour s'approcher du Lech, et Louis XV à la tête de

70,000 françois fit le siège de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne et en fit raser les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alsace engagèrent le roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les François à en passer par les conditions que l'arrogance de ses ennemis leur voudroit prescrire; et dans ce cas il n'étoit pas douteux que la Reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit proposé de prendre, étoient encore bien éloignés de se réaliser. Le comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avoit fait chasser de Russie Mr de la Chétardie, engagea l'impératrice Elisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, et ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel Saint. L'Impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'Impératrice invisible à sa cour: c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux

qui

qui avoient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'Impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew; et Mr de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloises commençoient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la désirer; mais en poussant la guerre avec vigueur, le Roi pouvoit espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, et pour forcer la Reine à rappeler ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devoit entrer sur trois colonnes en Bohème. Celle que le Roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devoit traverser la Lusace, et gardant l'Elbe à droite se rendre en même-

temps à Prague : ces colonnes couvroient l'artillerie et des vivres pour trois mois qu'on avoit embarqués sur l'Elbe afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Silésie par Braunau et se joindre au reste de l'armée, pour former en même-temps l'investissement de Prague. Outre cette armée le vieux prince d'Anhalt avoit un corps de 17 mille hommes dont il couvroit l'électorat, et Mr de Marwitz commandoit 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Silésie. L'Empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses états pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avoit négocié à Péterbourg et s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition ; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent et se récrié-

rent inutilement contre une démarche dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer et détrôner son Empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyoit prévenu, et que la crainte se répandoit à Vienne, le Roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipsic, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'assembloient par pelotons aux environs de Dresde : l'on se hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons vouloient marquer de la fierté et ils étoient en même-temps saisis de crainte; ils accordoient trop d'un côté et refusoient obstinément des bagatelles. Si le Roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette besogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les

canons furent mis en batterie, les portes fermées et barricadées, et l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Prussiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la disposition du vieux prince d'Anhalt, devoit leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'Empereur, la Prusse, l'électeur Palatin et le landgrave de Hesse, pour le soutien du système et des libertés de l'Empire, et pour maintenir son chef: l'on publia en même-temps des lettres patentes en Bohême, par lesquelles on avertissoit les sujets de ce royaume de ne point prendre fait et cause contre les troupes auxiliaires de l'Empereur, lequel ils devoient désormais considérer comme leur souverain légitime.

Ce fut le 23 d'Août que le Roi arriva sur

les frontières de la Bohème : 4 régimens de housards et 4 bataillons précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amasser les vivres nécessaires aux troupes. Le margrave, qui commandoit la seconde ligne, entra dans le camp que le Roi venoit de quitter; aucun ennemi ne s'opposa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magasins fut la première qui rencontra des obstacles en entrant en Bohème; elle étoit obligée de passer au pied d'un rocher sur lequel est situé le château de Tetschen : les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, et y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua et fit prisonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée et la navigation redevint libre: cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Eger. Les housards surprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, et en amenèrent 50 prisonniers. On apprit par leur dé-

position que Mr de Bathyani étoit venu de Bavière sur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes; on sut aussi qu'il avoit jeté 3000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le Roi arriva le 2 de Septembre auprès de Prague avec tous les corps qui composoient son armée; il se campa près de la chapelle de la Victoire; le maréchal de Schwérin et le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie et les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sureté des magasins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siége. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que Mr de Bathyani rassembloit un gros magasin dans la ville de Béraun; des housards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville confirmèrent le rapport. Le Roi fut tenté d'enlever ce magasin: il détacha le général Haa[illegible]

avec 5 bataillons et 600 housards pour s'en emparer. Mr de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, et lorsque Mr de Haake passa le pont de Béraun et qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui passoient la rivière à sa droite et à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussitôt l'attaque et se posta sur des hauteurs où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie et par un gros corps d'infanterie hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le Roi vola à son secours avec 80 escadrons et 16 bataillons; mais Mr de Haake avoit vaillamment repoussé les ennemis et s'étoit dégagé lui-même avant que le secours pût le joindre. Le projet sur Béraun manqua ainsi et Mr de Bathyani fit transporter en hâte son magasin de cette ville à Pilsen. Il auroit fallu sans doute retourner à Béraun, chasser Mr de Bathyani de Pilsen et lui enlever son magasin; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de

profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amasser, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, et de gagner la fin de cette campagne en demeurant en possession de la Bohème; mais les vivres de l'armée étoient mal administrés et les Prussiens manquoient d'un Mr de Sechelles.

Le 10 au soir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; savoir au plateau de St Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la basse Muldau, et à la montagne de Ziska. Le comte de Truchses commandoit la première attaque, le margrave Charles la seconde; la troisième étoit sous la direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, e prit tout de suite deux petites redoutes qu étoient derrière le premier et que les Françc qui les avoient construites appeloient des ni d'hirondelles. Le Roi se trouvoit précisém à la tranchée de Bubenitz; il en sortit a beaucoup d'officiers, pour voir comment t neroit l'attaque de Ziska. Les ennemis ap

çurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avoit si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui est entre le bastion de St Nicolas et St Pierre. Le 15 les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruisirent les écluses de la Muldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle étoit partout guéable et qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart et sans muraille. Mr de Harsch, qui commandoit dans la ville, commença à désespérer de son salut: ce gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz; il prévit l'assaut qu'on se préparoit à lui donner, demanda de capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistoit en 12,000 hommes. Ce siège ne dura que 6 jours; il coûta aux assiégeans 40 morts et 80 blessés. Le même jour les

portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisoit un beau commencement de campagne. On devoit supposer qu'il feroit impression sur les Saxons et qu'ils se déclareroient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il étoit à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner Leipsic, le siége de leur commerce, le nerf de leur état et la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentoit alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le Roi préféroit, étoit de passer la Béraun, de chasser Mr de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilsen et du magasin considérable qu'on y formoit pour l'armée du prince de Lorraine et de pousser jusques aux gorges de Com et de Fort qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvoit se jeter sur Eger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit suivre, en longeant l'Eger, le chemin que le

maréchal de Belle-Isle avoit pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seroient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop stérile pour en fournir, et de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr de Marwitz étoit en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'étoit donc sans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'Empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière, et de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avoit été cause de tous les malheurs que les François et les Bavarois avoient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étoient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédoient encore la Bavière et même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs

c'étoit donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnoit aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz et dans d'autres villes, des vivres pour les troupes et de voir venir les ennemis. Le Roi marqua dans ce moment trop de foiblesse; par condescendance pour ses alliés il déféra trop à leurs sentimens, et craignant d'être accusé, s'il tenoit son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avoit servi au siége de Prague, et l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de

la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux et difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, ce fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés, Tabor passoit pour imprenable; de nos jours elle se prendroit d'emblée. La situation est avantageuse; mais la ville est petite et n'a pour défense qu'une mauvaise muraille. De là en tirant vers le midi vous trouvez la Luschnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois et des rochers, au sortir desquels vous entrez dans une plaine abondante et trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, et d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau se trouve Frauenberg. Ce châ-

teau occupe le haut d'une colline et est devenu fameux par un siège de 6 mois que les François y ont soutenu. Tel étoit le pays où l'armée prussienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 Septembre pour Conraditze. De là le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons et 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, et celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyoit la Muldau et fut obligée de se faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal Schwérin enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laisseroient entre leur camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche suivoient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général Posadowsky. Tabor, Budweis et Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent; mais Posadowsky

n'amena que la moitié de ses caissons, c'est à dire pour 15 jours de farine; les chevaux et les boeufs de cet attirail avoient été négligés au point, que la moitié en avoit péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague que Mr de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates et de housards à Béraun et à Koenigsaal; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devoit faire, et que les communications étant coupées, l'armée prussienne fut 4 semaines sans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui se passoit dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le Roi, de sorte qu'il ignoroit non seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir

le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, et avoir des espions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres et les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche; que la différence de religion inspiroit une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, et que la cour avoit ordonné aux paysans, qui tous sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, et de se réfugier dans les forêts voisines; elle avoit ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourroient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvoit donc que des déserts sur son passage, des villages vides: personne n'apportoit au camp des denrées à vendre, et le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 housards que les Autrichiens avoient

avoient fait venir de Hongrie et qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'étoit qu'un composé de marais, de bois, de rochers et de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer : l'ennemi avoit, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisoit dans le camp du Roi, et les Prussiens n'osoient aventurer leurs batteurs d'estrade; à moins de les compter pour perdus, vu la supériorité de ceux des ennemis; de sorte que l'armée du Roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvoient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le maréchal de Schwérin étoit d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold soutenoit qu'il falloit se porter sur Budweis, qui étoit occupé par Mr de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repassa la Muldau et se campa sur les hauteurs de Wodnian; mais à

peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fausseté de l'avis : cela mit de la mésintelligence entre Mr de Schwérin et le prince Léopold, et le Roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalousie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. Mr de Janus, lieutenant-colonel dans les housards de Thierry, avoit été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor : le besoin en étoit d'autant plus pressant, que les farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 housards à un village nommé Muhlhausen, situé au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé; un corps considérable de housards tomba sur lui : c'étoit un brave homme et il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout son corps fut dissipé. Nadasti fit des ponts à cet endroit même et s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du Roi, qui y étoit tombé malade, et le colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on

pprit que le prince de Lorraine occupoit un amp fort, derrière la Wotawa, à deux milles e Pisek; que les Saxons l'avoient joint, et que on intention étoit de couper les Prussiens de ı Sasawa et par conséquent de Prague, en assant la Muldau derrière l'armée. Le manque e subsistances, l'obstacle que Nadasti mettoit en amasser, la possibilité pour les Autrichiens e faire ce mouvement, détermina les Prus- ens à s'approcher de Tabor; ils passèrent le d'Octobre la Muldau sur le pont de Teyn. 'arrière-garde fut vivement harcelée par des andours et des housards; ils ne réussirent oint à l'entamer comme ils s'y étoient atten- us. Le brave colonel Rouch des housards leur rit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura rop, et rejoignit l'armée, triomphant d'un orps bien supérieur au sien, qui l'avoit atta- ué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour lonner au général Du Moulin, qui étoit déta- hé à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les utrichiens étoient si sûrs de couper l'armée russienne de Prague, que par leurs ordres on massoit des magasins pour eux à Beneschau t même dans le cercle de Chrudim. Le Roi

se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis et Frauenberg étoit mal conçu ; il n'y avoit de-là à Prague aucune ville qui eût seulement des murailles, et dont on pût par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit partout guéable et couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le Roi auroit pu se soutenir entre la Sasawa et la Luschnitz ; mais le manque de vivres est le plus fort argument à la guerre, et le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée prussienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irrésolu si l'on abandonneroit ou conserveroit les postes de Tabor et de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avoit sans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il falloit considérer qu'on avoit été obligé de laisser à Tabor 300 malades ou blessés qu'on n'avoit pu transpor-

ter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens; on résolut donc de laisser garnison dans ces deux endroits, et l'on espéroit que si l'on en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroissoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces postes sur leur chemin et seroient contraints de se rejeter vers Pilsen. Ce raisonnement étoit entièrement faux; car dans un cas pressant, il vaut mieux perdre 300 malades que de hasarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposoit de se battre, il falloit rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, et ces deux misérables trous ne pouvoient pas empêcher le prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugeroit à propos. Mais, disoit-on, le maréchal de Seckendorf étoit déja arrivé en Bavière; il avoit rejeté Baerenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et de Straubingen. Soit: mais les succès des Impériaux ne devoient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudem-

ment, et ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance ; il falloit l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable et qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée : la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avoit amassés pour les Autrichiens. Le Roi le joignit le 14 d'Octobre; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 hongrois avoit fait prisonnier à Budweis le régiment de Creutz et à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver 300 malades, on perdit 3000 hommes. Le Roi, qui se repentoit d'avoir, pour ainsi dire, aban-

donné ces régimens, envoya ordre par huit personnes différentes au général Creutz qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville et de suivre l'armée; mais aucun n'arriva jusqu'à lui, Budweis se rendit, après avoir consommé toutes les munitions que les circonstances avoient permis d'y laisser. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brêche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes soutint un siège de 8 jours, Tabor un de 4 et Frauenberg se rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le seul canal par lequel la garnison recevoit ses eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquassent à l'armée, Mr de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons et un régiment de housards, pour assurer la communication avec le magasin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Prussiens les avoient prévenus à Beneschau, se retira sur Neweclow et delà sur Marschowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons. Le Roi apprit cette nouvelle avec plaisir, dans l'espérance que le moment de venger les affronts

qu'il avoit reçus à Tabor et à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'Octobre après midi, il mit l'armée en marche sur 8 colonnes pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avoient traversés; il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne; les Prussiens s'y formèrent et y passèrent la nuit. Le lendemain le Roi et les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp et qu'il s'étoit posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle dans un terrain marécageux couloit une eau bourbeuse; ce fond séparoit les deux armées. Ce côté étoit entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, et l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avoient servi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendoient à être atta-

qués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens : il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, et les Prussiens reprirent paisiblement leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée où il se trouve 150 escadrons, séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, surtout lorsque c'est un pays de montagnes et de bois, et qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le Roi à choisir un autre camp, où il pût trouver des fourrages et qui en même-temps le rapprochât de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Sasawa à Borschitz et vint se poster auprès de Pyscheli. En même-temps Mr de Nassau fut détaché avec 10 bataillons et 30 escadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroises. Mr de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupoit ; quelques coups de canons mirent l'ennemi en désordre ; il abandonna son poste pour repasser la Sasawa à Rattay. Mr de Nassau les cotoya,

et s'appercevant qu'ils vouloient gagner Kollin avant lui, il les prévint, et s'empara de ce poste. Depuis l'escarmouche de Kamerbourg, personne n'eut des nouvelles de Mr de Nassau, qui de son côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la supériorité sur celles des Prussiens: ils étoient dans un terrain fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Prussiens n'étoient instruits de rien. Les Autrichiens agissoient de tous les côtés pour se procurer cette supériorité sur les Prussiens; ils pensèrent surprendre à Pardubitz avec son régiment le colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magasin: 1500 grenadiers et 600 housards, venus de la Moravie, se déguisèrent en paysans, et sous prétexte de livrer au magasin, ils essayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un autrichien qui lâcha imprudemment un coup de pistolet; les gardes des portes et des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit soixante hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr de Zimernau, et laissa aux ennemis le regret

d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le Roi eut pris le camp de Pyscheli, le prince de Lorraine prit celui de Beneschau; il avoit le pays à sa dévotion, les cercles lui livroient ses vivres et il parvint à subsister quelques jours encore là où les Prussiens auroient péri de faim s'ils y fussent restés : il se porta ensuite sur Kamerbourg, où il passa la Sasawa, dirigeant sa marche sur Janowitz en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince, ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun, étoit d'obliger le Roi d'opter entre la Silésie ou la Bohème. Si le Roi restoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Silésie; et si le Roi tiroit vers Pardubitz, Prague et la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau et digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutoit la sage précaution de choisir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le Roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné sur eux le poste de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain, raison si souvent

alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impossible, le Roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le prince Léopold devoit suivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz, où le Roi prit son camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin et des viandes destinées aux ennemis; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc sur la gauche et l'armée se campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que Mr de Nassau étoit à Kollin et qu'un convoi de pain arriveroit incessamment de Leutmeritz à l'armée pour en faciliter le transport, on garnit c grenadiers Brandeis et Nienburg. Le lend main le prince Léopold rejoignit l'armée; jour d'après on se porta sur Planiany. L'en mi avoit eu dessein d'y venir; aussi y trou t-on d'abondantes subsistances. L'aile dr des Prussiens étoit au couvent de Zasm éloigné d'un quart de mille de la gauch

Autrichiens : des marais et des bois séparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Prussiens. On y envoya avec 8 bataillons et 10 escadrons Mr Du Moulin qui passa par Kollin et couvrit Pardubitz et les magasins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg : il n'y avoit point de temps à perdre, si l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fussent fatiguées de trois marches consécutives, il fut résolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forceroit le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais, qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée ; et quelque diligence qu'on fît dans la suite, il fut impossible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Gross-Gubel, où l'on dressa les tentes. L'armée avoit la ville de Kollin et l'Elbe à dos à la distance d'un demi-mille ; ses deux ailes étoient appuyées à des villages ; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le prince de Lorraine : ce prince se

servit de l'avance que sa position lui donnoit sur celle des Prussiens, et dès le soir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean Baptiste, fort escarpée et qui domine sur tous les environs. Le Roi auroit voulu se battre avant d'avoir consommé ses magasins; une affaire générale convenoit à ses intérêts; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, et ils l'évitèrent toujours soigneusement. Tandis que le prince de Lorraine et Traun s'établissoient sur la cime des rochers, Nadasti vint se placer sur la droite des Prussiens avec 6000 hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, se mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine; Trenck et Moratz se mirent sur la gauche avec leurs troupes légères, pour resserrer l'armée dans son camp et l'empêcher d'en sortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Prussiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voisinage; mais ces corps avoient des défilés devant eux, et on ne pouvoit venir à eux qu'avec désavantage. La mauvaise nourriture des troupes, la misère et les fatigues qu'elles avoient souffertes, occasionnèrent un grand

nombre de maladies; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyssenterie; les officiers n'étoient pas mieux; les fourrages du camp étoient consommés; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la saison devenoit plus rude de jour en jour; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kollin et à cantonner les troupes pour conserver et rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de Novembre et fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu sur ce terrain engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kollin, postés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville; d'où elles dominoient sur tout le terrain: Kollin et Pardubitz devenoient alors des postes importans, parce qu'ils assuroient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, et derrière cantonnoient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kollin; mais ils

y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la Reine avec toutes les troupes hongroises tentèrent une nouvelle attaque et furent partout repoussés vigoureusement; ils y perdirent 300 soldats tués: Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyoit la campagne finie et auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient essuyées en Alsace et en Bohème: la cour de Vienne pensa autrement, et elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le Roi se flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ses quartiers entre l'Elbe et la Sasawa, dans le dessein où il étoit de tomber dessus par Pardubitz et Kollin, et de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau et de Chrudim. Il avoit pris son quartier à Turnow, proche de Bardubitz; celui du prince Léopold étoit peu éloigné de Kollin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui sembloient dénoter qu'il avoit quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites

on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçoient un grand dessein, qui devoit s'exécuter le 18 de Novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faisoit travailler à des échelles dans tous les villages voisins, et le général Nassau avertissoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où se trouvoit l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des postes d'infanterie, et 40 escadrons de housards étoient distribués entre deux, pour veiller aux patrouilles et sur les moindres mouvemens des troupes de la Reine. Par ces précautions le Roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le passage de l'Elbe; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le Roi y envoya Mr de Rottembourg avec ses dragons et trois bataillons, pour en renforcer la garnison. Ce jour critique, le 18, arriva enfin et ne produisit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches et de contremarches; le 19 parut plus décisif. On entendit

dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon et un feu d'infanterie assez vif. Le Roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tiroit ; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendoit, se tiroient à la droite de l'armée ; et comme le général Nassau s'étoit attendu à quelque entreprise du prince de Lorraine sur son poste et qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de housards fit au Roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la Reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz ; que la négligence des patrouilles avoit été cause qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour ; que le lieutenant colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvoit le plus proche, y avoit marché ; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repoussé trois fois les grenadiers autrichiens ; que pendant 5 heures il avoit disputé ce passage au prince de Lorraine ; que les housards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin

par des ulans qui s'étoient glissés dans les bois voisins, faute de secours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe étoit fâcheux, soit que la négligence des housards en fût cause ou non, et cette entreprise décidoit de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin auroit été perdu ; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui étoit au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que 3 bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous, le soir à 9 heures, campée en front de bandière, à l'exception du corps de Mr de Nassau qui étoit à Kolin, et de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis et l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers et 100 hommes tant morts que blessés à l'affaire de Solnitz, qui sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant 5 heures le passage

de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient : la Reine seroit trop heureuse si elle avoit dans son armée des officiers comme ce héros.

La situation critique où se trouvoient les affaires, porta le Roi à rassembler les principaux officiers de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il y avoit à prendre. La question rouloit sur deux objets : marcheroit-on à Prague pour se maintenir dans le royaume, ou évacueroit-on Prague et la Bohème pour se retirer en Silésie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puisqu'il y avoit encore quelque amas de farine à Leutmeritz, et qu'en abandonnant Prague on seroit en même-temps obligé d'abandonner la grosse artillerie que les chemins ne permettroient pas de traîner avec soi, outre le risque que la garnison avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz et la Lusace les frontières de la Silésie. Le Roi étoit du sentiment qu'il falloit marcher en Silésie, parce que c'étoit le parti le plus sûr. Le projet de se main-

tenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons en auroient fait autant sur leurs frontières, de sorte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, et de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où seroient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins, etc. Comment le général de Marwitz avec 22,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Silésies contre l'armée du prince de Lorraine ? Ces raisons décidèrent pour le retour en Silésie, où l'armée trouvoit toutes les ressources dont elle avoit besoin pour se rétablir, où les places fortes étoient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étoient, le Roi ne faisoit de perte en se retirant de la Bohème que celle de sa grosse artillerie. Tous les généraux se rangèrent de cet avis.

La résolution qui avoit été prise sur le champ, devoit être exécutée de même. Le Roi fit partir un homme de confiance et de ressource, nommé Bulow, son aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainsi qu'à la garnison de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. Mr de Nassau fut instruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le Roi feroit vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut assez heureux pour traverser des détachemens de housards ennemis, et pour porter ses ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus nécessaire, que la garnison de Prague n'avoit de subsistances que pour six semaines, et que la faim l'auroit contrainte de se rendre, si l'on avoit attendu ce terme. Le 20 de Novembre le Roi s'approcha de Chlumetz, afin de seconder les mouvemens de Mr de Nassau; il demeura dans ce poste, pour laisser à ce détachement le temps de gagner Bitschow et Néchanitz. Le 22 l'armée se mit entre Pardubitz et Koenigsgraetz, au village de Woititz, qui couvroit le

défilé de Néchanitz. Les malades et le bagage sous une bonne escorte prirent les devans pour la Silésie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr de Nassau et l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Koenigsgraetz, pour se cantonner dans les villages qui sont en deça de l'Elbe. On resta le 25 et le 26 dans cette position. Le 27 l'armée se partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la seconde, que le Roi conduisoit, passa par les gorges de Braunau; et la troisième, conduite par Mr Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans sa marche. La brigade de Truchsès, qui étoit à la seconde colonne et qui en faisoit l'arrière-garde, fut attaquée en passant le ruisseau de la Métau proche du village de Pless. Truchsès s'amusa mal à propos à escarmoucher avec les pandours, et il eut 40 hommes tant morts que blessés. Ce qui caractérise bien l'esprit hongrois, c'est qu'au milieu de cette escarmouche quelques cochons se mirent à crier dans le

village de Pless; ce fut le signal de la trève, les pandours abandonnèrent les Prussiens et coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimoient mieux manger que de se battre: il y a surement dans l'histoire peu d'exemples d'escarmouches aussi vives, qui aient eu un dénouement aussi grotesque. La colonne de Mr Du Moulin fut attaquée au village d'Else, mais avec si peu de vigueur, que cela ne mérite aucune considération. La colonne où étoit le Roi arriva le 4 Décembre à Tannhausen; le vieux prince d'Anhalt y arriva presque en même-temps. Le prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faisoit craindre pour ses jours. Le maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur et quitta l'armée avant le retour en Silésie. Le Roi fut obligé de se rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine, et de préparer en même-temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives au cas que les circonstances l'exigeassent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite: Mr de Winterfeld ramena heureusement son détachement de Leutmeritz en Silésie; il

fut harcelé en chemin, mais ses bonnes dispositions tinrent les Hongrois en respect. La garnison de Prague ne suivit pas littéralement les ordres qu'elle avoit reçus. Mr de Einsiedel devoit faire sauter les ouvrages de Wischerad et de St Laurent, il devoit faire crever les canons de la grosse artillerie et en brûler les affûts, jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la Reine avoit été armée. Mr de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre seroit révoqué; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ : il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de Novembre que la garnison sortit de Prague. Mr de Einsiedel avoit si mal pris ses précautions, que ses troupes défiloient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mi-

traille qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain et de provisions. Quand Mr de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui disputer le chemin de la Silésie; car le prince de Lorraine n'avoit suivi le Roi que jusqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, et les Saxons celle des cercles de Buntzlau et de Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland et à trois des frontières de la Silésie, il apperçut un gros corps et apprit par des transfuges et des espions que c'étoit une partie du corps saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2000 grenadiers autrichiens s'étoient joints. Mr de Einsiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverseroit la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avoient fait de si grands abattis sur le

chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette saison. Mr de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr de Einsiedel laisseroit périr les troupes de froid et de misère, fit reconnoître les chemins de la Lusace et prit en même-temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, saxon de naissance, déserta la nuit et avertit le chevalier des desseins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche et entra en Lusace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défense, et ils furent instruits en même-temps qu'un gros corps prussien, aux ordres de Mr de Nassau, défiloit par la Silésie pour leur tomber à dos; ils étoient si occupés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. Mr de Rottembourg cheminoit toujours; un colonel Vitzthum, qui commandoit sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il auroit à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnheim,

sous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens; mais Rottembourg, en l'accablant de politesses, poursuivit sa route et arriva le 13 Décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème et même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte, nommée l'invincible, que Philippe II d'Espagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohème que partout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée et la sortie également dangereuses. Prît-on même la ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints par la rigueur de la saison de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peu-

vent fournir des subsistances pour de grandes armées; les fourrages secs et le fourrage verd ne sauroient y manquer: mais d'autres cercles montueux et chargés de bois sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable; et si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer, en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges et de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le Roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohème. On sait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut se souvenir que le ventre en est le fondement; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les Saxons avoient accédé au traité de Worms; ou il falloit les forcer à

changer de parti, ou il falloit les écraser avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le siège de Prague et envoie un foible détachement à Béraun contre Mr de Bathyani; si les troupes n'avoient pas fait des prodiges de valeur, il auroit été cause de leur perte. Prague prise, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr de Bathyani, de l'écraser avant l'arrivée du prince de Lorraine, et de prendre le magasin de Pilsen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner en Bohème : ils auroient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps ; de sorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au Roi, mais aux commis des vivres, qui se faisoient payer les livraisons et laissoient les magasins vides. Mais comment ce prince eut-il la foiblesse d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor et à Budweis, lorsqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ses

intérêts, ni aux lois de la guerre? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à sa suite. Enfin étoit-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr de Traun y joua le rôle de Sertorius, et le Roi celui de Pompée. La conduite de Mr de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le Roi est convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et Mr de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité: la première les enivre de présomption; la seconde les rend circonspects et modestes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.*

1745. A peine le Roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appeloient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz. Mr de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, se retira avant l'approche

l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel et Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. Mr de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le Roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 Janvier*) il passa la rivière et marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour et passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche Traun abandonna le poste de Neustadt et reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid et beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-

*) 1745.

garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jaegerndorf et à Troppau. Mr de Nassau, avec un corps de 6000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor et de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestoient; Mr de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois de Troppau, et fondit brusquement sur Oderberg et de là sur Ratibor, dès que Mr de Traun fut de retour en Moravie : 3000 ennemis furent surpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, voulurent se sauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui se pressoit d'y passer, le fit rompre; en même-temps les Prussiens forcèrent la ville, et ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée, se noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr de Nassau et se retira de Plesse dans la principauté de Teschen. Dans ce temps-là Mr de Lehwald s'avançoit vers Wenzel Wallis, qui s'étoit porté sur Habelschwerd. Cette ville

est située dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, et se trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, postés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front serpentoit un ruisseau dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr de Lehwald; il *) attaqua les Autrichiens, les troupes surmontèrent tous les obstacles, elles franchirent le ruisseau, gravirent la montagne et fondirent si brusquement et avec tant d'audace sur l'ennemi, qu'ils le chassèrent de son poste. Les Autrichiens tentèrent de se reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers prussiens, qui les poursuivirent la bayonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière et la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 housards, qu'on crut suffire dans un pays montueux et difficile; s'il

*) 13 Février.

avoit eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auroient échappés. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent 3 canons et firent 100 hommes prisonniers; il ne leur en coûta que 30 soldats tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avoit rendu un service important au feu Roi au siége de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens et ôtèrent aux troupes de la Reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver et demeura tranquille chez soi.

La fortune avoit encore marqué sa faveur aux Prussiens par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse étoit accouchée *); ce qui assuroit la succession à la branche régnante, qui jusqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du Roi. A Berlin la cour attendoit l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV

*) 25 Septembre 1744.

envoyoit à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'étoit rendu à Munich, de là à Cassel, où il fut averti d'éviter pour se rendre à Berlin le chemin par le pays d'Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberstadt. Le maréchal, imbu de son caractère d'ambassadeur et du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, et par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, et il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France souffroit de l'affront que les Hanovriens lui faisoient dans la personne de son ambassadeur. On disoit à Versailles que les Hano-

vriens avoient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté impériale et au droit des gens, en arrêtant sur les grands chemins et comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On disoit à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier françois qui passoit sans passe-port sur les terres du roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit: qu'on regardoit le maréchal de Belle-Isle comme officier et non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile et n'étant valable qu'à la cour où le ministre est accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, et qui l'avoit contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Bronswic. A ces désagrémens publics qu'essuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La duchesse de Châ-

teauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du Roi réveilla ses premiers feux; l'amour que la religion avoit offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le coeur du Roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négocioit son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avoit tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvoit plus satisfaire; et des regrets inutiles émurent si vivement sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés et à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, désignation préférable au titre de Saint et de Grand que la flatterie et rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvoit des contre-temps, la Prusse étoit exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de

1744 en Bohème : d'auxiliaire elle étoit devenue partie belligérante, et le théâtre de la guerre, qui avoit été en Alsace, s'étoit transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'étoit manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au coeur des anciens états prussiens. Il falloit, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, et avec cela même il auroit été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisoient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'étoit engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le Roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ses engagemens; il parut par sa réponse qu'il étoit aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de Janvier de l'année 1745. Il poussa la bienfaisance à l'excès, et la libéralité

à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence : il perdit deux fois ses états, et sans sa mort qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il seroit sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'Empereur avoit légitimé l'association des princes qui avoient pris sa défense; toutes leurs démarches avoient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaison étoit détruit. Les princes de l'Empire n'avoient plus un but commun, et les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Prusse. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenteroit l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. A Versailles on regardoit en secret la mort de l'Empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des subsides considérables, et l'on se flattoit de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne

paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du roi d'Angleterre et que l'électeur de Maïence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on opposer au grand duc de Toscane? L'électeur Palatin étoit trop foible, le jeune électeur de Bavière n'avoit point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui sembloit exclure l'électeur de Saxe; il ne restoit donc que le grand duc de Toscane, soutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglois et par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentoit les difficultés qu'elle rencontreroit cette fois à exclure le grand Duc du trône; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avantageuses. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour sur Auguste III, roi de Pologne. Mr d'Argenson saisit vivement cette idée, dans la vue de

brouiller par cette rivalité le roi de Pologne et la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'opposition à l'exécution de ce projet que de la part de la Prusse, étant exactement informé des sujets de mécontentement qui subsistoient entre ces deux princes.

En effet le roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le roi de Prusse irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguste avoit essayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maison d'Autriche, et qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique sanction. Il représenta à la diète de Varsovie la nécessité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour résister aux desseins d'un voisin ambitieux qui alloit incontinent fondre sur la république : il conclut une alliance offensive et défensive avec la Russie ; tout le monde se disoit à l'oreille que c'étoit contre la Prusse. Le roi de Pologne ayant passé par la Silésie pour se rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impostures qu'il ne débitât, tant à Varsovie qu'aux autres cours de l'Europe, sur le peu d'égards

qu'on avoit eus pour sa famille et pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvoient ces exemples bons pour eux et mauvais pour les autres. On avoit offert au roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de marier la princesse Marianne sa fille au fils de l'Empereur. Les ministres françois et prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le comte de *** et pour lui persuader de prendre le parti de l'Empereur : le tout en vain. La place étoit déjà prise et occupée par les Anglois, les Autrichiens et les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le Roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6000 hommes. Dès que les

Prussiens furent en Bohème, 22,000 Saxons se joignirent aux Autrichiens, et la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres et des munitions de guerre ; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contretemps, révolta leur amour propre et augmenta encore la haine qu'ils avoient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte *** attribua leur malheur à son habileté; il dit que la reine de Hongrie devoit la Bohème à la valeur des troupes saxonnes, et se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

***, non content de ces fanfaronades, avoit surtout à coeur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeler qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. ***, à force de récompenses, engagea un Staroste nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre prussien l'avoit corrompu moyennant la somme

de 5000 ducats; ce qu'il fit d'un air repentant et d'un ton de vérité qui auroit pu séduire; mais il fut sévérement examiné et confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche et l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'est l'ordinaire dans les états républicains, où la liberté ne subsiste que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Prusse de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguste III. Ç'auroit été le moyen de susciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Prusse qui, loin de vouloir attiser le feu de la guerre, désiroit de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit si vivement offensé, et qui vouloit retourner en Saxe, toutes les suretés qu'il pouvoit souhaiter pour son passage par la Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnoit au-

trefois à sa cour, il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'Empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. *** et son épouse se rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que *** fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saül, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenstein, ministre de la Reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettoit au roi de Pologne la principauté de Glogau et celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale et à donner sa voix au grand duc de Toscane; il offroit de plus de porter son corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère sur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simplement d'avoir soin de ses intérêts à la pacification générale, et qu'elle promit au comte ***

la principauté de Teschen avec la dignité de prince de l'empire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas naturel que le Roi ait été séduit par ces dernières conditions : la vraisemblance donne du poids au partage de la Silésie stipulé par le traité; et ce qui augmente les apparences, c'est que le comte de St Séverin, qui étoit pour lors ambassadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit assez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne et celle de Dresde augmentoient les ombrages que la Prusse en devoit prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Prusse à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** sur l'usage auquel il destinoit les troupes saxonnes qui étoient en Bohème, et en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, si ces troupes attaqueroient les provinces de la domination prussienne ou non. *** battit la campagne et crut dissimuler ses intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorsque la France fit proposer au Roi de mettre la couronne impériale

sur

sur la tête d'un ennemi qui l'avoit si grièvement offensé. Si ce prince n'avoit consulté que son ressentiment, il auroit rejeté bien loin une semblable proposition. Il prit un parti plus modéré. La saine politique demandoit qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ses prétentions et celles de la reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables ; alors le Roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maison d'Autriche, il pouvoit frustrer Auguste du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impossible dans l'exécution, c'est que la couronne impériale et celle de Pologne ne pouvant pas se réunir sur la même tête, il auroit fallu préalablement qu'Auguste abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis selon les lois de ce royaume. Le roi de Prusse ne fit donc point le difficile, se prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr le chevalier de Court avoit été chargé de cette négo-

ciation à Berlin : il s'étoit attendu à trouver de la part du Roi plus de résistance à consentir à l'élévation de son ennemi, et il regarda son consentement comme une marque de la condescendance de ce prince pour sa cour.

Mais le Roi n'eut pas lieu d'être aussi satisfait des plans que ce ministre proposoit pour la campagne prochaine. Malgré ses paroles emmiellées, on s'appercevoit que le dessein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ses alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les subsistances de l'armée de Bavière ; on vouloit différer le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient assiéger Passau, les François Ingolstadt, et personne ne pensoit aux entreprises que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein ; les François vouloient la renforcer et la laisser dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devoient se porter en Flandre, où Louis XV avoit résolu de faire une seconde campagne ; et la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de

Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le Roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire changer de sentiment le ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, et leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, et la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie et le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage et de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohème pour favoriser l'élection du grand Duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse et tous les alliés du défunt Empereur. Quand même ce moyen n'auroit pas été suffisant pour exclure entièrement le grand Duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, et qui gagne du

temps a tout gagné. Le Roi insistoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, et qu'elle s'assemblât aussitôt que les Autrichiens commenceroient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens et les Bavarois fissent leurs efforts en même-temps contre leurs communs ennemis. Il avertissoit aussi ses alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la Reine, qu'autant qu'il pourroit être suivi de ses subsistances; qu'ayant les Autrichiens et les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avoit besoin de redoubler de prudence, et que si les François ne prenoient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouveroit nécessité à faire sa paix avec la reine de Hongrie. Les François envoyèrent sur cela Mr de Valori à Dresde, pour persuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varsovie; l'ascendant des Russes à cette cour, et les guinées angloises lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le grand Duc deviendroit empereur, que l'armée des alliés seroit malheureuse en Bavière, que les François n'auroient à coeur que leur campagne de Flandre et que leurs alliés feroient sagement de penser à eux-mêmes. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile; mais les tisons de la discorde jetoient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, et la bourse des grandes puissances n'étoient pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hasard une négociation avec les Anglois; ils se fondoient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, et sur une révolution qui venoit d'arriver dans le ministère anglois. Depuis que le lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation angloise avoit changé de dispositions à son égard. On lui reprochoit d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le Roi à renvoyer un ministre qui étoit entré dans toutes ses vues, et qui couvroit sous l'apparence de

l'intérêt national tous les pas que George faisoit en faveur de son électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, et fut obligé de les remettre au duc de Newcastle. Le lord Harrington devint ministre; le peuple appela ce nouveau conseil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composoient, étoient de cette famille. Ces nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité; plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua: On pourvoira Don Philippe d'un établissement en Italie; la France gardera

de ses conquêtes, Ypres et Furnes, moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois; tous les alliés reconnoîtront empereur le grand duc de Toscane; la Prusse demeurera en possession de la Silésie selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres anglois déclinèrent la négociation sur ces articles; c'est que le Roi désiroit la continuation de la guerre, et qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelhams pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie et en même-temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, étoit alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podéwils, ministre de Prusse auprès des états généraux, que le traité de Varsovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conséquent le roi de Prusse ne pouvoit point se flatter de réussir par des négociations, mais devoit s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramoient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre prussien à Londres ne

conciliassent entièrement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendoit que les occasions pour le servir. Le conseil de mylord Chesterfield étoit le meilleur qu'on pût suivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du Roi se tourna sur tous les objets qui pouvoient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans, sans doute, étoit de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie étoit remontée et complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les états avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le Roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le Roi partit *) de Berlin pour se rendre en Silésie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Ba-

*) 15 Mars.

vière avoit signé avec la reine de Hongrie le traité de Fussen. Voici comment cette paix fut amenée : Immédiatement après la mort de l'Empereur, Seckendorf s'étoit démis du commandement de l'armée; mais il en avoit si mal disposé les quartiers, que ces troupes étoient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupoient, étoit trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes et du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, et jugèrent par la position des Bavarois et de leurs alliés qu'ils en auroient bon marché. Mr de Bathyani prévint ses ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient se rassembler qu'à la fin de Mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisoient toutes ses forces, il paroît entre Braunau et Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés et leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen et Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avoient amassés, en même-temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à

passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, et chasse les Bavarois fugitifs au delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père et de son grand-père; il se retire à Augsbourg. Mr de Ségur, avec les François et les Palatins qu'il avoit sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même-temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvoient à Friedberg, Seckendorf reparut à la cour de l'électeur de Bavière, dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne et avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience et accablé de malheurs. Les François avoient déjà, dès la campagne précédente, soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce

qu'on devoit attendre de lui : on l'avoit trouvé sans énergie lorsqu'il attaquoit l'ennemi, et mou dans la poursuite lorsqu'il pouvoit le détruire. On l'accusoit d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer, pieds et poings liés, à leurs ennemis. On avançoit même qu'il avoit reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages; on pouvoit lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune électeur ; il lui montra des lettres supposées du roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avoient remportés en Flandre et en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale.

L'électeur, jeune et sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorf l'avoit environné. L'Empereur son père lui avoit dit en mourant: „ N'oubliez jamais les services que le roi de „ France et le roi de Prusse vous ont rendus, „ et ne les payez pas d'ingratitude. „ Ces paroles, qu'il avoit dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts; mais l'abyme où il se trouvoit, les impostures de Seckendorf et l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 d'Avril de l'année 1745. Par ce traité, la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement et promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses états; de son côté l'électeur renonça pour lui et pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avoit aux états de la maison d'Autriche: il adhéra à l'activité de la voix de Bohème et engagea la sienne pour l'élection du grand Duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seroient point inquiétés dans leur retraite, et que la reine de Hongrie s'engageroit

à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois et les menèrent comme prisonniers en Hongrie, et que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, et que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria*, et pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année ? L'Empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le Roi avoit bien pris ses mesures pour se défendre; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir, qu'alloient dépendre la réputation et la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre et sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que Mr de Gages avoit pris son quartier à Terny, et qu'il établit ses Espagnols et ses Napolitains des deux côtés du Tibre. Mr de Lobkowitz avoit son quartier à Imola; l'armée de Don Philippe étoit en partie en Savoie et en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée françoise et espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène; Mr de Gages marcha à lui, le battit le 31 Mars auprès de Rimini, lui prit 700 prison-

niers, le poursuivit jusqu'à Lugo : le prince Lobkowitz se retira de là par Boulogne, passa le Panaro et se posta à Campo Santo. Mr de Gages passa presque en même-temps le Panaro auprès de Modène, et s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'infant par l'état de Gènes. Mr de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais Mr de Gages passa l'Apennin et la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harceloient son arrière-garde, il défila sous les murs de Gènes et gagna la vallée de Polsevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe et Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de Juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, et continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglois qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage, et leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne et de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent assez rusés pour leur brûler huit maga-

sins aux environs de Ventimiglia ; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne et joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'infant. Les Autrichiens, qui ne connoissoient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le maréchal Traun, qui s'étoit surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème : ils choisirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, et le comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Lichtenstein, auquel la cour avoit déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr de Gages que ne l'avoit été son prédécesseur, tant le génie de cet espagnol avoit d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, et se joignit avec l'armée napolitaine et espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro et se posta au confluent de cette rivière dans le Pô

auprés

auprès du bourg nommé Bassignano. L'Infant saisit cette occasion; il fit investir Tortone et marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au delà du Pô, brûlant et détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de 8000 espagnols et napolitains arriva de la Romagne sous les ordres du duc de la Vieuxville, passa par le grand-duché de Florence, prit Plaisance et sa citadelle, et contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passe aussitôt le Pô à Parpanasso, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 Septembre à Bassignano et remporte la victoire; il met le siège devant Alexandrie, qui se soumet à la citadelle près; Valence, Vigevano et beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenstein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affoiblie et découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différent; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au déla-

brement des affaires : personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Casal, Asti et Lodi au roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan et bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Espagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue et de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces succès rapides étoient dûs au génie de Mr de Gages et en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante ; elle assoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédassent les citadelles de Milan et d'Alexandrie : un peu d'activité auroit suffi pour les en rendre maîtres ; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandoit sous lui. A l'ouverture

de la campagne les François firent de fausses démonstrations sur différentes places, et ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, étoit défendue par une garnison de 9000 hollandois: la bonté de ses ouvrages, et la force de la citadelle, que Vauban avoit construite, préparoit aux assiégeans bien des obstacles et des difficultés à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland et du maréchal Koenigseck n'avoient que 50,000 hommes à opposer aux forces des François; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay et vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voisinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de Mai. Les alliés sentant de quelle importance il étoit pour eux de sauver Tournay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siège. Du côté du sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choisit un terrain qu'il crut assez avantageux pour renverser

les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siège qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer: il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie et de canons le village d'Antoing situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui se trouvoit à l'extrémité de sa gauche; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisoit sa troisième ligne; de plus, le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit sur l'autre rive de l'Escaut; trois redoutes lardées d'infanterie et de canon couvroient son front de bataille; vers la gauche de son armée régnoit un bois où les François firent des abattis pour le rendre impraticable. Le 11 de Mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary et se forma dans la plaine sur deux lignes vis-à-vis de l'armée françoise. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandoises devoient attaquer les villages de Fontenoy et d'Antoing; elles s'y portèrent mollement et furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour

s'emparer des redoutes qui couvroient le front de l'armée françoise. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse et ne l'exécuta pas. Mr de Koenigseck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail et qu'il n'avançoit pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée françoise, en laissant les villages et les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avoit réussi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces postes auroit été fait prisonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Hoechstaedt; mais l'événement ne répondit pas à son attente. Mr de Koenigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoing et le bois de Bary; en avançant il reçut le feu croisé qui partoit du village et des redoutes; ses flancs en souffrirent et se rétrécirent; son centre, qui en souffroit moins, continuoit d'avancer, et comme ses ailes se replioient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre et par la confusion se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua et renversa les gardes françoises,

perça les deux lignes et auroit peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avoient mieux su profiter de la confusion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée françoise; il étoit aisé de séparer leurs colonnes en deux, et par un à droit et un à gauche ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur restoit opposée; ils auroient dû en même-temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées; il est probable que c'en auroit été fait des François, si les alliés avoient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du Roi et par les Irlandois qu'il avoit mis en réserve, et il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois se virent ainsi assaillis à leur tour; on les pressa de tous côtés, en front comme sur leurs flancs: après une vigoureuse résistance ils plièrent, se rompirent, et les François les poursuivirent jusqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, et une partie de leur

bagage. Ils se retirèrent par Leuse sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux François et le champ de bataille et la ville de Tournay. Louis XV et le Dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière; depuis, les soldats françois n'appeloient leur Roi que *Louis du moulin.* Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au Dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglanté et couvert de morts: „ Vous voyez ici „ les victimes immolées aux haines politiques „ et aux passions de nos ennemis; conservez-„ en la mémoire, pour ne point vous jouer de „ la vie de vos sujets, et pour ne pas prodiguer „ leur sang dans des guerres injustes. „ Le maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en Général, reçut du Roi les éloges les plus flatteurs; il sembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venoit de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu'il prenoit avec

le public, qui attendoit de plus grandes choses encore du maréchal de Saxe en santé que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe se vit inondée de gazettes versifiées, qui annonçoient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occasion le temple de la Victoire l'emporta sur celui des Muses. La prise de Tournay attesta la victoire des François. La garnison, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, se rendit le 19 de Juin. La capitulation fut signée à condition que les 4000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun service pendant l'espace de 18 mois contre les François.

Louis XV renforça son armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr de Maillebois, qui servoit en Italie. Un détachement fait si mal à propos, choque également les règles de la guerre et de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque discussion, le lecteur trouvera bon, pour son intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuisé tous les ressorts de sa politique

pour persuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avoient point rebutée ; au contraire, elle continuoit à négocier à Dresde. Le comte de St Séverin, qui avoit bien servi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du comte de ***, parce que la finesse du saxon ne s'accommodoit pas de l'esprit clairvoyant du négociateur françois. *** fit tant que Mr de St. Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci se crut plus fin que *** ; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre ; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du saxon. *** lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'opposer à l'élection du grand duc de Toscane, et de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandoit sur le Rhin ; d'autant plus que la France pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége ; ils n'examinèrent ni le peu de sincérité de ce conseil, ni si le parti qu'on leur propo-

soit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoiblissant ainsi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le grand Duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, et l'amour propre du ministère de Versailles lui interdit jusques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée françoise en décampoit. Elle se mit en trois corps, dont l'un se posta à Courtray, le second à St Guislain et le troisième à Condé. Mr du Chaila battit un détachement de 5000 hommes sous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avoit fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Brugges et Oudenarde n'étant plus protégées, se rendirent aux François, et cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende et d'Ath, après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver derrière

la Dendre. Cette campagne rendoit aux armes françoises l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV subjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit aussi vîte qu'il l'avoit conquis; au lieu que Louis XV assura ses possessions et ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Espagnols et les François avoient ouvert la campagne en Italie et en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entrassent en action en Silésie. L'armée prussienne et celle des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de Février, et elles avoient également besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues. Le Roi pouvoit prévenir ses ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il risquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. Ç'auroit été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt mille

chemins qui conduisent de la Bohème et de la Moravie en Silésie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr étoit d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortiroit de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie et d'amener à la fin de l'arrière saison les troupes dans ce duché pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit simple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit possible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'espérer qu'il réussiroit. L'armée étoit distribuée de façon que 10 bataillons, 10 escadrons et 500 housards formoient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau et Boehmisch-Friedland; ce corps étoit sous les ordres du lieutenant général Truchsès. Le général de Lehwald avec 10 bataillons et 500 housards gardoit le pays de Glatz, sans compter 3 bataillons qui étoient en garnison dans la forteresse, dont Mr de Fouquet étoit gouverneur. Le margrave Charles défendoit les frontières de la haute Silésie

avec 16 bataillons et 20 escadrons. Mr de Hautcharmoy avec 5 bataillons et 16 escadrons occupoit et couvroit la partie de la haute Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neisse. Le Roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y règnoit une maladie contagieuse; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peste, toute communication auroit été interrompue, ainsi que la livraison des magasins; et la crainte de cette maladie auroit été plus funeste pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, et tout continua d'aller son train ordinaire; tant les mots font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes. Peu après l'arrivée du Roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattoient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consumeroient à petit feu; 10 à 12,000 hongrois, sous les ordres du vieux maréchal Esterhazi, des généraux

Caroli, Festetisch, Spleni, et Guillani, faisoient des incursions dans la haute Silésie et pénétroient le plus avant qu'il leur étoit possible. Un major Schafstedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rosenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put se sauver et obtint une capitulation pour rejoindre son régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront et rabattre la présomption de ces troupes hongroises nouvellement levées. Le Roi fit donc des détachemens contr'eux; il se livra de petites batailles qui servirent de prélude aux actions décisives: et comme cet ouvrage est destiné à servir de monument à la valeur et à la gloire des officiers qui ont si bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la postérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr de Winterfeld le fit choisir pour présider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons et 1200 housards, avec lesquels il passa l'Oder à Cosel, tandis que Mr

de Goltz avec un bataillon et 500 housards passoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Esterhazi et ses hongrois. Winterfeld tomba sur le village de Slowentzit, où il fit 120 prisonniers : il entendit un feu assez vif sur sa gauche, il s'y porta d'abord; c'étoient 5000 hongrois qui entouroient le détachement de Goltz; ils furent attaqués et Winterfeld remporta un avantage complet sur eux. Spleni se sauva avec ses housards, après avoir perdu 300 hommes et son bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait assez; il continua sa poursuite et rencontra le lendemain 2000 housards postés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux housards prussiens un ton de supériorité sur ceux de la Reine. Le colonel Wartenberg des housards battit encore un gros d'Insurgens auprès de Creutzbourg et les dissipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'Avril tiroit vers sa fin; il étoit temps de rassembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau et Frankenstein. On prépara des che-

mins pour 4 colonnes et des cantonnemens à Jaegerndorff, à Glatz et à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magasins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'assembler, dénotoient assez leurs desseins; on comprenoit que ces Insurgens et ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Silésie, devoient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, et que leur grande armée pénétreroit en Silésie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lorraine; et s'ils restoient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même-temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer

la

la haute Silésie vers la fin de Mai, à l'exception de la forteresse de Cosel. Les magasins de Troppau et de Jaegerndorff furent transportés à Neisse : Mr de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux et un bataillon de grenadiers ; 4000 hongrois, moitié housards, moitié pandours, l'attaquèrent sans pouvoir l'entamer ; la cavalerie y fit la première expérience de ses nouvelles manoeuvres, et en éprouva la solidité. Il étoit nécessaire d'inspirer de la sécurité aux ennemis, pour que leur présomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce dessein le Roi se servit d'un homme de Schoenberg, qui étoit un double espion ; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il pût lui rendre, seroit de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir se retirer à Breslau, avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet espion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient à Breslau. L'espion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins, et s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le

monde s'en alloit et qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le Roi détacha le général Winterfeld, pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons et 2 régimens de housards de Rusch et de Bronikowsky: il ne tarda pas à se signaler; il défit auprès de Hirschberg 800 hongrois, commandés par un partisan, nommé Putaschitz, et fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de 7000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue; et dans le moment que Nadasti se disposoit à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Moellendorff; il fond sur les ennemis, et les Hongrois sont défaits et ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris.

On sut des prisonniers que Mr de Nadasti avoit ordre de prendre poste à Landshut, et que s'il avoit réussi, le prince de Lorraine l'auroit suivi infailliblement. Tant de capacité et une conduite si sage valurent à Mr de Winterfeld le caractère de major général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeler le margrave Charles de la haute Silésie. La milice hongroise avoit profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la haute Silésie: 6000 housards voltigeoient entre Jaegerndorff et Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le Roi lui détacha les housards de Ziethen, qui se firent jour, l'épée à la main, à travers les Hongrois et lui rendirent sa lettre. Le margrave se mit en marche le 22 de Mai; les troupes qu'il commandoit, faisoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient sa retraite, s'étoient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, et de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie: ils occupèrent la veille

toutes les hauteurs qui étoient sur le chemin du margrave et y établirent trois batteries qui tiroient en écharpe, dont les troupes prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposoit, s'empara des hauteurs voisines et des défilés les plus considérables avec quelques bataillons; et au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler et de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazi, qui faisoit la seconde ligne, le passèrent au fil de l'épée; et après s'être ralliés, attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute et firent un grand massacre des fuyards. Les ennemis laissèrent plus de 800 morts sur la place; leurs troupes irrégulières, qui étoient spectatrices de ce combat, ayant vu le triste sort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du sang de son grand-père,

l'électeur Fréderic Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de suite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle servit d'époque à celle de la cavalerie prussienne. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur se communique à la multitude. L'année 1741 la cavalerie des Prussiens étoit le corps le plus lourd, et en même-temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adresse, de la vivacité et de la confiance dans ses propres forces, il en fit l'essai; il réussit et devint audacieux. Les peines, les récompenses, le blâme et la louange, employés à propos, changent l'esprit des hommes et leur inspirent des sentimens dont on les auroit crus peu susceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les esprits, l'un veut l'emporter sur l'autre, et des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens sont

souvent engourdis par une espèce de léthargie; des secousses fortes les réveillent, et ils s'évertuent et se développent. Le mérite estimé et récompensé excite l'amour propre de ceux qui en sont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques et murales, et surtout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc nécessaire d'exalter dans l'armée la glorieuse action de Jaegerndorff. Le margrave, le général Schwérin et ceux qui s'y étoient signalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendoit avec impatience l'occasion d'égaler, même de surpasser ces héros; tous brûloient de l'ardeur de combattre et de vaincre. Sous ces heureux auspices toute l'armée fut rassemblée le 28 de Mai dans le camp de Frankenstein, à l'exception des troupes qui gardoient les places, et d'un corps de 6 bataillons et de 20 escadrons avec lesquels Mr de Hautcharmoy faisoit face à Esterhazi, pouvant se retirer dans les forteresses de Cosel, de Brieg et de Neisse, au cas que la supériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie.

La situation du Roi étoit toujours critique. La politique lui présentoit des abymes, la guerre des hasards, et les finances un épuisement de ressources presque total. C'est dans ces occasions où l'ame doit déployer sa force, pour envisager d'un oeil ferme les dangers qui l'entourent; où il ne faut point se laisser troubler par les fantômes de l'avenir, et se servir de tous les moyens possibles ou imaginables de prévenir sa ruine, lorsqu'il en est encore temps; surtout ne pas s'écarter des principes fondamentaux sur lesquels on a établi son système militaire et politique. Le projet de campagne du Roi étoit réglé; cependant, pour ne rien négliger, il s'adressa à ses alliés. Il employa, dans cette négociation, tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France étoit la seule puissance dont

il pût attendre quelque chose. Le Roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvoit de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesoit sur lui: il la somma de remplir ses traités à la lettre; et comme l'ennemi se préparoit à faire une invasion dans ses états, il pressoit Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère françois parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère, et voulut que la bataille de Fontenoy et la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le Roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avoit de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvoit dans une situation désagréable et embarrassante, où il s'étoit mis par amitié pour sa Majesté très-chrétienne; qu'il croyoit que ce prince lui devoit quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy et la prise de Tournay étoient à la vérité des événemens

glorieux pour la personne du Roi et avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Peckin seroient des diversions égales. Le Roi ajouta que les François occupoient à peine 6000 Autrichiens en Flandre, et que le péril où il se trouvoit, l'empêchoit de se contenter de belles paroles, et l'obligeoient à demander instamment des effets plus réels. La comparaison du Scamandre et de Peckin déplurent au Roi très-chrétien; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Prusse; et celui-ci se piqua, à son tour, du ton de hauteur et de froideur qui caractérisoit cette réponse.

Pendant ces altercations, nuisibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, composée des troupes de la Reine et de celles de Saxe, s'approchoit insensiblement des frontières de la Silésie. Les Autrichiens étoient venus de Koenigsgraetz et des environs de Jaromirz, et les Saxons de Bunzlau et de Koenigshoff; ils se joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils

ne pouvoient guère s'arrêter en chemin ; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de chose près ; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Du Moulin, et de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant, le plus adroitement qu'ils pourroient, le bruit des préparatifs qu'on faisoit pour abandonner le pied des montagnes et pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, et se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force ; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes ; et lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piege qu'on lui prépare. Comme Winterfeld et Du Moulin avoient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz,

sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du Roi quitta Frankenstein, et occupa, le 29 Mai, le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle passa cette forteresse le 1 de Juin; les corps de Du Moulin et de Winterfeld firent son avant-garde et occupèrent la hauteur de Strigau en deça du Strigauer-Wasser. Mr de Nassau avec son corps garnit le Nonnen-Busch, et l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick et Schweidnitz, de sorte qu'un terrain de deux milles qui sépare Strigau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne presque continue de troupes prussiennes; cette position mettoit le Roi à portée de se procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, et Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avoit pénétré en Silésie par Landshut; delà il avoit poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvoit de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins, savoir: Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus et Cauder. Le Roi fut reconnoître

ces environs, pour examiner les lieux et le terrain où il pourroit placer son armée, et il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, et qu'elles pussent voler à l'ennemi, lorsqu'il paroîtroit dans la plaine; c'étoit ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de Juin les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée prussienne. La partie la plus considérable étoit couverte par le Nonnen-busch, et par des ravins, derrière lesquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes, et pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit aucune résistance. Le prince de Lorraine choisit le village de Langenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même-temps du magasin de Schweidnitz avec son avant-garde, et delà il devoit poursuivre les Prussiens à Breslau. Le duc de Weissenfels avec ses saxons devoit

prendre Strigau et delà se porter sur Glogau, pour en faire le siège. Le prince de Lorraine avoit oublié, dans son projet, qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité. Ainsi les desseins des Autrichiens et des Prussiens se croisoient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre et le tonnerre. Le Roi visitoit tous les jours ses postes avancés; il étoit le 2 sur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein et même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le Roi s'y étoit arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit et descendoit dans la plaine et qui alloit en serpentant de Cauder à Fegebeutel et Ronstock : la poussière tomba ensuite, et l'on apperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui étoit sortie des montagnes sur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyoit au ruisseau de Strigau, et tiroit delà vers Ronstock et Hausdorff; les Saxons, qui

faisoient la gauche, s'étendoient jusqu'à Pilgrimshain. Mr Du Moulin reçut aussitôt ordre de lever le camp à 8 heures du soir, de passer le ruisseau de Strigau et de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze et qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à 8 heures, filant sur la droite en deux lignes et observant le plus grand silence; il étoit même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Strigau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 Juin, à 2 heures du matin, le Roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du combat; nous l'omettrions, si tout ce qui a rapport à une bataille décisive, ne devenoit de conséquence. Voici cette disposition: L'armée se mettra incessamment en marche par la droite sur deux lignes; elle passera le ruisseau de Striegau; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie, vis-à-vis des bosquets de Ronstock;

la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruisseau de Strigau, gardant au loin à dos la ville de ce nom; 10 escadrons de dragons et 20 de housards, qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera en troisième ligne, pour garantir le dos et le flanc de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite: la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ses coups au visage; après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi: pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la bayonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont et le borderont extérieurement

d'infanterie, pour s'en servir, si les circonstances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, et ne les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à son poste, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à passer le ruisseau, que Mr Du Moulin fit avertir qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui sur une éminence, il avoit corrigé sa position; qu'il avoit pris par sa droite, pour se former sur une hauteur opposée à l'autre et par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des saxons qu'il voyoit, qui, ayant eu ordre de prendre la ville de Strigau, furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le Roi se hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 sur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour soutenir l'avant-garde qui devoit prendre Strigau; ils reçurent cette canonade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même-temps l'aile droite de la cavalerie prus-

sienne

sienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, et la gauche de l'aile aboutissant à ces bouquets du bois de Ronstock. Les Prussiens, après deux charges consécutives, culbutèrent la cavalerie saxonne, qui s'enfuit à vau de route; et les gardes-du-corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient présentés au commencement de l'affaire devant Mr Du Moulin. Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie saxonne dans ces bouquets de bois où elle commençoit à se former; ils les poussèrent, et les délogèrent d'une digue où ils vouloient se réformer; delà ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte: les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même-temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. Mr

de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit son quartier, du feu de canon et des petites armes qu'on entendoit; il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Strigau, et n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite et que tous les champs en étoient parsemés; surquoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine, entre le ruisseau de Strigau et les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le margrave Charles et le prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des

Autrichiens se servirent avec intelligence de ces fossés dont nous avons fait mention, et ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern et tous ceux qui furent au feu, se distinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le Roi fit faire un quart de conversion, pour se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; cette droite brossa dans les bois et dans les marais de Ronstock, et lorsqu'elle en sortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avoit déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avoit essuyé un contre-temps: à peine Kiau avec sa brigade de 10 escadrons avoit-il passé le pont du ruisseau de Strigau, qu'il se rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, et donna à Mr de Nassau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire passer à gué. Dès que Mr de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce

qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès; il s'étoit glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfiloit la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion et prépara sa défaite. Mr de Gesler, qui commandoit la seconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, et trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, et se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand et d'un régiment encore dont le nom nous manque: il y en eut beaucoup de tués; et cependant on fit 4000 prisonniers et on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux, mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jaegerndorff) et une infinité d'officiers que leur grand nombre nous

empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même-temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda et s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder et leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis et Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusque sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée, furent, en fait de prisonniers: 4 généraux, 200 officiers et 7000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons, etc. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales et 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts; les ennemis y perdirent 4000 hommes, parmi lesquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne, en morts et blessés, alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie,

en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le général Truchsès, les colonels Massow, Schwérin et During.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendroit la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent des provinces, les hommes sont les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avoit pas été trompé par ses espions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné aussi grossièrement dans le piège qui lui étoit préparé; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, et de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sureté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat, le Roi tira dix batail-

lons de sa seconde ligne sous les ordres du lieutenant général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Du Moulin, et il envoya un de ses aides de camp pour avertir le margrave Charles de prendre le commandement de la seconde ligne d'infanterie pendant l'absence de Mr de Kalckstein. Cet officier, peu intelligent, dit au margrave de renforcer la seconde ligne de sa brigade, qui étoit à l'extrémité de la gauche. Le Roi s'apperçut à temps de cette bévue, et il la redressa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Prussiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruisseau de Strigau, tant le sort des états et la réputation des généraux tient à peu de chose. Un seul instant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'état ne couroit aucun risque; il n'y eut aucun corps de repoussé: de 64 bataillons 27 seulement furent au feu et remportèrent la victoire. Le monde ne repose pas plus surement sur les épaules d'Atlas, que la Prusse sur une telle armée.

Il ne doit pas paroître surprenant que l'on ne poursuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été une suite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuisées; les équipages et les munitions de guerre et de bouche étoient à Schweidnitz: il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine étoit composée des corps de Wallis et de Nadasti qui n'avoient point combattu; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger: les Prussiens occupoient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche; il ne falloit donc pas perdre, par une foule imprudente, ce qu'on avoit gagné par la sagesse. Le lendemain Mrs Du Moulin et Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche, et chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite et le poursuivit jusqu'aux frontières de la

Bohème, après lui avoir tué 200 hommes et pris 130 prisonniers. Mr Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire, le Roi rappela Cagnoni, son ministre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le Roi déclara qu'il regardoit l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Du Moulin et se porta sur Landshut. Lorsque le Roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2000 paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animosité venoit de la dureté des persécutions que les protestans avoient souffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les églises aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le Roi étoit bien éloigné de leur accorder une permission aussi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt se conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offensoient, prier Dieu pour ceux qui les

persécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les paysans lui répondirent qu'il avoit raison et se désistèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança jusqu'à Starkstadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau et qu'ils défiloient à Jaromirz; sur cela elle se posta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland et de Nachod, qui étoit plus commode pour les subsistances; après quoi elle déboucha des montagnes et se déploya le long de la Métau, petit ruisseau dont les bords sont escarpés, qui vient de Neustadt et va se jeter dans l'Elbe auprès de Pless. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe entre Schmirgitz et Jaromirz. Nadasti, dont le corps étoit environ de 6000 hommes, fit mine de disputer à l'avant-garde prussienne le passage de la Métau; mais Mr de Lehwald chassa les Hongrois sans effusion de sang, passa le ruisseau et se campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons et se porta à Caravalhota, d'où le Roi, se mettant à sa tête, poussa jusqu'à Koenigsgraetz et occupa le terrain entre Puseck qui est vers l'Elbe et Divetz qui est sur l'Adler; ce ruis-

seau-ci vient des montagnes de Glatz et se jette dans l'Elbe auprès de Koenigsgraetz. L'armée, sous le commandement du prince Léopold, se campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Koenigsgraetz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe vis-à-vis des Prussiens; il avoit appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourboit vers Pardubitz, et à dos il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch: ce prince avoit établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication avec Koenigsgraetz, où il tenoit un détachement de 800 hommes; il fit élever une redoute devant la ville sur une petite hauteur qui en défendoit l'approche aux Prussiens. Sa position étoit inattaquable; le Roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirz et de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons et de housards, et pour assurer et protéger ses fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Koenigsgraetz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le siège. Cependant l'avant-garde et le corps de bataille

des Prussiens étoient si avantageusement placés, qu'il auroit été impossible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entreprise sur Koenigsgraetz, et il auroit été possible de prendre la ville; mais qu'auroit-on gagné? La ville n'avoit ni fortifications, ni magasins, et l'on auroit été obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'auroit été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que superficiellement des choses, croyoient que dans cette heureuse situation, le Roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neisse et que ses vues devoient s'étendre avec sa fortune. Il n'en étoit pas ainsi cependant. La bataille de Friedberg avoit sauvé la Silésie: l'ennemi étoit battu; mais il n'étoit pas détruit: cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème par lesquelles étoient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avoit perdu l'année 1744 les caissons des vivres; les subsistances ne pouvoient donc arriver au camp que sur des chariots de paysans de la Silésie. Depuis le départ du margrave de la haute Silésie, les Hongrois avoient surpris la forteresse de Cosel, et ils étendoient leurs courses jusqu'au

voisinage de Schweidnitz et de Breslau ; ils alloient se porter sur les derrières de l'armée et en intercepter les subsistances ; d'ailleurs le Roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu transporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Silésie à la discrétion des Autrichiens. Tant de considérations importantes firent que ce prince resta ferme dans son premier projet, c'est-à-dire d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour longtemps. La seule négociation qui convînt alors aux Prussiens, c'étoit celle avec l'Angleterre ; parce que cette puissance seule pouvoit ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, et il avoit mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui étoit ministre à la Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour

sonder le terrain et voir dans quelles dispositions étoient le lord Harrington et la cour.

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus longtemps qu'il seroit possible en Bohème, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'exposer d'autant moins les troupes que Mr de Nassau alloit être détaché pour la haute Silésie afin de reprendre Cosel, et d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi et lui cacher le véritable dessein que l'on avoit de ne rien donner au hasard. Mr de Nassau partit le 25 de Juin avec 12,000 hommes; il passa par Glatz et Reicheinstein, et rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança ensuite jusqu'à Cosel, et fit les préparatifs du siège. Cette place avoit été prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta: ce traître apprit aux ennemis que le fossé n'étoit pas perfectionné et qu'il étoit guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec 2000 pandours il passa le fossé, escalada le bastion et la place, dont Foris étoit

commandant ; il y eut quelque monde de massacré ; le reste au nombre de 350 hommes fut fait prisonnier ; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Silésie.

Pendant que Mr de Nassau étoit ainsi occupé dans la haute Silésie, le Roi mettoit tous ses soins à faire subsister les troupes. Pour cet effet il détacha sa grosse cavalerie vers Opotschna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée prussienne : toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver sa contenance, souvent assez mauvaise, et pour le confirmer dans l'opinion que le Roi méditoit quelque grand dessein, qu'il exécuteroit à l'improviste. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre semaines. Le Roi avoit sur sa gauche un détachement à Hohenbruch ; et par la jalousie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Prussiens pouvoient se porter sur Reichenau et sur Hohenmauth, et le prince de Lorraine se seroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ses vivres. Ses magasins étoient établis en

échelons; le plus voisin étoit celui de Pardubitz; derrière celui-là venoit celui de Chrudim, et plus vers la Moravie celui de Teutschbrod. Si cette marche se fût exécutée, elle dérangeoit toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du Roi en état de tirer ses farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le Roi préféroit d'agir vers sa droite, il pouvoit passer l'Elbe non loin de Smirgitz et prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon et très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fournissoient des fourrages en abondance: delà il donnoit de la jalousie aux Autrichiens sur Pardubitz, et coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Lusace. Ce dernier parti fut préféré au premier, surtout à cause des Saxons, le Roi ayant eu vent que le comte de *** méditoit quelque dessein sur la Marche électorale. Pour mieux cacher ses vues à l'ennemi, le Roi détacha Mr de Winterfeld avec 3000 hommes pour le camp de Reichenau, en même-temps que l'armée fit un mouvement sur sa droite pour passer l'Elbe non loin de Jaromirz, où tous ses détachemens la rejoignirent. La

grande

grande armée appuya sa droite sur un bois, où l'on pratiqua un abattis; sa gauche s'appuyoit à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs et du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr Du Moulin repassa la Métau avec 6 bataillons et 40 escadrons, et se posta à Skalitz, pour assurer la communication des vivres entre Jaromirz et Neustadt, où il y avoit un bataillon en garnison. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a su depuis, que le duc de Weissenfels n'auroit pas suivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes; et celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, et à pousser de part et d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens, il n'y eut que le seul colonel Derchofi qui se signalât à la petite

guerre; il fit quelques prises, que Mr de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne et qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute et sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier et de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle; ils faisoient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenoit pour un homme; ils s'embusquèrent en même-temps dans des broussailles voisines. Les pandours arrivent et tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussitôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers fondent sur eux et font prisonniers tous ceux qu'ils avoient blessés: depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le prince de Lorraine n'avoit cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, et de la garnison de Fribourg, dont l'échange venoit de se faire avec les François; mais en même-temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, ne lui laissant que 6000 saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raison de cette retraite : le Roi avoit été informé que le roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, 6000 hommes de ses troupes à son service. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe; la seule façon de contenir cette cour étoit celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie que Mr de Gessler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvoient s'attendre que le prince d'Anhalt agiroit offensivement contre

eux; ce corps étoit assez fort pour les subjuguer. Un manifeste parut en même-temps, dans lequel on déclaroit que le Roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés et les troupes auxiliaires du défunt Empereur, savoir : les Hessois, les Palatins et les Prussiens; que le Roi, dis-je, se croyoit autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, et à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux états du Roi. Le prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé; il alloit frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut se souvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Versailles; qu'ils refusoient tout secours aux Prussiens; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les unissoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le Roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour base la paix de

Breslau, et le roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puissances de l'Europe à la paix générale. Le Roi promettoit de son côté de reconnoître empereur le grand duc de Toscane. George, après avoir été long-temps balloté entre ses ministres de Hanovre et le lord Harrington, signa ce traité le 22 Septembre. Il paroissoit alors que la pacification de l'Empire suivroit immédiatement la convention de Hanovre: mais il ne suffisoit pas d'avoir calmé les passions du roi d'Angleterre; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puissance naissante des Prussiens. *** à Dresde, et Bartenstein à Vienne jugeoient que le moment en étoit venu, et ils vouloient profiter des circonstances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehaussoit la fierté de la cour de Vienne, et le désir de partager les dépouilles d'un ennemi donnoit de la fermeté à celle de Dresde.

Il sera peut-être nécessaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maison d'Autriche. Depuis la paix de Fussen,

le comte de Ségur avoit pris le chemin du Necker, pour se joindre au prince de Conti. Mr de Bathyani le suivit et traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avoit son quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devoit donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtresse de l'élection; il falloit autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, et empêcher surtout sa jonction avec Mr de Bathyani, qui donnoit une supériorité marquée aux Autrichiens sur les François. Louis XV et le prince de Conti avoient souvent assuré le Roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeroient à l'élection du grand Duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Baerenklau et lui fit passer le Rhin à

Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Hoechst, et se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand Duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Baerenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim et à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite; il se campa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de là à Mouterstadt, où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françoises.

La retraite du prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'Empire et leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison, en considérant la hauteur et le despotisme avec lesquels cette maison avoit gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposoit; et cependant le grand nombre étoit dans ces sentimens. Le roi d'Angleterre avoit à sa dispo-

sition tout le collège électoral ; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Mayence devoit sa fortune à la maison d'Autriche, et n'étoit que l'organe de ses volontés. C'est un ancien usage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Mayence s'acquitta de ce devoir et fixa l'ouverture de la diète au 1 de Juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague et fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux décisions de la dernière diète, qui portoit qu'on laisseroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du grand duc de Toscane de lui donner leurs voix, et l'on avoit jeté les yeux sur la ville d'Erfort pour y assembler la diète ; cela aussi étoit contraire aux lois fondamentales du corps germanique, surtout à la bulle d'or : la foiblesse des François sauva cette transgression à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort

le 1 de Juin. La France donna l'exclusion au grand Duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le coeur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg et de l'électeur Palatin remirent un mémoire à la diète, lequel demandoit l'examen de trois points: 1. si les ambassadeurs invités par l'électeur de Mayence étoient admissibles à donner leur suffrage? 2. si leurs cours avoient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3. si quelques-uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardoit l'ambassadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis; le second désignoit l'ambassadeur palatin, dont le secrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; et presque tout le collège électoral se trouvoit dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui seroit censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, et se retirèrent. Comme une fausse démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne

passa par-dessus toutes les bienséances; et sans avoir égard à ces protestations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de Septembre. L'ambassadeur brandebourgeois et le palatin se retirèrent à Hanau, en protestant contre cette assemblée illicite et schismatique, dont les résolutions et les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le grand Duc fut élu le 13 de Septembre, au grand contentement du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie. Restoit à savoir s'il convenoit mieux au Roi de reconnoître purement et simplement le nouvel Empereur, ou de lui rompre entièrement en visière, en déclarant qu'il ne reconnoissoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juste milieu entre ces deux partis. Il garda un profond silence, parce que, 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverser ce qui s'étoit fait à Francfort, et qu'en second lieu reconnoître l'Empereur sans nul besoin, ç'auroit été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvoit alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissoit déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale

qu'elle avoit placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissoit la représentation à l'Empereur, et réservoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le grand Duc étoit le fantôme de cette dignité et qu'elle en étoit l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disoit du roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance et par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le Roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'Impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyoit déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusoit de rebellion. A ce motif de vanité se

joignoient des raisons d'état plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendoient à établir le despotisme en Allemagne : rien n'étoit donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance ; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle, avec trop d'efficace, les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avoit des raisons différentes. Son objet principal étoit de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, et pour s'en assurer davantage, il espéroit par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie ; il ambitionnoit la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir, et ***, qui croyoit le roi de Prusse aux abois, ne vouloit point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours, empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligéran-

tes. Cependant le roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'Impératrice et le roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnoit au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs, il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà, et d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le Roi mit dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'Impératrice-reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr de Nassau. Cosel lui opposa une foible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6

de Septembre. Mr de Nassau y fit prisonniers 3000 croates, et ne perdit au siège que 45 hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville et y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se porta sur Troppau avec sa petite armée; de là ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage et avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohème, où nous avons laissé l'armée prussienne au camp de Clum et celle des Autrichiens à celui de Koenigsgraetz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandoit le major Tauenzien; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Ce poste étoit très-important, parce qu'il assuroit la communication de la Silésie. Le prince de Lorraine, qui se croyoit plus fort par les secours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, passa l'Adler, et s'établit dans le camp que les Prussiens avoient eu entre Koenigsgraetz et Caravalhota. Les Prussiens firent un mouvement en conséquence; ils mirent l'Elbe devant leur

front, leur droite à Schmirsitz et leur gauche à Jaromirz. Mr Du Moulin garda son poste de Skalitz, et le général Lehwald occupa la hauteur de Pless au confluent de la Métau dans l'Elbe; de sorte que les Prussiens tenoient ces deux rivières. Mr de Valori avoit pris un logement dans le faubourg de Jaromirz; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville et il n'en voulut rien croire. Un partisan autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa par des granges et des jardins; mais par méprise il enleva le secrétaire au lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé d'Arget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres; pour sauver son maître, il dit qu'il étoit Valori, et ne détrompa Franquini que lorsqu'il n'étoit plus temps de prendre le ministre. Par sa position l'armée prussienne étoit inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Métau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le Roi pouvoit se porter derrière l'ennemi et le couper de Koenigsgraetz. Franquini étoit le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit posté dans une forêt nommée

vulgairement le royaume de Silva ; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckstadt et Trautenau ; il tomboit de ce repaire sur les convois qui venoient de la Silésie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer ; souvent il falloit y envoyer des secours ; cela fatiguoit les troupes, et l'on ne se nourrissoit que l'épée à la main.

L'Impératrice-reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, et donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offensivement, et s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Prussiens. Pour l'aider dans une entreprise aussi importante, elle lui avoit formé une espèce de conseil, composé du duc d'Aremberg et du prince Lobkowitz ; elle les envoya tous deux à l'armée, se flattant d'avoir pourvu à tout, et que la fortune qui avoit couronné son époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On sut bientôt dans le camp prussien que Mrs d'Aremberg et de Lobkowitz

avoient

avoient joint le prince de Lorraine, et l'on devina à peu près les intentions de cette princesse. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, vouloit attaquer et ferrailler sans cesse; il envoyoit tous les jours les housards à la petite guerre, souvent même mal à propos, et s'emportoit lorsque Nadasti ou Franquini avoient essuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connoissoit les Prussiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il se seroit contenté de disputer les subsistances, de consumer son ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands succès. Pour le duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le Roi, de sa tente, qui étoit sur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître sa position : on les auroit pris pour des astronomes, car ils observoient les Prussiens avec de grands tubes; ensuite ils délibéroient en-

semble; mais ils ne pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux et trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit et se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un essaim de troupes légères devoit les suivre. Mr de Lehwald ne leur en laissà pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa la bayonnette au bout du fusil de leur redoute, leur prit 40 hommes et les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée et plusieurs se noyèrent. Cette belle action de Mr de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutoit pas pour avoir manqué quelques projets; il en formoit sans cesse de nouveaux et tenta pour la troisième fois de prendre Neustadt. La ville fut investie le 7 Septembre par 10,000 hommes; le Roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin et Winterfeld

à son secours. Winterfeld, avec 300 fantassins du régiment de Schwérin, força le passage d'un bois défendu par 2000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, et furent jetés dans une espèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Prussiens, le siège de Neustadt fut levé; ils repassèrent la Métau et se retirèrent dans leur camp. Mr de Tauenzien, enfermé dans une bicoque sans défense, dont la muraille étoit crevassée en beaucoup d'endroits, avoit soutenu 5 jours de tranchée ouverte contre 10000 ennemis qui l'assiégeoient et qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan considérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban et les Coehorn ne tenir pas aussi long-temps à proportion: ce n'est donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur et l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poste de Neustadt ne pouvoit plus se défendre, depuis que l'eau y manquoit; mais en l'abandonnant on perdoit à l'égard de

la sureté des convois : cependant les fourrages étant tous consumés dans le voisinage, il étoit à propos de changer de position, et l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 Septembre l'armée passa l'Elbe auprès de Jaromirz et se campa à Kowalkowitz, sans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y opposer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux et 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche et l'Oder contre un corps de 6000 ulans que le roi de Pologne avoit levé, et qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ses autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée et Mr Du Moulin en couvrit la gauche.

Il se fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du grand Duc ; le nom d'armée impériale réjouissoit les officiers qui la composoient ; deux jours se passèrent en festins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer ; mais le Roi ne voulut point s'écarter de son plan de campagne. Il résolut donc de transporter son camp à Staudentz ; le chemin qui y conduit, passe par une vallée bor-

dée de bois et de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embusqua auprès du village de Liebenthal, sur le chemin où la seconde colonne devoit passer. Le prince Léopold, qui la conduisoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même-temps que Mr de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de housards, grimpant sur ces rochers escarpés, aida l'infanterie à chasser ce partisan de son embuscade: cette action, la plus hardie que la cavalerie puisse entreprendre, combla Mr de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués et 40 de blessés dans cette affaire. L'armée n'entra que sur le tard dans le camp de Staudentz. Mr de Lehwald avec son corps occupa Starckstadt, et Mr Du Moulin se rendit à Trautenau avec son détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Silésie. Les Prussiens embrassoient ainsi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Silésie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, et l'ennemi n'auroit pas été en état d'y subsister pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit jusqu'au prin-

temps prochain la Silésie à couvert d'incursions. Les fourrages se faisoient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé et difficile qui environnoit le camp: afin de ne point exposer les troupes à quelque affront, il falloit des convois de 3000 chevaux et de 7 à 8000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini étoient tous les jours aux champs; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens Franquini étoit celui qui avoit la connoissance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Silésie; il attaqua avec 4000 pandours entre Schatzlar et Trautenau un convoi de farine escorté par 300 fantassins. Le jeune Moellendorff, aide de camp du Roi, conduisoit ce convoi; il soutint tous les efforts des ennemis, et s'empara d'un cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots et se défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place: la perte de l'escorte fut

légère, à cela près que Franquini détala une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation et à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi; ayant la faveur du pays, il étoit instruit que le dépôt des vivres et la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, et cette connoissance lui suffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville; en trois heures de temps toutes les maisons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes consumèrent. Cette action inhumaine retomba sur ses auteurs, et l'Impératrice-reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne et ses généraux mé-

ditoient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyoit que les Prussiens se préparoient à quitter la Bohème; il les suivit et vint se camper à Koenigssaal, pour les observer de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris selon toutes les règles de l'art. Le Roi avoit affoibli son armée par ses détachemens, et il ne lui restoit pas assez de troupes pour remplir l'espace qu'il avoit à garnir. Mr de Nassau étoit dans la haute Silésie, Mr de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives sur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr de Lehwald à Trautenau: il ne restoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le Roi commandoit, de sorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrain que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuse armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voisines; mais la droite étoit entièrement dominée par un monticule que la foiblesse de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie et des corps de housards sur ces hauteurs, pour en être maître en cas de

besoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au delà d'un demi-mille, à cause des bois, des défilés et des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp prussien; ils défiloient, alloient et venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit son petit camp. L'armée autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du Roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fût de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par là coupé son corps de la Silésie, le Roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de 2000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau et de Koenigssaal, avec ordre de faire des prisonniers et de prendre des paysans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passoit dans le camp du prince de Lorraine. Mr de Katzler s'avança avec

sa troupe, et se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui se glissoient dans les forêts pour lui dérober la connoissance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, et un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivoit; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ et rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, et le 30 de Septembre à quatre heures du matin, pendant que le Roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la poussière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençoient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le Roi se rendit auprès des grandes

gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses et du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la position où étoit l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burckersdorf étoit sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau; il n'étoit point occupé, parce qu'il est situé dans un fond et que les maisons en sont isolées : ce fond bas règnoit depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparoit le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, et sur laquelle on avoit placé les housards et les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au delà duquel règnoit des montagnes et des bois qui tenoient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passoit par un petit défilé et conduisoit ensuite

par une plaine unie à Trautenau ; l'autre partoit de la gauche de l'armée, passoit par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le Roi arriva à ses grandes gardes, il vit que les autrichiens commençoient à se former, et il jugea qu'il seroit plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avoit bien compté que le Roi prendroit le parti de la retraite, et c'étoit sur quoi il avoit fait sa disposition; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, et il est sûr que celle-là lui auroit réussi. Mais le Roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui auroit assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manoeuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par-dessus ces règles et firent un quart de conversion à droite pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi;

cette manoeuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevable; mais les Prussiens ne se présentèrent que sur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient sur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avoient disposées en deux batteries, et d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avoient mal choisi leur terrain; la cavalerie avoit une espèce de précipice derrière elle; elle étoit sur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avoit pas permis de donner une distance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle : ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent

pas le temps de mettre l'épée à la main; ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se réformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans et les firent plier: 5 bataillons dans lesquels consistoit la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avoient été repoussés se réformèrent auprès d'eux, et d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr de Bonin, lieutenant général, et Mr de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venoit de leur droite et qui descendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf; le Roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein.

On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formoit derrière; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau et alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg et Kiau, qui faisoient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, et la menoit battant devant elle en la faisant replier sur la droite des Impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Bronswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit escarpée et chargée de bois;

elle fut emportée cependant : et ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le prince Louis de Bronswic la défendoit contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'étoit alternativement que fonds et hauteurs, ce qui engageoit sans cesse de nouveaux combats ; car les Autrichiens tâchoient de se rallier sur ces hauteurs ; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de soldats débandés ; cavaliers et fantassins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivoit à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstaedt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux et firent 7000 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, et se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le Roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom ; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé ; il ne falloit pas y suivre l'ennemi ;

ç'auroit

ç'auroit été risquer mal à propos et sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir : c'étoit bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au delà de 40,000 ; et même il n'y avoit rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Bronswic : le général Blanckensée ; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour ; les lieutenans-colonels Lange et Wédel des gardes et 1000 soldats ; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'état. On comptoit que le nombre des blessés montoit à 2000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2000 soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, et surtout le maréchal de Buddenbrock et le général Goltz, qui avec douze escadrons en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables ; celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'en-

tamer considérablement; et quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau et bien imaginé. Le poste des Prussiens étoit sans contredit mauvais; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front et d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution : voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine auroit dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau et à dos du camp prussien; en barrant ce chemin, l'armée du Roi n'avoit ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le prince de Lorraine pouvoit aussi en arrivant sur le terrain lâcher cette cavalerie pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'auroit eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre; ç'auroit été se procurer une victoire

certaine. On dit que Mr d'Aremberg avoit égaré sa colonne pendant la nuit, et qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du Roi: cela ressemble assez au duc d'Aremberg, et c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens commencèrent à se présenter sur le champ de bataille, qui empêchoit alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de suite avec sa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former, et sur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le Roi n'avoit pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui reprochoit surtout de s'être mis par le choix d'un mauvais poste dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disoit qu'au moins le Roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accusation, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 housards qui lui restoient après tous les détachemens qu'il venoit de faire.

Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens et s'affoiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondoit que le corps de Gessler et de Polentz qui alla joindre le Prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux; que le détachement du général de Nassau avoit été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie ses subsistances, qui auroient manqué tout-à-fait si les Hongrois qui infestoient tout ce duché, n'en eussent été chassés; que les détachemens de Du Moulin et de Lehwald avoient été indispensables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été sans pain et sans subsistances. On disoit que le Roi auroit dû se retirer en Silésie plutôt que de hasarder une bataille en Bohème; mais le Roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème étoit de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie; et d'ailleurs une retraite pré-

cipitée auroit indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommoit en Bohème les subsistances de l'ennemi, et qu'en Silésie on auroit consommé les siennes; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons et d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le Roi; ce terrain ôtoit à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentoit. La multitude des soldats devenoit inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, et que la confusion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef et punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battoient, les housards impériaux pilloient le camp prussien, la gauche et le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti et Trenck s'en prévalurent; le Roi et beaucoup d'offi-

ciers y perdirent tous leurs équipages ; les secrétaires du Roi furent même pris, et ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé des plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire et du salut de l'état? Mr de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite et mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés et sans discipline exerçoient sur quelques malades et sur des femmes qui étoient restés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité et couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, et qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue et ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la sé-

parent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, et enfin l'affoiblissement de l'armée, fournissent la solution de ce problème. Supposé que le Roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui se présentoient: tout le pays étoit entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites et ont-elles la plupart de mauvaises murailles; il auroit fallu, pour la sureté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieuses; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème le Roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les mettre dans l'abondance et leur donner du repos, pour s'en servir s'il le falloit le printemps prochain; outre qu'il paroissoit probable qu'après la bataille de Sorr l'Impératrice-reine seroit plus disposée qu'auparavant à l'accession au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours sur le champ de bataille de Sorr, le Roi rame-

na ses troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Koenigsgraetz au bruit de l'approche des Prussiens. On apprit dans ce camp que Mr de Nassau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobschutz et qu'il avoit fait 170 prisonniers. Mr de Fouquet avoit aussi trouvé moyen d'enlever 400 housards entre Grulich et Habelschwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Boehmisch-Friedland, les tourna, les surprit et ramena de son expédition 8 officiers et 140 soldats prisonniers; mais comme l'infortune se mêle souvent au bonheur, Mr de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas si heureux dans son entreprise sur Marchendorf; il fut attaqué et battu par l'ennemi et perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de consumer les subsistances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges et de tous les défilés de la Bohême, les plus mauvais se trouvent

sur ce chemin : soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sureté. Le petit ruisseau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le camp du Roi ; des rochers et des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'Octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16 ; elle marcha sur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduisoit celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le Roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie ; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz, &c. fussent avertis de la marche des Prussiens ; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit successivement l'arrière-garde à les quitter ; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu

sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine et 30 hommes, et en blessèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, et Mr Du Moulin défilant à sa droite passa par les Rehberge et entra dans le camp par la route que le Roi lui avoit ménagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau sur le territoire de la Silésie. Le corps de Du Moulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronstock et Schweidnitz; elle pouvoit se rassembler en six heures de temps et se trouvoit au large par la quantité de villes et de villages qu'il y a dans cette contrée florissante. Ce fut là que le Roi attendit la séparation de l'armée autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr de Nassau, qui vouloit s'en procurer dans la haute Silésie,

surprit un corps de Hongrois à Hastehim et chassa le maréchal Esterhazi d'Oderberg; les housards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, se distinguèrent également; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard et firent 111 prisonniers. Après cela Mr de Nassau marcha à Ponuba et les Hongrois s'enfuirent à Teschen et de là vers Jablunka. Mr de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 housards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie et de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le Roi apprit le 24 d'Octobre que le prince de Lorraine avoit séparé son armée en trois corps; il supposa que c'étoit dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires étoit passée: il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le Roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs

armes, ils auroient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis une effusion de sang inutile, et l'on auroit eu la paix plutôt : mais plusieurs incidens auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du Roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Ecosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du prétendant, passe furtivement en Ecosse, accompagné de quelques personnes fidèles ; il se tient caché dans une île vers le nord des côtes, pour donner à ses partisans le temps d'assembler et d'armer leurs paysans, d'ameuter les montagnards et de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre; et un enfant, débarqué en Ecosse, sans troupes et sans secours, force le roi George à rappeler ses anglois qui défendoient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, et elle dut à cette diversion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en

Flandre comme en Brabant. Au commencement le roi d'Angleterre et ses ministres méprisèrent le jeune Edouard, son foible parti, et cette rebellion naissante. On disoit à Londres que c'étoit la saillie d'un prêtre Jacobite, (le cardinal Tencin,) et l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit et chassa le général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte rassembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au Roi; il lui apprit que dans un gouvernement aristocratique une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecosse absorbèrent toute l'attention de son conseil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que la convention de Hanovre commençoit à transpirer; les Autrichiens et les Saxons l'avoient ébruitée, et cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Edouard faisoit en Ecosse, en devint une pour la reine de

Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Prusse les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisoit les conseils.

Le Roi, qui se trouvoit à Berlin, épuisoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avoient manqué: il falloit chercher des ressources, et il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand; les dangers que les ennemis préparoient à l'état, étoient bien plus terribles. Voici comment le Roi en fut informé: Depuis le mariage du prince successeur au trône de Suède, avec la princesse Ulrique, soeur du Roi; les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. Mr de Rudenschild et Mr Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particulièrement attachés à la personne du Roi. Wolfenstirna étoit bien dans la maison de ***; il faisoit la partie de jeu du ministre. *** n'étoit pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire

des secrets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne et de Dresde étoit d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où joint aux troupes saxonnes il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin : il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le Roi le 8 de Novembre, jour où l'on suspendoit dans les églises les trophées de Friedberg et de Sorr. Rudenschild ajouta que ce projet avoit été fait par ***, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saül à Francfort à la reine de Hongrie ; que *** étoit convaincu qu'on écraseroit la Prusse par ce coup, et que c'étoit cette ferme espérance, qui avoit empêché la cour de Vienne et celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Prusse, de façon que le roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle et son territoire, et que l'Impératrice reprendroit la Silésie. Il apprit de plus au Roi la cause de la haine que *** lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeste que

le

le Roi avoit fait publier, et surtout de ces passages: „ Pendant que tant d'horreurs se „ commettoient en Silésie, et que le ciel, juste „ vengeur des crimes, se plaisoit à les punir „ d'une façon si palpable, si éclatante et si „ sévère, on soutenoit froidement à Dresde „ que la Saxe n'étoit point en guerre avec la „ Prusse, que le duc de Weissenfels et les trou- „ pes qu'il avoit sous ses ordres n'avoient point „ attaqué les états héréditaires du Roi, mais „ seulement de nouvelles acquisitions. Le „ ministère de Dresde se berçoit de ces sortes „ de raisonnemens captieux, comme si de „ petites distinctions scolastiques étoient des „ motifs assez puissans pour justifier l'illégalité „ de ses procédés. Rien de plus facile que de „ réfuter, etc. „ et du passage suivant: „ Il „ paroît que c'étoit enfin ici le terme de la „ patience et de la modération du Roi; mais „ sa Majesté ayant compassion d'un peuple „ voisin, innocent des offenses qu'elle a reçues, „ et connoissant les malheurs et les désolations „ inévitables qu'entraîne la guerre, suspendit „ encore les justes effets de son ressentiment, „ pour tenter de nouvelles voies d'accommo-

„ dement avec la cour de Dresde. Il y a lieu „ de présumer, après ces nouveaux et der- „ niers refus qu'elle vient de recevoir, que la „ confiance du roi de Pologne a été surprise „ par l'indigne perfidie de ses ministres. Les „ représentations les plus pathétiques, et les „ offres les plus avantageuses ont été prodi- „ guées en pure perte. „ Il faut avouer que *** étoit vivement attaqué dans ces passages et que personne ne pouvoit s'y méprendre; car les ministres qu'on nommoit au pluriel, étoient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le Roi connoissoit le caractère du comte de *** et la fierté de l'Impératrice-reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Prusse, il n'étoit pas moins hasardeux pour la Saxe; mais les passions et surtout le désir de la vengeance aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et, comme il s'agissoit de prendre un parti décisif, le Roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvoit assembler un conseil,

écouter la voix de l'expérience, et suivre ce qu'il y auroit de sage dans l'avis de ceux qu'il consultoit. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le Roi fit l'ouverture du projet de***. Ce prince étoit un de ces hommes qui prévenus d'amour propre abondent en leur sens, et sont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accusation contre***; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, saxon de naissance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les états de son maître et les exposer à une ruine inévitable. Le Roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le général Grune arriveroit avec son corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipsic: il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constatoient que les Saxons amassoient de gros magasins en Lusace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu: il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'as-

sembloit à Halle. Le prince d'Anhalt persista dans son incrédulité; cependant on lisoit sur son visage qu'il etoit flatté de se voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir son ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le Roi le trouva tout aussi incrédule que le prince d'Anhalt; ce n'étoit point par esprit de contradiction, mais par timidité. Ce ministre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipsic ; il craignoit de les perdre; incorruptible d'ailleurs, sa foiblesse seule éloignoit de son esprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet désagréable, et croyant les autres aussi timides que lui, il jugeoit *** incapable d'un projet si hardi. Enfin dans ce beau conseil on discutoit la fausseté ou la vérité du fait, et personne ne pensoit à prévenir le mal qui étoit sur le point d'éclater. Le Roi fut obligé d'employer son autorité pour que le prince d'Anhalt fît les dispositions nécessaires à la subsistance de l'armée de Halle, et pour que le comte Podewils dressât les dépêches aux cours étrangères, par lesquelles on les avertissoit des complots de la Saxe, et de la résolution où étoit le Roi de les prévenir.

Et comme si ce n'en étoit pas assez de tant d'embarras, il en survint encore de nouveaux. L'envoyé de Russie vint déclarer au Roi, au nom de l'Impératrice; qu'elle espéroit que le Roi s'abstiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une semblable démarche l'obligeroit à envoyer son contingent au roi de Pologne, comme elle y étoit tenue par son alliance avec ce prince. Le Roi lui fit répondre que sa Majesté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ses voisins, mais que si quelqu'un d'eux couvoit des desseins pernicieux contre ses états, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcheroit de se défendre et de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe et de la Silésie confirmoient les avis de Mr de Rudenschild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le Roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie et housards, avec lequel Mr de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohème et de la Lusace, avec ordre, si le prince de Lorraine entroit en Lusace, de le côtoyer et de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie. Le dessein du Roi

étoit de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Silésie devoit agir contre celle du prince de Lorraine, la surprendre, s'il se pouvoit, dans ses cantonnemens en Lusace, ou la combattre, pour la rechasser en Bohême. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le Roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétoit point, car cette puissance ne pouvoit agir que dans six mois, et c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du sort des Prussiens et des Saxons: les choses en étoient à cette extrémité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le Roi appréhendoit l'incrédulité et la lenteur du prince d'Anhalt; il craignoit aussi que le corps de Grune, qui étoit de 7000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il se pouvoit à la sureté de cette capitale, le général Haake y étoit resté avec une garnison de 5000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence il étoit impossible de la défendre, et Mr de Haake devoit aller au-devant de l'ennemi et le combattre, avant qu'il

en approchât. Cette précaution étoit à la vérité insuffisante; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stettin comme dans un asile, si la fortune abandonnoit les armes prussiennes. Le Roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faisoit une vive peinture de sa situation et lui demandoit instamment les secours qu'il lui devoit selon les traités. Il seroit bien difficile de deviner par quelle raison le prince d'Anhalt tâcha de dissuader le Roi de prendre le commandement de l'armée de Silésie : il poussa si loin ses représentations importunes, qu'enfin le Roi lui dit qu'il avoit résolu de se mettre à la tête de ses troupes, et que lorsque le prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon lui sembleroit; après quoi il fut obligé de se rendre à Halle, et le Roi partit le 14 de Novembre pour la Silésie, laissant Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le Roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le prince Léopold, et le général Goltz, (qui avoit l'inspection des vivres.) Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même-temps, apprirent que 6000 saxons qui faisoient l'avant-garde du prince de Lorraine, étoient entrés en Lusace par Zittau, et que les troupes autrichiennes alloient les suivre. Le prince Léopold fut instruit de toutes les opérations que le Roi avoit projetées. L'armée de Silésie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux soldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre semaines de repos, ils étoient disposés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions nécessaires encore avant de quitter la Silésie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magasins et qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr de Nassau quittât la haute Silésie, pour aller vers Landshut s'opposer au corps de Mr de Hohenems, qui avoit ordre de sa cour de faire une invasion dans la basse Silésie du côté de Hirschberg. La situation du Roi étoit à peu près semblable à celle où il se vit avant la bataille de Hohenfriedberg; il eut re-

cours aux mêmes ruses, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de respecter scrupuleusement les frontières de la Saxe, et de borner son attention à gagner Crossen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques housards qui avoient commis des désordres en Lusace. On prépara des chemins à Crossen, on amassa des vivres sur la route, en sorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg sur le Queis et publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière et le prévenir à Crossen.

Le prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuse que les Prussiens se reposoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, et qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3000 hommes qui l'observoit, s'endormit dans une dangereuse sécurité, et ce même stratagème réussit pour la seconde fois. Tant il est vrai que la défiance est la mère de la sureté, et qu'un général sage ne doit jamais mépriser l'ennemi, mais veiller

sur ses démarches, afin qu'elles lui servent de boussole dans toutes ses opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit possible que les Autrichiens ne fussent instruits des mouvemens de l'armée, le Roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr de Winterfeld, la Neisse par des troupes légères et le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Lusace avoit le passage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient passer ces rivières pour aller en Saxe; de sorte qu'on se procuroit des nouvelles et qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, sur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant sur le Queis. Le Roi prit son quartier à Holstein; c'étoit le 22 de Novembre, et il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit construire quatre ponts sur la rivière, pour pouvoir la passer rapidement sur quatre colonnes. Le dessein du Roi étoit de se laisser dépasser par les Impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, et les forcer ainsi, ou à se battre, ou à s'enfuir honteusement vers les frontières de la Bohème. Mais pour suivre le projet qu'on avoit une fois

adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Lusace, et l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des espions : ce qui n'est jamais aussi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition étoit si importante, qu'il falloit préférer la sureté au brillant.

Mr de Winterfeld, instruit des projets du Roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient si fort, que leur gauche étoit à Lauban et leur droite à Goerlitz : il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, selon l'avis de ses espions, et qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 sur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un lieutenant général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg ; ce fut là que le Roi leur donna les dispositions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi jusqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre sur le Queis ; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs

des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg et eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne qui donneroit sur les quartiers de l'ennemi auroit besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération; car on manquoit d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournoit, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite et de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de housards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passoit devant eux. Le Roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avoit pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissoient en été, et qui n'étoit guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine à se tirer de là; mais à force de chercher, on trouva un chemin

qui côtoyoit un bois et par lequel on pouvoit passer. Pendant que les troupes défiloient, les housards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch Hennersdorf, et avertirent qu'il étoit garni de 2 bataillons et de 6 escadrons de saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseroient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer 2 régimens de cuirassiers de la 4e. colonne qui étoit la plus proche, et Mr de Rochow emmena les régimens de Gesler et de Bornstaedt; Mr de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'étoit ce soi-disant marais qu'on croyoit impraticable qui avoit trompé les Saxons; ils n'avoient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale et finit à six vers l'extrémité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front et Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz et la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers; le général Dal-

witz, le colonel Obirn et 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards et 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avoient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch Hennersdorf, et l'on avertit les troupes que si l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grâce à ce qu'ils voyoient que la nécessité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devoit causer dans son armée, et de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps étoit si obscur et le brouillard si épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Leopoldshain, et pour plus de sureté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village.

Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retiroit partout; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivoient en grand nombre, disoient que la confusion s'étoit mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avoit rassemblé son armée à Schoenfeld à une lieue du camp du Roi. Le Roi ne balança pas : le jour étoit serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Goerlitz ses partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, et qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Goerlitz, qui se rendit par composition ; 60 officiers et 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avoit de malades, et quelques-uns qui ayant été blessés à Catholisch Hennersdorf avoient trouvé le moyen de

se sauver. Il y avoit à Goerlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée se porta en avant sur le couvent de Radomiritz, et l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec 70 escadrons et 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisoit à la hâte, les housards prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le Roi s'avança à Ostritz le 27, et envoya Mr de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défiloit précisément par cette ville. Mr de Winterfeld donna dessus et fit 350 prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivoient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohème affoiblis

affoiblis de 5000 hommes. On laissa 10 bataillons et 20 escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, et Mr de Winterfeld fut obligé de retourner en Silésie avec 5 bataillons et 5 escadrons, pour tomber sur les flancs de Mr de Hohenems, tandis que Mr de Nassau se préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut si heureuse, qu'en moins de 24 heures il ne resta plus d'Autrichiens en Silésie. Les dragons de Philibert furent défaits par les housards de Wartenberg, et Mr de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de sa retraite, ni par la perte de ses bagages. Les troupes prussiennes qui étoient en Lusace se mirent en quartiers de rafraîchissement aux environs de Goerlitz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons et 20 escadrons pour Bautzen, avec ordre de pousser de là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, et de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Crossen, s'empara de Guben, où il prit un gros magasin aux Saxons.

Durant cette expédition de Lusace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguoient que Mr de Grune avoit passé l'Elbe à Torgau et marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30 Novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipsic, mais les avoit trouvés abandonnés, que Leipsic s'étoit soumis, et que les Saxons fuyoient vers Dresde. Le Roi renvoya d'abord cet officier pour presser le prince d'Anhalt de gagner Meissen le plutôt qu'il le pourroit, et l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que son arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avoit été si vîte expédié, la consternation fut si grande, qu'on fit sur le champ rebrousser chemin au corps de Grune et que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener son armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchoit vers Meissen et que l'armée du Roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce temps à re-

nouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, et que les conjonctures paroissoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr de Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animosité que ses ennemis venoient encore de manifester si ouvertement contre lui, et les avantages qu'il venoit de remporter sur eux, il persévéroit dans la résolution qu'il avoit une fois prise de préférer la modération aux parties extrêmes; qu'il offroit la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du passé, en posant la convention de Hanovre pour base de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes sont heureuses; mais si l'on a du dessous, l'ennemi ne se trouve guère dans la disposition de se réconcilier. La paix pouvoit épargner le sang de tant de braves officiers, qui alloient le sacrifier pour remporter la victoire. Il falloit considérer, que quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maison du voisin qui pouvoit se communiquer à la nôtre; il falloit outre cela le plus

promptement qu'il étoit possible terminer cette guerre, afin d'empêcher la Russie de s'en mêler. Le roi n'avoit rien à espérer des secours de la France, et si l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappelleroit du Rhin son armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohème; ce qui lui auroit donné une grande supériorité: enfin le prétexte de la guerre ne subsistoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avoit rendu les blés aussi rares que chers, et que les finances étoient entièrement épuisées. La paix étoit donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le Roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposoit pour la paix; mais qu'on observe qu'il étoit dans une situation qui l'engageoit à calculer toutes ses démarches et à ne rien hasarder légérement. Premièrement, il soutenoit les principes de désintéressement qu'il avoit annoncés dans des manifestes de l'année 1744 et 1745; s'il avoit extorqué quelque cession au roi de Pologne, il auroit confondu les intérêts

de ce prince avec ceux des Autrichiens, et seroit devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'étoit que trop jalouse de l'acquisition que le Roi avoit faite de la Silésie; il falloit effacer ces impressions, et non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étoient ni dures ni onéreuses, elles pouvoient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissoit aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, et l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propositions aussi raisonnables seroient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte *** n'avoit que son projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky et au corps du comte de Grune; fier de ces

forces, il se proposa de commettre le sort de son Roi et le salut de sa patrie à la fortune d'un combat, sacrifiant ainsi tous les intérêts qui sont sacrés pour la plupart des hommes, afin de satisfaire sa vengeance particulière.

Villiers se rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience et ajouta aux propositions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguste à éviter les malheurs qui menaçoient ses peuples et sa personne. Le Roi lui répondit sèchement qu'il aviseroit à ce qu'il y auroit à faire. *** s'expliqua plus clairement avec le ministre anglois; il fit sonner de fort haut le secours qu'il attendoit des Russes, parla avec emphase des grandes ressources de la Saxe, et finit par lui dire que par déférence pour le roi d'Angleterre il feroit délivrer au Sr Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourroit se résoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de Décembre, le roi de Pologne partit pour Prague, et les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraste de hauteur et de foiblesse! Après le départ de la cour, un des

conseillers saxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenoit en substance : que le roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feroient cesser toute hostilité, n'exigeroient plus de contributions, restitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe sans plus différer, et paieroient tous les dommages précédens, et ceux que causeroit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au Roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, et il ajouta qu'il ne garantissoit pas la déclaration des ministres de Saxe; c'étoit en dire assez.

Le Roi fut informé en même-temps que le prince de Lorraine avoit passé l'Elbe à Leutmeritz, et qu'il dirigeoit sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée et la fuite précipitée du roi de Pologne et de ses enfans, il paroissoit évidemment que *** ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le Roi transporta son quartier à Bau-

tzen, et Mr de Lehwald se porta sur Koenigsbruck à un mille de Meissen. En attendant sa Majesté répondit au Sr Villiers, qu'elle avoit fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix; qu'elle se flattoit que le roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, et que les préliminaires signés mettroient fin aux hostilités; que pour l'article des fourrages et des contributions dont on devoit indemniser, le Roi pourroit évaluer également les dégâts que les troupes saxonnes avoient faits en Silésie, mais que le plus sûr seroit de rayer entièrement cet article. Le Roi ajouta qu'il espéroit que les ministres de Russie et de Hollande voudroient bien se rendre les garans de ce traité de paix, et se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, et de mauvais augure pour la négociation entamée. *** avoit conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement et l'empêcher de voir les malheurs de la guerre et d'entendre la voix

de sa patrie gémissante ; il vouloit le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que *** sacrifioit tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le Roi vit bien qu'il ne falloit désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace étoit conquise ; tout alloit dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit 8 jours que le Roi n'avoit reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen étoit de la dernière importance ; il falloit s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner ; mais Mr de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le Roi supputa les jours de marche de ce prince, et calcula qu'il pourroit arriver à Meissen le 8 ou le 9 de Décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là, le prince d'Anhalt

n'arriva point: la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courrier au Roi, dont les dépêches portoient, que le roi de Pologne n'enverroit aucun ministre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de là il attendoit de nombreux secours de ses alliés, avec lesquels il se vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Prussiens avoient faits en Saxe, qu'il avoit pensé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de *** dans ce dernier article que du Roi même. Le Roi répondit en substance au Sr Villiers: qu'il admiroit la hauteur et l'inflexibilité du roi de Pologne; que sans avoir d'animosité contre ce prince, il étoit impossible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, sans lui faire éprouver des calamités; que si les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit con-

traire, ils n'auroient pas usé d'autant de modération dans le Brandebourg que le Roi en montroit en Saxe; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Silésie : mais que puisque le roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du prince d'Anhalt datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 prisonniers dans cette ville, et rejetoit la lenteur de sa marche sur les difficultés d'amasser des vivres et des chariots; c'étoient des prétextes pour excuser ses délais ; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excusable, qu'il avoit un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipsic, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, et que par conséquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux et des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction et à son âge; il n'auroit pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonspection et de sa-

gesse, qui joint à sa longue expérience, devoit former un contraste avec le feu que le Roi mettoit dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le Roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons et de détruire le pont de Meissen; ce qui rendroit la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le prince promit dans sa réponse qu'il seroit le 12 Décembre à Meissen. Sur cela tous les quartiers furent rassemblés. Le Roi ne laissa que 4 bataillons et quelques housards à Zittau, 1 bataillon à Goerlitz et 2 à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui étoit déjà vis-à-vis de Meissen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnison saxonne s'en étoit sauvée par une poterne, et avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entroit dans Meissen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverser, ne le passoient qu'un à un. Les

deux derniers régimens, savoir les dragons de Roehl et de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en apperçut; il se glissa avec ses saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards et 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval et rechassèrent l'ennemi; mais l'affront étoit reçu et le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Roehl, qui étoit malade, et qui suivoit la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid étoit excessif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, et le 13 le général Lehwald se joignit au prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meissen pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le ministère saxon qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierre

de taille, il avoit coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil étoit composé d'un mêlange de pédans et de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignoit au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissoit aux prodigalités du Roi comme aux dissipassions de son favori; avec ce crédit il gouvernoit la Saxe en subalterne sous le comte ***; de lui émanoient les ordres à l'armée, il en dirigeoit les opérations, et c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du Roi arriva le 14 à Koenigsbruck, et à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, s'avança le même jour à Neustadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faisoit alors. Le prince de Lorraine étoit arrivé le 13 Décembre avec son armée auprès de Dresde. Henecke, qui régloit tout, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt-quatre

heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on changeât cette disposition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers et aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyoit que le comte Rutowsky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit besoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour rassembler ses troupes dispersées; mais le comte répondit qu'il n'avoit pas besoin de secours, qu'il étoit assez fort dans le poste qu'il occupoit et que jamais les Prussiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avoit gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, et le poste que le comte Rutowsky avoit à Kesselsdorf étoit de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher

des ennemis, et celle du Roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le Roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville; le reste de l'infanterie et de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le Roi pouvoit secourir le prince d'Anhalt, et en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe à Dresde, le Roi leur faisoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meissen une lettre de Mr Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguste III, et la nécessité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure de ***, alloit partir pour Dresde avec des instructions et des pleins-pouvoirs pour les ministres, afin qu'ils pussent travailler avec les ministres prussiens au rétablissement de la paix; que la reine de Hongrie vouloit y accéder aussi, moyennant quelques adoucissemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers se rendroit au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût besoin, et rendre leur réconciliation plus facile. Le Roi avoit à peine

achevé

achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde toute l'atmosphère paroissoit embrasée et qu'on entendoit le bruit d'une canonade terrible. Le Roi se douta bien que le prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, et le Roi courut avec une centaine de housards sur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilsky, qui assurèrent que les Saxons étoient battus: ce qui fit ajouter foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paroître aucun prussien, et cela seroit arrivé, si les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le Roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avoit pas secondé le prince d'Anhalt, le Roi avoit résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au-devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis et de les vaincre à quelque prix que

ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même un officier de cette armée arriva, et rendit compte au Roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, et avoit pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf et se perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrain y étoit, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée et par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu étoit inattaquable,

à cause des rochers et des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille la cavalerie saxonne étoit à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça et la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendoit de la prise du village de Kesselsdorf, et il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village fut mise sur trois lignes et les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment attaquèrent le village de front; Mr de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers saxons et le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse; car le feu étoit trop violent; mais le régiment de Rutowsky sortit du village et voulut poursuivre les Prussiens;

il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, et ordonna au colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons; tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée; le reste fut pris; l'infanterie s'empara en même-temps du village, y entra de tous les côtés et prit la batterie qui avoit rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village, à mettre les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie saxonne, et la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre et à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorf fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha

aux Saxons en bravant tous les obstacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrain glissant, la difficulté d'assaillir et de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, et tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons et les Autrichiens furent chassés des rochers escarpés de Benerich. Les Prussiens ne purent conserver ni l'ordre des bataillons, ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils escaladoient, étoient escarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainsi dispersés. Il est certain que si les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie prussienne auroit dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua si mollement et fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges que les Prussiens firent sur elle, elle disparut et céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cause des précipices impraticables qui la séparoient des ennemis; le prince d'Anhalt l'envoya à la poursuite des fuyards, sur lesquels Mr de Gesler fit encore un bon nombre de prisonniers. Le prince d'Anhalt donna

dans cette action de grandes marques de son expérience et de sa capacité. Les généraux, les officiers et les soldats, tous s'y distinguèrent: leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons il resta 3000 morts sur la place; on fit prisonniers 215 officiers et 6500 soldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, une paire de timbales et 48 canons. Les Prussiens eurent 41 officiers et 1621 soldats de tués, et le double de blessés.

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avoit pensé dans son poste qu'à la sureté de sa droite; la gauche étoit en l'air et l'on pouvoit tourner le village de Kesselsdorf. Si les Prussiens avoient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt auroit pu tourner entièrement le village et l'emporter à moins de frais; mais il ne faisoit que d'arriver, et n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrain, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens, et c'étoit leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut

que cette infanterie postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice et le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils font tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait; et si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky et toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes et de munitions, et que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur : il ajouta que le roi

de Prusse alloit se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquoit de provisions de bouche et de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il falloit se sauver à Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde et n'y laissèrent que des milices; le 16 ils se campèrent auprès de Koenigstein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus longtemps sur le territoire saxon. L'armée du Roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, et le 17 ses troupes formèrent la première ligne et se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avoit affectée à son début; la journée de Kesselsdorf avoit jeté un beau voile sur cette faute. Le Roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'étoit acquise, et n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler son amour propre. Ce prince mena le Roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à surmonter, et du nombre considérable des prisonniers, que de

voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le Roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dresde; on y élevoit des batteries, on faisoit des coupures dans les rues, on mettoit des palissades partout où un pieu pouvoit entrer en terre, aucun Prussien n'osoit mettre le pied dans cette capitale; et en 1745, lorsque le Roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes saxonnes venoient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, et que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville étoit dépourvue de provisions, et que des délibérations confuses, et la consternation qui régnoit parmi les principaux ministres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvoient se sauver, les ministres également; il n'y avoit qu'à faire

quatre milles pour gagner la Bohème. Une chose non moins étonnante est que ces Saxons qui vouloient abandonner Dresde, y jetèrent 6000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu se servir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le Roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre. Il répondit que Dresde n'étoit point une place de guerre ; et les ministres envoyèrent un mémoire qui devoit tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le Roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18 les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée et servit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers et 1500 blessés de la bataille de Kesselsdorf. Le Roi établit son quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au sujet des intentions du Roi sur cette capitale. On disoit que le prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit seul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince

d'Anhalt n'auroit osé faire au Roi une proposition aussi barbare ; et d'ailleurs ces sortes de promesses peuvent se faire à des troupes indisciplinées, et non à des Prussiens qui ne combattent que pour l'honneur et pour la gloire. Le principe de leurs succès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéissance des soldats.

A peine le Roi fut-il à Dresde qu'il rendit visite aux enfans du Roi, pour calmer leur crainte et les rassurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faisant rendre scrupuleusement tous les honneurs qui leur étoient dûs; la garde du château fut même soumise à leurs ordres. Le Roi répondit ensuite au Sr Villiers, qu'il avoit été assez étonné de recevoir des propositions de paix un jour de bataille; que pour abréger les négociations il s'étoit rendu lui-même à Dresde; que la fortune qui avoit secondé sa cause, l'avoit mis en situation de ressentir vivement les mauvais procédés, la duplicité et la perfidie dont le comte de *** avoit fait usage dans toutes ses négociations; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penser aussi basse, il offroit, mais pour la der-

nière fois, son amitié au roi de Pologne; qu'il attendoit que les Srs de Bulau et de Rex eussent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux sans autre délai; qu'enfin il ne se départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausseroit ni ne baisseroit ses prétentions, et qu'ainsi la reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de résolution: le Roi finit en recommandant à Mr de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne et du Nord. Bientôt le Roi fit inviter chez lui tous les ministres saxons; il récapitula tout ce qui s'étoit passé, leur exposa avec vérité ses sentimens et les conditions de paix modérées qu'il offroit à ses ennemis: il fut assez heureux pour les convaincre que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les souhaiter ou les dicter eux-mêmes, et que leur Roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les signer. On fit aussi des arrangemens pour que les troupes

observassent un très-grand ordre. Le Roi mit dans ses procédés toute la douceur possible, afin que ce pays voisin et malheureux ne se ressentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les églises le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, et le soir on fit représenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenoit entre les mains de *** un ressort pour gouverner l'esprit de son maître; il avoit fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrâce de Sulkofsky et des prétendus crimes que le Roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devoit faire allusion au secours qu'Auguste III donnoit à la reine de Hongrie contre les François et les Prussiens, qu'on accusoit de vouloir tout subjuguer. Les louanges flatteuses de la poésie italienne, rehaussées du charme de l'harmonie, et rendues par le gosier flexible des châtrés, persuadoient au roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes et un modèle

d'humanité. Les musiciens supprimèrent un choeur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens, parce que les paroles pouvoient être justement appliquées après ce qui venoit d'arriver en Saxe ; les voici :

Sulle rovine altrui alzar non pensi il soglio
Colui che al sol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les choeurs des opéra d'Auguste valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des Te Deum et des opéra, Mr de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs et toutes les autorisations nécessaires aux ministres saxons pour conclure la paix : il fut suivi par le comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'Impératrice-reine pour le même sujet. Lorsque tout se préparoit à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le Roi reçut la réponse suivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander son assistante. Cette réponse avoit été minutée par ses ministres ; le Roi n'avoit prêté que sa main pour la transcrire, la voici : „ Monsieur mon

„ frère, votre Majesté me confirme, dans sa
„ lettre du 15 de Novembre, ce que je savois
„ déjà de la convention de Hanovre du 26
„ d'Août. J'ai dû être surpris d'un traité négo-
„ cié, conclu, signé et ratifié avec un prince
„ mon ennemi, sans m'en avoir donné la moin-
„ dre connoissance. Je ne suis point étonné de
„ vos refus de vous prêter à des mesures vio-
„ lentes et à un engagement direct et formel
„ contre moi; mes ennemis doivent connoître
„ V. M. C'est une nouvelle injure d'avoir osé
„ lui faire des propositions indignes d'elle. Je
„ comptois sur votre diversion; j'en faisois
„ deux puissantes en Flandre et en Italie;
„ j'occupois sur le Rhin la plus grosse armée
„ de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes
„ efforts ont été couronnés des plus grands
„ succès. V. M. en a fort exposé les suites par le
„ traité qu'elle a conclu à mon insu. Si cette
„ princesse y avoit souscrit, toute son armée
„ de Bohème se seroit subitement tournée con-
„ tre moi; ce ne sont pas là des moyens de paix.
„ Je n'en ressens pas moins l'horreur du péril
„ que vous courez; rien n'égalera l'impatience
„ de vous savoir en sureté, et votre tranquil-

„ lité fera la mienne. Votre Majesté est en force „ et la terreur de nos ennemis, et a emporté „ sur eux des avantages considérables et glo- „ rieux; l'hiver avec cela, qui suspend les opé- „ rations militaires, suffit seul pour la défen- „ dre. Qui est plus capable que V. M. de se „ donner de bons conseils à elle-même ? Elle „ n'a qu'à suivre ce que lui dictera son esprit, „ son expérience, et par-dessus tout son hon- „ neur. Quant aux secours qui de ma part ne „ peuvent consister qu'en subsides et en diver- „ sions, j'ai fait toutes celles qui me sont pos- „ sibles, et je continuerai par les moyens qui „ assurent le mieux le succès. J'augmente mes „ troupes, je ne néglige rien, je presse tout ce „ qui pourra pousser la campagne prochaine „ avec la plus grande vigueur. Si votre Majesté „ a des projets capables de fortifier mes entre- „ prises, je la prie de me les communiquer, „ et je me concerterai toujours de grand plaisir „ avec elle, etc. „ D'abord cette lettre paroît douce et polie; mais quand on considère les circonstances fâcheuses où se trouvoit le roi de Prusse et les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque un

un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Versailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, et examinons ce qu'elle dit réellement: Je suis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre sans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendroit en Alsace, si la reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie et de Flandre que je soutiens, est une diversion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, et l'établissement de mon gendre Don Philippe en Italie, me touche peu. Conti sait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repassé le Rhin, laissé faire un Empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe et pourra le suivre avec le reste de ses troupes, si la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choses cette campagne: on a aussi parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis pour l'amour de moi; on

n'acquiert de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France; témoignez de la constance et souffrez toujours; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs possessions. Prenez conseil de votre esprit et de la présomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis; vous aurez sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, et ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'académie françoise fera l'oraison funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom sera placé dans le martyrologe où se trouve le nom des enthousiastes qui se sont perdus pour le service de la France et celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diversions; je vous ai offert jusqu'à un million de livres de subsides. Espérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à présent, et comptez que je me concer-

terai avec vous sur tous les sujets où vous voudrez suivre aveuglément mes volontés, et vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent assez avancées pour être sûr de leur réussite, le Roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit aussi importante que délicate. „ Monsieur mon „ frère, après la lettre que j'avois écrite à „ votre Majesté, en date du 15 de Novembre, „ je devois m'attendre de sa part à des se- „ cours réels. Je n'entre point dans les raisons „ qu'elle peut avoir d'abandonner ses alliés „ aux caprices de la fortune. Pour cette fois „ la valeur seule de mes troupes m'a tiré du „ pas scabreux où je me trouvois. Si le nom- „ bre de mes ennemis m'eût accablé, votre „ Majesté se seroit contentée de me plain- „ dre, et j'aurois été sans ressources. Comment „ une alliance peut-elle subsister si les parties „ contractantes ne concourent pas avec une „ même ardeur à leur conservation commu- „ ne? Votre Majesté me dit de me conseiller

„ moi-même; je le fais, puisqu'elle le juge
„ à propos. La raison me dit de mettre promp-
„ tement fin à une guerre qui n'a plus d'objet,
„ depuis que les troupes autrichiennes ne
„ sont plus en Alsace, et depuis la mort de
„ l'Empereur. Les batailles qu'on donneroit
„ désormais, ne produiroient qu'une effusion
„ de sang inutile. La raison m'avertit de pen-
„ ser à ma propre sureté, et de considérer le
„ grand armement des Russes, qui menace le
„ royaume du côté de la Courlande; l'armée
„ que Mr de Traun commande sur le Rhin,
„ qui pourroit aisément refluer vers la Saxe;
„ l'inconstance de la fortune; et enfin que
„ dans la circonstance où je me trouve, je
„ ne puis m'attendre à aucun secours de la
„ part de mes alliés. Les Autrichiens et les
„ Saxons viennent d'envoyer ici des ministres
„ pour négocier la paix; je n'ai donc d'autre
„ parti à prendre que de la signer. Après
„ m'être acquitté ainsi de mon devoir envers
„ l'état que je gouverne et envers ma famille,
„ aucun objet ne me tiendra plus à coeur
„ que de pouvoir me rendre utile aux inté-
„ rêts de votre Majesté. Puissé-je être assez

„ heureux pour servir d'instrument à la pa-
„ cification générale! Votre Majesté ne pourra
„ confier ses vues à personne qui lui soit plus
„ attaché que je ne le suis, et qui travaille
„ avec plus de zèle à rétablir la concorde et
„ la bonne intelligence entre les puissances
„ que ces longs démêlés ont rendues enne-
„ mies. Je la prie de me conserver son ami-
„ tié, qui me sera toujours précieuse, et
„ d'être persuadée que je suis, etc.„ C'étoit se congédier honnêtement, et alléguer des raisons si valables, qu'il auroit été impossible aux François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens et les Saxons étoient encore aux environs de Pirna; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue Mr de Retzow fut détaché avec 5 bataillons et quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalousie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes saxonnes faisoient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ses revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ses troupes; il ne pouvoit pas attendre jusqu'au prin-

temps que les Russes se missent en mouvement; il sentoit la nullité de ce secours; enfin la nécessité du moment le forçoit à consentir à la paix. Sur ces entrefaites le comte de Harrach arriva à Dresde. Il supposoit que fier de ses succès, à l'instar des Autrichiens, le Roi en rehaussant ses prétentions les rendroit excessives, mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtoit à cette négociation. Le Roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyoit aujourd'hui. Mr de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le roi et la reine de Hongrie; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité et des mauvaises suites de semblables entrevues; mais les louanges de cette princesse adroitement mêlées aux refus parurent satisfaire le comte. La paix fut signée le 25 Décembre 1745. L'accession de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur et simple de la paix de Breslau. Les Saxons

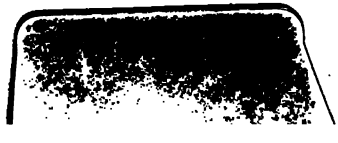
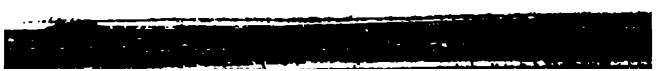
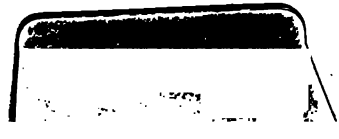
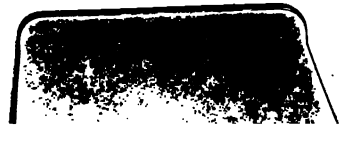
promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du Roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le paiement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le Roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature, et de retirer incessamment ses troupes de la Saxe, à l'exception de Meissen, où étoit l'hôpital prussien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi finit cette seconde guerre, qui dura en tout seize mois; qui se fit de part et d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Prusse et l'envie que leur inspiroit l'agrandissement de cette puissance voisine, où les Autrichiens combattoient pour l'Empire et pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans lesquelles ils craignoient que les Russes n'en gagnassent une

trop grande; où l'on vit la Prusse exposée à des dangers immiriens, dont elle triompha par la discipline et la valeur héroïque de ses troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la destinée des empires: mais elle empêcha que de pareils bouleversemens n'arivassent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alsace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne sauroit prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maison d'Autriche. Ainsi en appréciant les choses à leur juste valeur, on est obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre causa une effusion de sang inutile, et qu'un enchaînement de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie. Si nous n'envisageons cette guerre que relativement à l'accroissement ou à l'affoiblissement des puissances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Prussiens huit millions d'écus, mais qu'à la signature de la paix il leur restoit pour toute ressource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Prussiens

firent dans ces deux campagnes 45,666 prisonniers sur leurs ennemis : savoir 12,000 hommes à Prague ; 1739 par de petits partis ; 250 aux affaires de Plomnitz et de Reinertz du général Lehwald ; 7136 à la bataille de Friedberg ; 3000 à la prise de Cosel, et 5000 en différentes occasions par le général Nassau ; 250 par les housards de Ziethen ; 2030 à la bataille de Sorr ; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Silésie ; 427 par les partis de la garnison de Glatz ; 1342 par le général de Winterfeld ; 271 par le major Warneri ; 1392 à Catholisch Hennersdorff ; 6658 à la bataille de Kesselsdorf et 3758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes ; un bataillon de pionniers à Tabor 700, et de plus 400 malades de l'armée ; 300 hommes à la sortie de Prague ; 300 à Cosel, et 1340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4440 ; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohème, comme les cercles de Hirsch-

berg, de Strigau et de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohème et la Saxe se ressentirent également du séjour de grandes armées; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre: elle tiroit à la vérité des subsides de la nation angloise; mais ils n'étoient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtoient les opérations de ses armées en Flandre sur le Rhin, en Italie, en Bohème et en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouveaux; car *** possédoit l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée; il la recompléta en grande partie par les prisonniers autrichiens et saxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers, et il n'en coûta que 7000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant

de batailles sanglantes avoient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre: des forces égales des deux côtés et l'alternative des pertes et des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité et non de la nécessité. En un mot, si la considération et la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, et cette fumée encore lui suscitoit des envieux.